Marguerite Audoux

La Fiancée
et autres nouvelles

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Edgar Degas (1834-1917), *Portrait de jeune femme* (1867),
Musée d'Orsay, Paris, France.

Agence de presse Meurisse, *Marguerite Audoux en 1910*,
Bibliothèque nationale de France, Paris.

La fiancée

APRÈS QUELQUES JOURS de vacances, il me

fallait rentrer à Paris.

Quand j’arrivai à la gare, le train était déjà bondé de voyageurs et, à la plupart des portières, un homme ou une femme se tenait debout comme pour en éloigner les nouveaux arrivants. Malgré cela, je me haussais vers chaque compartiment dans l’espoir de trouver une place. Il y en avait bien une, là, à côté, mais elle était encombrée par deux grands paniers d’où sortaient des têtes de poules et de canards.

Après avoir hésité un bon moment, je me décidai à monter. Je m’excusai de faire déranger les paniers, mais un homme vêtu d’une blouse me dit : « Attendez donc, mademoiselle, je vais les ôter de là », et, pendant que je tenais le panier de fruits qu’il avait sur les genoux, il glissa ses volailles sous la banquette.

Les canards n’étaient pas contents et cela s’entendait bien ; les poules baissaient la tête d’un air humilié et la femme du paysan leur parlait en les appelant par leur nom.

Quand je fus assise et que les canards se furent calmés le voyageur qui me faisait face demanda au paysan s’il portait ses volailles au marché.

— Non, monsieur, répondit l’homme, je les porte à mon garçon qui va se marier après-demain.

Sa figure rayonnait : il regardait autour de lui, comme s’il eût voulu montrer sa joie à tout le monde.

Les autres voyageurs prêtaient attention et semblaient eux-mêmes tout joyeux en l’écoutant. Seule, une vieille femme enfoncée dans trois oreillers, et tenant deux fois sa place, se mit à maugréer contre les paysans qui encombraient toujours les wagons.

Le train commença à rouler et le voyageur qui avait parlé allait se mettre à lire son journal, lorsque le paysan lui dit :

— Mon garçon est à Paris ; il est employé dans un magasin et il va se marier avec une demoiselle qui est aussi dans un magasin.

Le voyageur posa son journal ouvert sur ses genoux ; il le maintint d'une main, en se rapprochant au bord de la banquette et il demanda :

— Est-ce que la fiancée est jolie ?

— On ne sait pas, dit l'homme, on ne l'a pas encore vue.

— Vraiment, et si elle était laide et qu'elle ne vous convienne pas ?

— Ça, c'est des choses qui peuvent arriver, répondit le paysan ; mais je crois qu'elle nous plaira, parce que notre garçon nous aime trop pour prendre une femme laide.

— Et puis, ajouta la femme, du moment qu'elle plaît à notre Philippe, elle nous plaira aussi.

Elle se tourna vers moi et ses doux yeux étaient pleins de sourires. Elle avait un tout petit visage frais et je ne pouvais croire qu'elle fût la mère d'un garçon qui avait l'âge de se marier.

Elle voulut savoir si j'allais aussi à Paris et quand j'eus répondu oui, le voyageur se mit à plaisanter.

— Je parie, dit-il, que mademoiselle est la fiancée ; elle est venue au-devant de ses beaux-parents sans se faire connaître !

Tous les yeux se portèrent sur moi et je rougis beaucoup, pendant que l'homme et la femme disaient ensemble :

— Ah ! ben, si c'était vrai, on serait bien contents !

Je les détrompai, mais le voyageur leur rappela que j'étais passée deux fois le long du train, comme si je cherchais à reconnaître quelqu'un et combien j'avais hésité avant de monter dans le compartiment.

Tout le monde riait et j'étais très gênée en expliquant que cette place était la seule que j'avais trouvée.

— Ça ne fait rien, dit la femme, vous me plaisez bien et je serais bien aise que notre bru « soit » comme vous.

— Oui, reprit l'homme, il faudrait qu'elle vous « ressemble ».

Le voyageur, tout heureux de sa plaisanterie, leur dit en me regardant d'un air malicieux :

— Vous verrez que je ne me trompe pas. Quand vous arriverez à Paris, votre fils vous dira : « Voici ma fiancée ! »

Puis, en riant très fort, il s'enfonça sur sa banquette et commença de lire attentivement son journal.

Peu après, la femme se tourna tout à fait vers moi ; elle fouilla au fond de son panier et elle en tira une galette qu'elle me présenta en disant qu'elle l'avait faite elle-même le matin.

Je ne savais comment refuser ; j'exagérai un rhume en affirmant que j'avais la fièvre et la galette retourna au fond du panier.

Elle m'offrit ensuite une grappe de raisin que je fus forcée d'accepter.

J'eus beaucoup de peine à empêcher l'homme d'aller me chercher une boisson chaude pendant un arrêt du train.

À voir ces braves gens qui ne demandaient qu'à aimer la femme choisie par leur fils, il me venait un regret de ne pas être leur bru ; je sentais combien leur affection m'eût été douce. Je n'avais pas connu mes parents et j'avais toujours vécu parmi des indifférents.

À chaque instant, je surprenais leurs regards fixés sur moi et c'était comme une caresse qui me venait d'eux.

En arrivant à Paris, je les aidai à descendre leurs paniers et je les guidai vers la sortie. Je m'éloignai un peu en voyant arriver un grand garçon qui se jeta sur eux en les entourant de ses bras. Il les embrassait l'un après l'autre sans se lasser ; eux recevaient ses baisers en souriant ; ils n'entendaient pas les avertissements des employés qui les heurtaient avec leurs wagonnets chargés de bagages.

Je les suivis quand ils s'éloignèrent. Le fils avait passé son bras dans l'anse du panier aux canards et, de son autre bras, il entourait la taille de sa mère. Il se penchait sur elle et il riait beaucoup de ce qu'elle disait.

Il avait, comme son père, des yeux gais et un rire large.

Dehors, il faisait presque nuit. Je relevai le col de mon manteau et je restai en arrière, à quelques pas d'eux, tandis que leur fils allait chercher une voiture.

L'homme caressa la tête d'une belle poule, tachetée de toutes couleurs et il dit à sa femme :

— Si on avait su que ce n'était pas notre bru, on lui aurait bien donné la bigarrée.

La femme caressa aussi la bigarrée en répondant :

— Oui ! si on avait su...

Elle fit un geste vers la longue file de gens qui sortaient de la gare et elle dit en regardant au loin :

— Elle s'en va avec tout ce monde.

Mais le fils revenait avec une voiture. Il installa ses parents de son mieux et il monta lui-même près du cocher ; il se tenait assis de travers pour ne pas les perdre de vue.

Il paraissait fort et doux et je pensais que sa fiancée était bien heureuse...

Quand la voiture eut disparu, je m'en allai lentement par les rues. Je ne pouvais me décider à rentrer toute seule dans ma petite chambre. J'avais vingt ans et personne ne m'avait encore parlé d'amour.

Le néflier sur la rivière

C'ÉTAIT UN NÉFLIER dont les fruits presque aussi gros que des pommes n'étaient pas moins abondants une année que l'autre. Lui-même dépassait en grosseur la plupart des pommiers qui encombraient le clos et lui laissaient la plus belle place au bord de la rivière.

Il était si vieux, aussi, que les très vieilles gens nées dans le village assuraient l'avoir toujours connu de cette taille et avec la même cassure par le milieu qui le faisait se pencher sur l'eau claire et s'y mirer tout entier. Il tenait si peu à la rive qu'on craignait toujours de le voir emporter lorsqu'une pluie d'orage venait à rendre le courant plus rapide.

Cependant, en le regardant de près on ne doutait plus de sa solidité. Tout au fond de l'eau, à travers les cailloux, on apercevait ses fortes racines dont quelques-unes montraient un dos noir et renflé qui faisait penser à de grosses anguilles dormant bien tranquillement sous les rayons du soleil. Ainsi courbé, comme jeté en avant, on eût dit qu'il voulait s'éloigner du clos, et surtout qu'il cherchait à échapper au noisetier son voisin dont les branches l'abritaient des mauvais vents, mais dont les racines tortueuses se glissaient sournoisement jusqu'à lui comme pour le crocheter au pied et l'empêcher de fuir.

Les gamins du village ne se faisaient pas faute de lui rendre visite dès que les premières gelées venaient mûrir les fruits. Pour l'atteindre, ils n'avaient qu'à traverser la rivière peu haute à cet endroit, l'un d'eux grimpait et se mettait à cheval sur l'arbre courbé et avec de petites tapes sur ses branches il l'obligeait à donner son bien sans réserves. Le néflier paraissait le donner aussi sans regret, car à chaque petite tape, son bien tombait adroitement dans un tablier tendu, dans un panier d'écolier, ou même dans une casquette. Et s'il arrivait qu'une nèfle malicieuse, pour faire courir après elle, échappât au tablier, au panier ou à la casquette, c'étaient, mêlés à un clapotis joyeux, des cris et des rires qui apprenaient aux parents des maisons voisines que, dans le grenier ou le cellier, on allait voir mûrir sur la paille neuve de belles nèfles, qu'on ne mangerait qu'une à une comme la plus fine des gourmandises.

Il en était ainsi depuis que le clos et la maison délabrée qui le dominait étaient sans maîtres. Mais voici que cette année, au début du printemps, les gens du village virent arriver d'un faubourg de Paris le vieux Nestin et la vieille Nestine. Tous deux visitèrent la maison basse et longue, arpentèrent le clos, comptèrent les arbres fruitiers, inspectèrent la rivière et décidèrent aussitôt d'acheter le tout.

Nestin et Nestine étaient des époux sans enfants, ayant travaillé pendant des années et des années dans une cour sans air, où ils avaient économisé sou à sou, juste de quoi acheter la maison et le clos où ils allaient enfin pouvoir respirer à l'aise, pour le temps qui leur restait à vivre. Mais si la maison, malgré son délabrement, pouvait les garantir du froid ainsi que de la chaleur, elle ne pouvait pas les nourrir. Aussi, courageux et solides encore, ils se mirent tout de suite à l'œuvre, Nestin bêchant, ouvrant des sentes entre les arbres et semant dans tous les coins, Nestine arrachant les mauvaises herbes, brouettant le fumier, et arrosant avec soin les semences, dès qu'une tige ou une petite feuille sortait de terre.

L'été trouva le clos pourvu de beaucoup plus de choses qu'il n'était nécessaire aux deux vieux. Eux qui n'avaient jamais mangé de légumes vraiment frais s'étaient ingéniés à faire pousser toutes les variétés de ceux qu'ils avaient vus aux étalages des boutiques parisiennes. Les radis même tenaient un large carré, quoique Nestine n'eût plus de dents pour les croquer et que Nestin eût un estomac qui, depuis longtemps, ne lui permettait plus d’en manger. Les menues fleurs venues de la prairie et montrant leurs vives couleurs parmi le vert des poireaux et des salsifis étaient arrachées sans pitié. Nestine, comme si elle leur reprochait leur audace, disait en les jetant au fumier : « On pensera aux fleurs plus tard. Il nous faut des légumes pour tout notre hiver. » Et, à peine avait-elle enlevé une salade que Nestin venait enfouir à sa place une poignée de haricots. Puis vint la cueillette des fruits. Elle fut plus abondante que les vieux ne l’espéraient, grâce aux soins donnés à tout ce qui avait mission de les nourrir. Les cerises et les prunes, pour la plus grande partie, devinrent des confitures. Et, plus tard, les poires et les pommes furent portées au grenier pour y être conservées à l’abri de l’humidité. Et comme, désireux de posséder autre chose encore, Nestin et Nestine fouillaient minutieusement les arbres du bord de l’eau, s’étonnant que les saules et les aulnes n’aient pas de fruits, ils découvrirent soudain le néflier.

— Qu’est-ce que c’est que cet arbre bossu ? demanda Nestine.

À leur arrivée, au printemps, ils ne l’avaient pas aperçu parce que, à peine feuillé, il faisait corps avec le noisetier dont les multiples branches formaient un étroit mais très épais taillis. Mais depuis, comme s’il espérait échapper au malheur qui le menaçait, le néflier avait réussi à se séparer de la rive, et l’eau, maintenant, formait un petit ruisseau entre le clos et lui.

Nestin n’avait pas répondu à la question de Nestine, car, pas plus qu’elle, il ne savait le nom de cet arbre mal tourné, qui possédait de larges et très belles feuilles, et un fruit bizarre, ayant la forme d'une fleur toute prête à s'épanouir. Tous deux, pour mieux voir, s'approchèrent au risque de glisser dans la rivière, au-dessus de laquelle le néflier laissait pendre ses branches trop lourdement chargées.

— C'est pas un arbre français, assura Nestin.

— C'est peut-être un pommier du Japon, dit Nestine. Et elle ajouta aussitôt :

— On peut toujours goûter à ses fruits.

Ce n'était pas facile, car les branches s'éloignaient du bord comme à plaisir, et il fallut que Nestin entrât dans l'eau pour satisfaire sa curiosité en même temps que la gourmandise de Nestine. Le fruit, solidement attaché, résistait, et il fit entendre un bruit de petite branche cassée lorsque Nestin réussit à s'en emparer. Chacun d'eux garda longtemps dans ses mains ce fruit étrange, puis Nestine le porta à sa bouche.

— Oh ! dit-elle, il est en bois.

Nestin essaya d'y mordre à son tour et fit la grimace :

— C'est une saleté de fruit qui ne se mange pas, dit-il.

Et, de dépit, il le lança avec force contre le mur où il se brisa comme verre.

Occupés à la resserre des légumes d'hiver et de tout ce qui pouvait se conserver, ils oublièrent très vite l'arbre bossu. Mais un jeudi de novembre, alors que la nuit avait déposé sur toute la campagne une fine gelée qui la recouvrait comme un léger tissu blanc, ils entendirent, venant de la rivière, des rires bruyants et des cris joyeux.

Croyant que les enfants du village venaient, une fois de plus, fouiller le noisetier, et sachant que depuis longtemps il n'y restait plus de noisettes, ils ne s'inquiétèrent pas tout d'abord. Pourtant, comme les cris et les rires redoublaient, ils se décidèrent à aller voir ce qui se passait au bout de leur clos. Et là, avec une surprise sans pareille, ils virent l'arbre bossu entouré par une douzaine de gamins aux culottes relevées jusqu'aux hanches et dont les tabliers formant sacs étaient déjà pleins de fruits cueillis aux basses branches. L'un d'eux à la mine hardie, juché sur la bosse même du néflier, choisissait et mangeait les plus beaux dont il jetait, par taquinerie, les menus noyaux sur la tête de ses camarades.

Nestin et Nestine regardaient et ne comprenaient rien à ces fruits qu'ils voyaient maintenant fondre dans la bouche des enfants et s'écraser dans leurs doigts que beaucoup suçaient comme s'ils étaient pleins de confiture.

Un homme qui réparait le barrage d'une rigole dans le pré d'en face, et qui s'amusait du tapage et de la gourmandise des gamins, dit aux deux vieux tout en riant :

— Si vous aimez les nèfles, vous ferez bien de vous dépêcher d'en cueillir, car ces galopins-là auront tôt fait de tout emporter.

Nestin et Nestine se regardèrent. « Des nèfles ? C'étaient des nèfles ? » Certes, ils en connaissaient le nom, mais c'était la première fois qu'ils en voyaient, et de les voir si tendres et si dorées une grande envie leur venait d'y goûter de nouveau. Surtout que l'homme d'en face ajoutait en riant toujours :

— C'est qu'elles sont bonnes celles-là, et les voici quasiment mûres, maintenant que la gelée a passé dessus.

Nestin n'y put tenir. Il tendit la main vers un des petits :

— Donne-m'en une.

Le petit ouvrit son tablier, en choisit une qu'il donna gentiment :

— Y a plus que celle-là de molle, les autres, maman les fera mûrir sur la paille.

Nestin avait partagé sa nèfle avec Nestine et tous deux pensaient à présent que ce n'était pas là une saleté de fruit, bien au contraire. Ils se pourléchaient et étaient tout prêts à en redemander. Mais, brusquement, la même idée leur vint.

Certainement, l'homme avait raison. S'ils voulaient garder pour eux une partie de ces nèfles qu'on pouvait faire mûrir sur la paille, il fallait se hâter de chasser toute cette marmaille. Aussi, avec ensemble, ils firent la grosse voix :

— Vous en avez assez, hein, les enfants. Il faut vous en aller tout de suite.

La plupart d'entre eux, craintifs, allaient faire ce qu'on leur ordonnait, mais celui qui était perché, et qui n'avait pas encore fait sa provision, répondit effrontément :

— Les nèfles sont à nous autant qu'à vous, puisqu'elles sont sur la rivière.

Cette réplique qui avait fait rire l'homme du pré, fit, au contraire, monter, au nez de Nestin une colère qui le rendit tout rouge. Il regarda Nestine :

— À eux, autant qu'à nous, ah ! par exemple !

Et, sans réfléchir, il sauta dans l'eau pour déloger l'effronté, mais déjà le gamin, pris de peur, s'était laissé glisser en bas et s'enfuyait de l'autre côté. Ce fut la débandade. Et, un instant après, Nestin et Nestine étaient seuls avec leur néflier.

Bien vite ils organisèrent la cueillette. Mais tout aussitôt, les difficultés surgirent. Nestin, qui avec mille peines avait réussi à grimper comme le gamin sur la bosse du néflier, se plaignait de s'être donné un tour de reins et de s'être écorché les chevilles. Et Nestine, dans l'eau jusqu'aux genoux, affirmait que la rivière contenait des glaçons qui lui remontaient dans le dos et lui entraient jusque dans la moelle.

Cet essai, quoique ayant empli le tablier de Nestine, ne les contenta pas. Ils voulaient, aujourd'hui même, prendre à l'arbre tous les fruits qui lui restaient. Et il lui en restait encore tellement, malgré tout ce qu'on lui avait pris !

Cependant, ils ne pouvaient recommencer, sans risques graves, lui, de se percher, elle, de rester à patauger dans l'eau froide. Il fallait chercher un autre moyen. Ils pensèrent l'avoir trouvé dans une longue et solide gaule coupée au noisetier, qui allait obliger chaque nèfle à tomber dans le panier que Nestine tiendrait au bout d'une perche. Mais Nestin, dont la vue était courte, guidait autant les feuilles que les nèfles vers le panier. Et, pour une qui ne manquait pas le but, trois, heurtées au passage, tombaient et s'en allaient au fil de l'eau. Ils changèrent la gaule pour un bâton crochu qui rapprochait d'eux les branches, mais celles-ci, ramenées vers le clos plus qu'elles ne pouvaient le supporter, échappaient soudain au bâton, et dans leur brusque redressement frappaient avec force leurs voisines, et leur enlevaient d'un coup toute une panerée de fruits que le courant emportait aussitôt.

La bande de gamins postés sur l'autre rive et qui ne craignait pas l'eau froide se réjouissait de l'aubaine. L'effronté se moquait des vieux, en appelant au festin des camarades imaginaires :

— Ohé ! les amis, venez par ici, on pêche des nèfles.

Vexés, éreintés et déçus, Nestin et Nestine cessèrent la cueillette.

Les jours suivants, lorsque à chaque repas ils mangeaient, comme un fin dessert, deux ou trois nèfles mûries sur la paille, au lieu de s'en réjouir, ils ne pensaient qu'à celles qui leur avaient échappé. Ils y pensaient le soir en se couchant, ils en rêvaient la nuit. Et il arrivait qu'au matin, Nestine disait à Nestin : « Dis donc, il lui en reste encore beaucoup sur ses plus grosses branches. » Et Nestin, d'un air de menace, répondait aussitôt : « Je trouverai bien le moyen de les lui prendre. »

Mécontents de la maigre provision et désespérant de l'augmenter, il leur venait une colère contre l'arbre bossu. Il leur semblait qu'on leur avait vendu, en même temps que la maison et le clos, une bête vicieuse et rétive, qu'il fallait surveiller et châtier afin de la rendre obéissante et douce. Et, retournés auprès du néflier, armés du bâton crochu, ils lui tordaient ses branches à les briser, en déchiraient la mince écorce et en abattaient cruellement les fines branchettes. Il fallait bien faire comprendre à cet arbre révolté qu'ils étaient les maîtres.

Mais, à le torturer ainsi, ils récoltaient pour eux-mêmes plus de désagréments que de nèfles.

Décembre arriva. La température restait douce, les pluies peu abondantes ne grossissaient pas la rivière. Et le néflier, qui se débarrassait tous les jours un peu de ses feuilles jaunies, montra par un dimanche plein de soleil que, s'il n'avait plus de feuilles, il lui restait une douzaine de fruits mûrs à point et de la plus belle couleur :

— Il ne faut pas les laisser perdre, dit Nestine.

— Cette fois, elles ne pourront pas m'échapper, dit Nestin.

L'idée lui était enfin venue de dresser une échelle contre l'arbre, mais comme il ne possédait pas d'échelle, il s'en alla chez le voisin pour lui emprunter la sienne. Le voisin ne se fit pas prier, mais comme c'était dimanche, et qu'il n'avait rien de pressé à faire, il entama une conversation sur la récolte de l'année et même il invita Nestin à goûter son cidre nouveau. Et Nestin, en s'en allant, se promettait bien de partager avec le voisin la cueillette qu'il allait faire sans retard. Puis, suivi de Nestine portant son plus joli panier, il descendit d'un pas vif la pente du clos. Après des difficultés qu'ils n'avaient pas prévues ils réussirent enfin à mettre l'échelle d'aplomb. Ce fut seulement à cet instant que tous deux s'aperçurent qu'il ne restait plus une seule nèfle au néflier. Étonnés et croyant que les fruits venaient de tomber d'eux-mêmes, ils se penchèrent sur la rivière, mais ils n'y découvrirent que l'eau claire qui brillait par place sous le soleil d'hiver. Par contre, dans un saule d'en face, ils virent deux gamins perchés comme des singes et grignotant on ne savait quoi. Et aussitôt ils comprirent que ces deux-là n'avaient pas eu besoin d'échelle pour atteindre la plus grosse branche du néflier.

À partir de ce jour, leur colère faite de vexations se transforma en une mauvaise rancune. Ce néflier, plus bossu que tous les bossus du monde, les narguait en donnant ses nèfles aux gamins du village ou en les jetant à l'eau, plutôt que de les laisser prendre à leurs légitimes propriétaires. Il en serait de même, certainement, pour les années qui allaient suivre, et jamais, malgré leur droit, ils ne pourraient posséder entière la belle récolte. La rage de Nestin se traduisit par une volée de coups de bâton sur la bosse du coupable. Et Nestine, hors d'elle-même, lui jeta une grosse pierre qui l'atteignit aux branches et le fit longtemps frémir.

Pendant quelques jours, ils ne parlèrent pas du néflier, mais leurs pensées haineuses à son sujet ne devaient pas cesser d'être d'accord, car une nuit que le sommeil les fuyait, Nestin, la voix mauvaise, dit tout à coup :

— À quoi sert-il ?

Et aussitôt Nestine répondit :

— À rien, puisque les nèfles ne sont pas pour nous.

— C'est bon, reprit Nestin, il servira au moins à nous chauffer.

Alors, au matin suivant, on vit Nestin s'approcher de l'arbre et commencer de le scier aussi bas que le lui permettait son tour de reins, qui n'en finissait pas de guérir. Il se servait d'une scie à main, soigneusement affûtée pour ce cas difficile. Cette scie, qui n'avait servi jusque-là qu'à du bois mort, semblait se refuser à scier du bois vivant. Elle butait et ressautait sur l'écorce, et, à tout instant, elle échappait à Nestin. Il fallut toute l'autorité d'une main ferme pour qu'elle puisse franchir l'écorce et entrer dans le bois tendre. À ce moment, le néflier commença de trembler et de se plaindre. Il tremblait et se plaignait comme quelqu'un qui a peur et à qui on fait mal. Et ses gémissements semblèrent supplier et demander grâce. Puis, comme si une honte lui venait de se laisser blesser ainsi sans se défendre, il cessa de gémir et se resserra peu à peu sur la scie. Ce fut elle alors qui se plaignit. Tout d'abord elle grinça de toutes ses dents, puis elle fila des sons aigus qui partaient au loin. Et, brusquement, après une plainte rauque, comme étranglée, elle plia dans la main de Nestin et se tut. Le néflier venait de l'emprisonner solidement dans l'entaille qu'elle lui avait faite, et tous les efforts de Nestin ne purent la délivrer. Mais Nestine, qui veillait, apporta de l'aide. De tout son poids de grande femme forte, elle pesa sur le néflier afin d'élargir sa blessure, et la scie dégagée, sous la main dure qui la guidait, put lentement, et en toute sécurité, pénétrer au cœur même du néflier, et mener à bonne fin sa besogne.

Il avait fallu, à Nestin et à Nestine, plus de la moitié du jour pour couper en deux leur ennemi, mais ils n'eurent pas grand'peine à le jeter bas. Sous leur poussée, le néflier, si penché déjà, s'écroula avec la plainte déchirante du large éclat qu'il arrachait à sa souche, et le clapotement sonore de l'eau rejaillissante, qui inonda ses bourreaux presque autant que lui-même.

Les deux vieux, fiers de leur victoire, ne sentaient pas que leurs vêtements étaient mouillés, pas plus qu'ils ne souffraient de l'essoufflement que leur causait le long effort qu'ils venaient de fournir. Ils étaient enfin satisfaits. Et, longtemps, sans rien dire, ils restèrent à regarder l'arbre abattu et à moitié noyé. Ce n'était pas tout. Il fallait maintenant le sortir de l'eau afin de pouvoir, par la suite, le scier en menus morceaux. Péniblement, avec les instants de répit nécessaires, ils le ramenèrent sur la terre ferme.

La nuit, pendant ce temps, arrivait à grands pas, comme si elle avait hâte de cacher un forfait. Et bientôt tout fut noir dans le clos.

Brisés de fatigue, à bout de souffle, Nestin et Nestine trouvèrent cependant la force de s'assurer, en tâtonnant, que le vaincu était bien couché tout entier sur la terre. Et avant de l'abandonner, ils lui cassèrent chacun une branche qu'ils emportèrent dans la maison ainsi qu'une prise importante.

Ils furent beaucoup moins fiers à quelque temps de là, lorsque le voisin d'en face leur dit, l'air moqueur :

— Quel besoin aviez-vous d'abattre le néflier ?

Ils n'osèrent avouer la vérité. Et Nestin répondit avec un geste vers les saules et le noisetier :

— Ceux-là aussi tomberont, il nous faut du bois de chauffage.

L'homme se mit à rire bruyamment, puis il prit un air plus moqueur encore pour dire :

— Si vous coupez ainsi les arbres du bord, tout votre clos va descendre dans la rivière.

Ils rirent bruyamment à leur tour, croyant à une plaisanterie, mais le voisin reprit tout de suite d'un ton sérieux :

— Voyez, déjà, comme la rive s'abaisse à l'endroit où le néflier ne la soutient plus.

C'était vrai. Comme si le néflier avait voulu se venger, il avait labouré profondément le bord, tandis que les vieux le tiraient de l'eau, avec autant de maladresse que de peine. Ils eurent peur soudain. Est-ce que, par cet affaissement, la rivière allait entrer chez eux ? Justement elle était en crue depuis la veille. Le voisin, tout en s'assurant de la solidité d'un petit barrage de son pré, leur dit encore :

— Elle enfle aujourd'hui. Demain, elle fera des dégâts.

Le lendemain, en effet, la rivière avait grossi de telle sorte qu'elle baignait fortement le pied des saules et du noisetier. Et elle recouvrait de beaucoup ce qui restait du néflier.

Tant que dura la crue, Nestin et Nestine, le cœur plein de crainte, restèrent de longues heures immobiles au bout de leur clos. Ils regardaient passer cette eau bourbeuse et haute qui filait rapide et grondante, pressée d'aller porter le malheur le long de ses rives. Au-dessus de ce qui restait du néflier, elle tourbillonnait et se creusait, comme furieuse de buter contre cet obstacle qu'elle rencontrait au fond et qui semblait vouloir retarder sa course.

Nestin et Nestine ne retrouvèrent leur tranquillité qu'à la fin de l'hiver, lorsque la rivière eut définitivement repris son faible niveau. Ils virent alors à la place du bel arbre qu'ils avaient coupé, une souche tout habillée de vase et coiffée de débris gluants ainsi qu'une épave longtemps battue par les eaux. Ils virent aussi qu'entre la souche et le clos il s'était formé un creux que l'eau affouillait cherchant à l'agrandir encore.

— Il vous faut, au plus vite, poser là un barrage, dit l'homme du pré.

Ce fut la punition de Nestin et Nestine. Les branches de néflier qu'ils avaient eu tant de mal à séparer du tronc et à traîner sous le hangar pour les faire sécher avec l'espoir de s'en chauffer, ils durent les rapporter pour en faire de solides piquets, qu'il leur fallut amenuiser avant de les enfoncer au ras du clos.

Presque toutes les grosses branches y passèrent, et bien des journées furent nécessaires à ce dur travail. Il leur fallut aussi retenir la souche qui allait leur servir de point d'attache et donner une plus grande solidité au barrage.

Leur rancune étant éteinte, ils gardaient une frayeur de cet arbre mort par leur faute, « C'est nous qui l'avons tué », disait Nestine. À cause de cela elle évitait de poser le pied dessus et Nestin prenait bien garde de le heurter avec le maillet. Cependant, tout au fond de l'eau, les racines du néflier continuaient à être luisantes et noires comme de belles anguilles bien vivantes. Puis, peu à peu, la souche elle-même, lavée et relavée par les pluies douces du printemps, se débarrassa de sa vase et de ses débris et montra sous le soleil de juin la même teinte de bronze clair que les nèfles mûres. Et voici qu'un jour de plein été, comme Nestin et Nestine arrivaient en courant pour chasser les gamins qui venaient chiper les noisettes, ils restèrent figés de surprise devant le néflier qu'ils croyaient mort. De chaque côté de la souche, bien à l'abri du noisetier touffu, deux pousses droites et vigoureuses s'élevaient hautes déjà de plus d'un demi-mètre et semblaient deux cornes, faisant la nique à Nestin et Nestine.

L'homme du pré qui ne s'étonnait pas pour si peu, leur dit en riant fort, selon son habitude :

— Ça, c'est une chance pour les gamins.

Comme Nestin et Nestine le regardaient sans comprendre, il ajouta, riant toujours :

— Mais oui, voyons, les nèfles et les noisettes, c'est pas fait pour les vieux.

Les deux chênes

MAINTENANT qu'ils ont bien recrépi les murs de leur vieille maison et qu'ils en ont tapissé les chambres d'un beau papier à fleurs, maintenant que leur clos est cultivé à fond et qu'ils ne craignent plus pour lui les nombreux caprices de la rivière, Nestin et Nestine s'ennuient.

Inoccupés, pour la plus grande partie du jour, ils restent assis l'un près de l'autre, à l'ombre pendant la chaleur, ou sous le soleil lorsqu'il est doux.

Silencieux et somnolents contre leur habitude, ils s'étirent et bâillent, la bouche drôlement tordue, chaque fois que leur pendule au son grêle annonce une heure qu'ils croyaient très loin déjà. La nuit, parce que le sommeil ne vient pas à eux, Nestine parle de Paris qu'elle commence à regretter. Paris, où les heures, pour elle, passaient avec une telle rapidité, qu'elle n'arrivait jamais à terminer sa tâche et qu'il lui fallait souvent prendre ses repas debout pour ne pas perdre quelques précieuses minutes. Elle soupire et n'ose avouer à Nestin son regret.

Cependant l'ennui qui la gagne menace sa belle santé, ses joues pleines s'affaissent aux mâchoires, et son visage si coloré prend une teinte cireuse autour des yeux et du nez. Elle pleure dès qu'elle est seule et s'inquiète d'une douleur sournoise qui lui alourdit la nuque. Pourtant elle se sent forte encore, et elle regarde Nestin à la dérobée. Lui aussi reste fort malgré les douleurs de reins dont il se plaint constamment. Pendant leurs silences, Nestine ressasse les craintes qui l'attristent en secret. Si l'ennui qui les empêche même de parler allait les rendre comme ces vieux aux yeux ternes et à la lèvre pendante qu'elle avait vus dans des maisons de retraite pour vieillards ?… Si leurs membres n'ayant que peu de mouvements allaient se raidir et les rendre impotents, ainsi que l'avait été sa propre mère qui n'avait jamais aimé le travail et s'était toujours fait servir comme une dame ?… Et si, enfin, ils allaient mourir d'ennui après avoir tant peiné pour amasser un peu avec l'espoir d'être heureux dans une longue vieillesse ?…

Bientôt toutes ces craintes lui devinrent insupportables, et en les confiant à Nestin elle le supplie de retourner à Paris avant qu'il ne leur arrive du mal. Ils reprendront leur métier, elle de femme de ménage et lui de cordonnier. Ils n'exigeront pas de gros salaires puisqu'ils sont moins forts que des jeunes, et ils pourront revenir, du samedi au lundi, dans leur maison où ils vivront pendant ces trois jours comme de vrais bourgeois.

Mais Nestin, qui l'avait écoutée sans mot dire, regimba tout à coup. Non, non et non, il ne quitterait pas sa petite maison où il se plaisait tant. S'il s'ennuyait à ne rien faire, il ne regrettait pas son métier ni la cour sombre du quartier de Charonne où, cependant, il était né, qu'il n'avait jamais quitté et où, tout enfant encore, il avait aidé son père à raccommoder les vieux souliers. Si Nestine mourait d'ennui ici, elle pouvait s'en retourner à Paris, libre à elle. Quant à lui, plutôt que de reprendre sa vie de bête enfermée, il resterait à s'ennuyer tout seul, tout son saoul, et jusqu'à la fin, dans sa maison pleine d'air et de soleil.

Et, comme pour fortifier sa résolution, tous les mauvais souvenirs lui revinrent à la fois et s'envolèrent comme des oiseaux noirs chassés par la peur.

Au décès de son père, mort jeune encore après des privations inimaginables, Nestin avait pris sa place dans l'étroite échoppe, s'était assis sur le même tabouret et ne s'en était plus jamais séparé. En avait-il raccommodé de ces souliers, de toutes formes et de toutes mesures !

Certains, aux tiges plissées en accordéon, aux semelles ravagées, ayant traîné dans on ne savait quelle boue épaisse et infecte, d'autres dont les bouts carrés, arrondis ou pointus se relevaient et s’ouvraient comme des bouches de poissons voraces. Et les talons blessés à mort qui restaient obstinément couchés sur le côté et qu’on parvenait si difficilement à remettre debout… Et quelle fatigue d’avoir à répéter toujours les mêmes mots à ces clients qui exigeaient qu’on leur refît des souliers neufs avec de pareils déchets ! Il gardait encore dans l’oreille le son de sa propre voix.

« Bien sûr, je ferai de mon mieux, mais vos souliers, vous n’avez pas dû les payer bien cher. Voyez, le cuir ne vaut rien, le fil ne vaut rien, rien ne vaut rien. » Les clients s’en allaient parfois en riant, mais parfois aussi ils se fâchaient et l’injuriaient. Et tous ceux qui envoyaient chercher leurs chaussures par des gamins délurés qui filaient prestement en disant bien haut : « Papa viendra vous payer lui-même. »

— Et les jolies filles qui lui promettaient, avec un sourire, de venir le payer le lendemain et qu’il ne revoyait jamais… Que d’argent perdu, mon Dieu ! Et comme le monde est malin !

Non, certainement, Nestin ne regrettait pas ce temps-là malgré l’ennui lourd qui l’écrasait par instant. Et pour la première fois, peut-être, Nestin et Nestine furent en désaccord.

Cela, heureusement, ne dura que quelques mois. Le mariage d’une jeune fermière voisine fut pour eux le commencement de passe-temps imprévus. Ils retrouvèrent leur langue pour parler de cette messe de mariage à laquelle ils étaient priés d’assister ainsi que tous les gens du village. Il y avait l’église, qu’ils imaginaient, pour ce jour-là, resplendissante comme un paradis. Il y avait la robe blanche de la mariée, et les jolies toilettes des demoiselles d’honneur. Mais surtout, il y avait la robe, laine et soie, que Nestine gardait dans un carton depuis elle ne savait combien d’années, et qui portait des traces de mites qu’il fallait dissimuler à tout prix.

Pour le complet gris-fer de Nestin, le mal était moindre, parce qu’il le portait au moins une fois l’an. Mais que de peine pour en effacer les mauvais plis et lui donner l’apparence d’un vêtement neuf !

Le mariage passé ils en parlèrent pendant une bonne semaine encore, et, pour continuer à se distraire, ils prirent l’habitude d’aller à la messe de tous les mariages des environs.

Bons marcheurs, bien chaussés de souliers dont le cuir était bon et le fil solide, ils partaient sur les routes par tous les temps. Placés au meilleur endroit pour voir entrer à l’église le cortège silencieux et grave, assistant à la messe sans se mêler aux invités, ils se hâtaient de sortir les premiers pour se réjouir de toute la joie que reflétait maintenant le visage des mariés suivis du même cortège, mais cette fois bruyant et tout en désordre. Puis ils s’en revenaient chez eux, heureux d’avoir, pour les jours suivants, mille choses à se dire qui empêchaient l’ennui d’entrer dans la maison.

La nuit, qui continuait à leur refuser le sommeil, leur permettait d’ajouter toutes sortes de suppositions à ce qu’ils avaient vu et entendu.

C’était surtout Nestine qui parlait : si les jeunes mariés étaient riches, elle les suivait en voyage, les accompagnait à leur château pendant l’été et les installait à Paris dans le plus beau palais des Champs-Élysées où ils passeraient l’hiver en fêtes et réceptions magnifiques. Si la noce était pauvre, c'était leur propre histoire qu'elle retrouvait.

Ces jeunes gens qui s'aimaient feraient comme eux- mêmes : ils n'auraient peut-être pas d'enfants non plus, mais ils s'aimeraient jusque dans leur vieillesse. « Oui, oui, oui », faisait tout bas Nestin. Et le son qui sortait de ses lèvres à peine entr'ouvertes semblait sortir d'un tout petit sifflet rouillé.

Nestine craignait pour ceux-là les débuts difficiles de leur propre ménage et elle recommençait l'histoire du mobilier que son père lui avait laissé en héritage, et que sa mère avait vendu en cachette et fait enlever le jour même de leur mariage tandis que, accompagnés de quelques amis, ils s'en étaient allés en banlieue faire un simple repas suivi d'une longue promenade. À leur retour ils n'avaient plus trouvé dans le logement que l'impotente et son vaste fauteuil, de sorte qu'il leur avait fallu passer leur nuit de noce dans la mauvaise chambre d'hôtel de Nestin, cette chambre où le lit, à peine assez large pour un seul, touchait le mur au pied comme à la tête, et si étroite qu'au matin Nestin avait dû ouvrir le vasistas afin que Nestine pût étendre le bras pour peigner à son aise son épaisse et très longue chevelure.

Comme ils avaient travaillé dur par la suite, avant de pouvoir acheter un mobilier neuf qui n'avait rien de comparable à l'ancien fait par le père, menuisier de son état, et patient comme personne ! Et l'impotente qui ne voulait quitter son fauteuil ni jour ni nuit, et qu'ils avaient dû mettre à l'hospice sans qu'elle ait jamais voulu dire ce qu'elle avait fait de l'argent reçu de sa vilaine vente. « Tu te rappelles, Nestin ? » « Oui, oui, oui. » Cependant, ils ne s'attristaient pas de ces souvenirs. C'était leur jeunesse qui revenait là, une jeunesse aimante, active et pleine d'espoir en l'avenir.

Quand les mariages se faisaient rares, Nestin et Nestine allaient aux enterrements, mais si les mariages les réjouissaient comme l'annonce d'un bonheur enfin conquis, les enterrements leur apportaient des heures de vrais tourments.

C'étaient souvent des gens moins âgés qu'eux-mêmes qu'ils voyaient porter en terre, et leur humeur s'en ressentait. Ils ne trouvaient rien à se dire pendant le jour, et leur insomnie redoublait à l'idée qu'eux aussi pourraient bien mourir... Leur pauvreté les sauvait aussi de l'ennui. À ne plus se nourrir que de choses fraîches, ils devenaient délicats et gourmands. Ils enviaient dans le jardin des autres ce qu'ils ne possédaient pas dans le leur et qu'ils ne pouvaient acheter. Entre autres, les asperges, qu'ils aimaient par-dessus tout et qu'ils ne pouvaient faire pousser faute de place. Comment en acheter, alors que la vente des produits du clos payait tout juste le pain et l'épicerie nécessaires à leur vie. Ils se plaignaient entre eux de l'injustice du sort. Que n'avaient-ils beaucoup de terre comme le châtelain voisin, ce vieux riche, avare à l'excès, disait-on, qui vivait depuis des années sur son propre bien sans se soucier des productions du dehors, autant pour les autres que pour lui-même. Ce qui manquait chez lui on s'en passait, voilà tout. Bien sûr, dans son jardin il ne manquait pas grand'chose, car le jardinier aimait les bons légumes, et les asperges tenaient, à elles seules, un large espace que l'on voyait très bien à travers la grille du potager.

Cependant Nestin et Nestine qui regardaient partir chaque matin le maraîcher du pays avec sa voiture chargée de primeurs, attendirent son retour un soir pour lui demander le prix de ses asperges. Oh ! elles n'étaient pas chères, au dire du marchand, justement il lui en restait une botte qu'un client avait négligé de prendre et il la laisserait pour dix francs. Dix francs ! c'était le prix du pain pour une semaine et on ne peut pas se passer de pain. Dix francs !

C'était le prix du sucre et du café pour tout un mois et on ne peut pas se passer de café. Malgré cela, Nestine prit en main la botte d'asperges que lui tendait le maraîcher. Elle la regarda attentivement par les deux bouts ; oui, c'étaient là de belles asperges, grosses et saines, bien fermes et encore humides à la racine, mais les dix francs, où les prendre ? Et puis, ce maraîcher, pas plus que les autres marchands du village, ne leur ferait crédit, sachant bien que « Ceux du clos », ainsi qu'on les nommait, n'avaient jamais plus de dix sous en poche.

Nestine, un peu confuse, rendit la botte. Ce serait pour une autre fois.

Ce fut leur causerie de la nuit suivante :

— Elles étaient belles, tu as vu, Nestin ?

— Oui, oui, oui...

— Avec le bois un peu rose ; et bien vertes par la pointe.

— Oui, oui, oui...

— Je les aurais fait cuire à grande eau et on les aurait mangées moitié à la vinaigrette et moitié en sauce blanche.

— Oui, oui, oui...

Et, cette fois, il semblait bien que le petit sifflet de Nestin n'était plus rouillé du tout.

Cette nuit-là ils s'endormirent plus tôt, satisfaits comme s'ils avaient réellement dîné d'un bon plat d'asperges.

Au début de l'hiver, il arriva que le châtelain mourut.

Cette fois, Nestin et Nestine n'eurent pas à aller loin pour l'enterrement. Le vieil avare voulait être enterré au fond de son parc, tout au bout de la grande allée faisant face au château. Après avoir vécu de ce que produisait sa terre il voulait reposer en compagnie de ce qu'elle conservait au-dedans. Nestin et Nestine, entrés par la grille des communs, se mêlèrent tout de suite aux serviteurs qu'ils connaissaient. Des femmes pleuraient, on ne savait pourquoi, car jusqu'alors aucun de ceux qui étaient là n'avait fait montre d'affection ni même de respect pour ce vieux grigou, ainsi qu'ils l'appelaient. Ils donnèrent des détails sur le mal subit qui l'avait emporté, tout en y ajoutant des sarcasmes et des mots de rancune.

— Oh ! ce n'est pas la graisse qui l'a étouffé, ni la bonté qui a fait éclater son cœur ! Heureusement qu'on l'a mis dans une boîte en plomb, ainsi, sa poussière ne pourra pas s'envoler sur les autres. Des durs comme celui-là, ça pousse bien sans qu'on les sème...

Nestin et Nestine se récrièrent sur cette boîte en plomb, qui garderait seule et à jamais la poussière de cet homme. Oh ! ils ne voudraient pas cela pour eux-mêmes ; au contraire, ce qu'ils désiraient c'est que leur poussière s'unisse comme s'étaient unis leur esprit et leur cœur.

Ils oublièrent le plomb lorsque les hommes chargèrent sur leurs épaules un cercueil fait d'un bois clair, lisse et brillant comme un miroir. Nestine, si elle ne connaissait pas les arbres, pouvait dire sans se tromper le nom du bois dès qu'il était en planches. Elle en avait tellement vu chez son père !

Ces planches-ci qui cachaient le plomb qu'elle redoutait étaient de chêne, et même du plus beau :

— Du cœur de chêne, souffla-t-elle à Nestin.

Ce n'était pas là non plus du bois vert, elle pouvait l'affirmer, et même, il avait dû passer pas mal de saisons sur ces planches pour qu'elles aient pu prendre cette teinte chaude et dorée. Et la façon de cette longue boîte dont on n'apercevait nulle part les joints, mieux faite encore, lui semblait-il, que son nécessaire à ouvrage fait par son père pour le cadeau de ses quinze ans ! Comme elle en avait eu soin de ce nécessaire à ouvrage ! Comme elle l'avait toujours frotté avec des chiffons doux et préservé de toute souillure ! Et, cependant, elle ne se souvenait pas de lui avoir jamais vu de si beaux reflets qu'à cette boîte portée à découvert et promenée avec lenteur dans toutes les allées, même les plus petites, selon le vœu du défunt, comme s'il avait voulu que tous les arbres du parc voient passer ce cœur de chêne dans toute sa beauté claire.

Nestine, à son grand regret, vit enfouir la belle boîte en pleine terre, au milieu d'une pelouse où poussait une herbe épaisse et haute.

— Du bois comme ça, le gâcher pareillement !...

Toute sa pitié allait à ces planches qu'elle jugeait sacrifiées.

— Du bois comme ça, disait-elle tout bas à Nestin, c'est fait pour faire de beaux meubles qui servent aux vivants, et durent plus de trois cents ans.

— Oui, oui, oui, acquiesçait Nestin sans remuer les lèvres.

La fosse comblée et recouverte par les épais carrés de gazon rapportés et ajustés comme s'ils n'avaient jamais été séparés, Nestin et Nestine suivirent les serviteurs qui regagnaient le château par l'allée la plus étroite. La femme du jardinier, qui pleurait encore malgré son ressentiment, renseignait Nestin et Nestine :

— Il était sur cette même pelouse, le grand chêne que ce vieux méchant a fait couper pour le jour où il s'en irait en terre. C'était un chêne dont on ne savait pas l'âge et qui pouvait abriter vingt hommes, de la pluie ou du grand soleil. Il ne l'emporte pas tout entier, non, il n'en fallait pas tant pour loger les os de ce vieux sec, et ses héritiers trouveront des planches au grenier, mais pour sa carcasse de mauvais riche, il a voulu le cœur, et il a bien fallu l'enterrer avec, puisqu'il l'avait ordonné.

À partir de ce jour l'ennui disparut de la maison du Clos comme si on l'avait enfermé en même temps que le châtelain dans la boîte en plomb. Nestin et Nestine avaient de quoi entretenir leurs causeries. Cet enterrement qui ne ressemblait à aucun autre et qu'ils ne manquaient jamais de comparer à ceux du passé comme à ceux du présent, les laissait dans une sorte de révolte qui ne s'apaisait pas.

Certes, beaucoup d'autres étaient partis et partaient encore, tout habillés de chêne, pour le grand voyage. À cela ils ne trouvaient pas à redire, mais ce cœur de chêne enfoui à l’endroit même où il était né, que l’humidité allait tout de suite ternir et qui pourrirait lentement sans joies pour personne…

Nestine en rêvait dans son sommeil.

Et toujours, dans son rêve, le cœur de chêne prenait la forme d’un jeune garçon portant un vêtement clair et lisse et s’en allant tout joyeux à la ville pour assister à une grande fête.

À force de parler d’enterrement ils en arrivèrent à penser à leur propre fin. Pourquoi eux-mêmes, comme tous ces gens-là, ne s’en iraient-ils pas dans une boîte reluisante et nette ? Sans doute ils n’avaient pas d’argent pour un pareil achat, et il n’y avait pas de chêne dans le clos. Mais ils pouvaient en planter un. Seulement ils n’avaient aucune idée de l’âge qu’il fallait à un arbre pour qu’on puisse l’utiliser en planches. Le jardinier donna ce renseignement joint à d’autres :

— À cinquante ans, un chêne n’est pas bien gros.

Cette fois, ce fut Nestin qui parla pendant la nuit :

— On en plantera deux, dit-il.

Deux, cela chagrina un peu Nestine, elle n’avait pensé qu’à un seul pour deux ; cependant, pour ne pas contrarier Nestin, elle dit très vite :

— Oui, chacun le nôtre.

Dès le lendemain ils se mirent à la recherche de deux jeunes chênes qu’ils comptaient trouver facilement dans les bois d’alentour.

Mais ils rencontrèrent tout de suite une réelle difficulté : ni l’un ni l’autre ne savait reconnaître un chêne dans les nombreux arbustes qui poussaient à tort et à travers au milieu des grands arbres. L'hiver venait à peine de finir, et tous deux ne cessaient de récriminer contre le printemps qui n'avait encore mis aux branches que de minuscules bourgeons, s'assurant l'un l'autre qu'ils sauraient très bien trouver ce qu'ils cherchaient si le bois était couvert de feuilles.

Pour augmenter leur embarras, dès qu'ils surent qu'il était défendu de toucher au bois vert, il leur vint une crainte exagérée du garde champêtre. Pour rien au monde ils n'auraient voulu encourir le reproche de dévaster les forêts, ainsi que ce garde l'avait reproché devant eux à une petite fille qui portait fièrement à la main une branche pleine de bourgeons.

De plus, ils ne voulaient confier leur secret à personne, de sorte qu'à la place de chênes, ils rapportèrent, bien cachés parmi du bois mort, deux vigoureux petits bouleaux, hauts d'un mètre, gros comme le doigt, et dont la jolie robe grise était douce au toucher comme de la soie. Ils ne s'étonnèrent pas de leurs feuilles pâles, légères et toujours frissonnantes, et ce fut seulement quand le jardinier eut dit que ces bouleaux allaient encombrer inutilement le clos, qu'ils les arrachèrent pour, à quelques jours de là, les remplacer par deux solides châtaigniers, qu'ils arrachèrent de même à l'automne, les reconnaissant à l'enveloppe pleine de piquants du seul fruit que chacun d'eux s'était hâté de donner. Puis ce furent des frênes, des charmes et bien d'autres encore, qu'avant de planter, cette fois, ils allaient montrer au jardinier, sous prétexte d'apprendre à connaître les arbres. Et cela jusqu'au jour où le château attendant un nouveau maître, ils trouvèrent le jardinier tout au fond du parc sur la pelouse où reposait l'ancien. D'après la volonté du défunt, l'herbe seule devait pousser sur sa tombe. Mais depuis tantôt deux ans, les chênes voisins, comme pour tenir compagnie au beau cœur qui se mourait au fond, avaient semé beaucoup de glands sur la pelouse où, bien cachés dans l'herbe haute, ils avaient pris racine et formaient déjà un petit bois qui ne demandait qu'à s'étendre et grandir. Le jardinier, en bougonnant un peu, arrachait les jeunes tiges et les jetait dans l'allée proche :

— Ces petits glands-là, ça pousse comme du chiendent, disait-il. Nestin et Nestine, sûrs enfin d'avoir des chênes, en choisirent deux qu'ils emportèrent sans rien laisser paraître de leur joie. Tout de suite ils les plantèrent au bord de l'eau, très près l'un de l'autre, comme pour en faire des jumeaux et les lièrent au même tuteur avec un gros tortillon de paille sèche.

Ils poussèrent avec une rapidité surprenante et furent très vite aussi hauts que l'avaient été les bouleaux. Puis, pendant l'hiver, la rivière débordante les ayant mouillés trop longtemps au pied, ils n'eurent, l'été suivant, que de petites feuilles qui jaunirent sans se développer. « Dame, disait le jardinier, le chêne ça aime l'eau, mais pas trop non plus. » Ils les déplacèrent pour les mettre plus haut dans le clos, où ils se trouvèrent beaucoup mieux, et s'ils ne grandirent pas cette année-là, ils se couvrirent d'un feuillage ferme et très vert.

À chercher des arbres à leur convenance, Nestin et Nestine avaient pris goût à courir les bois, et il n'était plus question pour eux de mariage ni d'enterrement. Ce qu'ils cherchaient maintenant, dans les bois, c'était ce que, régulièrement, chaque saison y apporte. Très vite, ils avaient su découvrir, cachées dans la mousse, les toutes petites fraises parfumées. Sur les hautes branches, les merises plus sucrées que celles des vergers. Et, dans les ronces aux épines dures, les mûres noires et juteuses pour confitures et sirops. L'automne leur apportait les prunelles molles des haies, et les bons champignons qu'ils avaient su si vite distinguer des mauvais. Toutes choses qui leur fournissaient des aliments agréables, et dont la vente mettait dans leur poche des sommes variables qui leur permettaient de satisfaire de temps à autre quelques fantaisies.

Mais c'était surtout le bois mort qui les attirait. Ils ne se lassaient pas d'augmenter leur provision, et rentraient presque chaque jour courbés sous un énorme fagot. Au voisin qui leur fit remarquer que leur tas de bois dépasserait bientôt la cheminée de leur maison, ils répondirent tranquillement :

— Il y aura toujours des hivers.

De même que leur corps s'était fortifié, leur esprit s'était ouvert, dans les bois. Il avaient appris à regarder des fleurs et des plantes poussées on ne savait comment et qu'on ne trouvait que là. Ils avaient encore appris à écouter le bruit du vent dans les arbres, le frémissement des herbes au passage d'un petit animal peureux, le cri de détresse d'un oiseau en danger, et le chant d'allégresse de ceux qui vivaient en paix. À cause de cela, peut-être, la vieillesse semblait leur faire grâce des dix années qui s'étaient écoulées depuis leur arrivée dans le village. Seule la mémoire s'éloignait d'eux, emportant avec elle tout ce qu'ils avaient vécu de misère et d'amour, de crainte et d'espoir, de joie et de tourments. Le souvenir plus proche des mariages et des enterrements qui les avaient tant intéressés s'effaçait de même. Et si quelqu'un en parlait devant eux, ils se regardaient comme pour se dire : « Cela existe donc encore les mariages et les enterrements ? »

L'avenir ne comptait pas plus pour eux que le passé, ils vivaient du présent seulement, et pour personne d'autre que pour eux-mêmes. Et, parce qu'ils étaient en parfaite santé, tout leur semblait doux, facile et bon.

Le sommeil qui ne les fuyait plus la nuit leur tenait encore compagnie pendant le jour. Aussitôt après le repas de midi, l'hiver, dans leur maison bien close, ils sommeillaient sans rêver au coin du feu, dans le silence et la sécurité. L'été, bien à l'aise dans leur fauteuil d'osier, à l'ombre des chênes jumeaux, très grands déjà pour leurs sept ans et dont les branches trop rapprochées entremêlaient leur épais feuillage, ils somnolaient avec dans les oreilles le bourdonnement des abeilles et des guêpes, le caquetage de la basse-cour proche, et tous les bruits de la campagne d'alentour.

La brise venant de la rivière passait sur leur tête et rafraîchissait leur vieux sang.

Cette brise qui s'attardait dans le clos n'avait pas la même voix que celle qui soufflait dans les arbres des grands bois. Malgré les autres bruits, ils l'entendaient dans leur demi-sommeil. Ainsi qu'une personne familière, elle allait d'un arbre à l'autre, parlant de pommes, de poires, d'abricots et même de nèfles.

Auprès des chênes, elle parlait de buffets, d'armoires et de jolis nécessaires à ouvrage pour jeunes filles courageuses. Peut-être parlait-elle de cercueil aussi, mais c'était si bas, que Nestin et Nestine ne l'entendaient pas. Puis, bien reposés, rassasiés de rêves et d'ombre fraîche, ils reprenaient les travaux habituels qui assuraient leur bien-être et le bon entretien du clos. C'est ainsi qu'ils s'aperçurent un jour que les chênes, au moindre vent, fouettaient de leurs branches fermes un pêcher dont les fruits très abondants et très beaux leur assuraient chaque année une vente certaine. L'idée ne leur vint pas de supprimer seulement quelques branches, ils ne songèrent qu'à déplacer au plus vite les deux coupables pour les mettre dans un endroit où, selon eux, ils pourraient grandir sans dommage pour leurs voisins et continuer à prêter leur ombre si pure et si douce. Cela ne se fit pas sans difficulté ni maladresse, les arbres étant déjà tellement attachés à la terre. Ils ne semblèrent pas souffrir tout d'abord de cette transplantation hâtive, gardant leur souplesse et tout l'éclat de leur jeune force. Le jardinier riait en les regardant :

— Ils ont la vie dure, disait-il.

Mais, le printemps venu, ils restèrent sans pousses nouvelles. Et, l'été fini, ils ne furent plus que deux gros bâtons plantés de travers et piqués de maigres rameaux conservant à leur faîte quelques feuilles sèches de l'année d'avant.

Nestin et Nestine, un peu dépités, les jetèrent sur les fagots. Cela ferait du menu bois pour allumer le feu.

À cet instant seulement le souvenir leur revint de l'emploi qu'ils avaient espéré en faire. Ils n'en eurent pas de regret. Les chênes étaient morts, mais eux, Dieu merci ! étaient bien vivants, et cela pouvait durer longtemps encore, durer toujours, peut-être ?

Et, son panier au bras, Nestine suivit Nestin qui s'en allait cueillir quelques-uns de ses plus beaux fruits pour fêter, par un bon repas, les quatre-vingt-trois ans qu'ils avaient justement ce jour-là.

Valserine

I

AVANT MÊME que le jour ne fût levé, Valserine ouvrit toute grande la fenêtre, comme les matins où elle attendait le retour de son père. Elle savait bien pourtant qu'il ne viendrait pas, ce matin-là, puisque les gendarmes l'avaient emmené en prison la veille ; mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder vers le sentier par où il arrivait toujours, un peu courbé, lorsqu'il rapportait des marchandises passées en contrebande. Elle ne pouvait croire encore à son malheur. Cela s'était fait si vite ! Alors que, très éloignée de sa maison, elle surveillait, au bas d'une pente, un passage qui devait mettre, pour un instant, son père à découvert, un douanier qui la guettait lui avait enlevé brusquement le mouchoir qu'elle tenait à la main pour un signal. Dans sa surprise, elle n'avait pu retenir un cri aigu. Le contrebandier, croyant sa fille en danger, était sorti d'on ne sait où, et s'était lancé sur la pente tout enchevêtrée d'éboulis de pierres et d'arbres coupés. Un faux pas l'avait projeté la tête contre un arbre, et il était resté là, étendu, toute sa contrebande éparse autour de lui.

Valserine avait tant pleuré depuis ce moment qu'elle ne pouvait plus retenir maintenant les gros soupirs qui continuaient à lui emplir la poitrine, et l'empêchaient de respirer à l'aise.

Elle ne resta pas longtemps à la fenêtre. Le grand silence du dehors l'effrayait. Auprès comme au loin rien ne bougeait, les arbres étaient aussi immobiles que les pierres, et la lune, elle-même, terne et comme endormie dans le ciel, semblait arrêtée pour toujours au-dessus de la montagne Dans la maison il y avait le même silence et la même obscurité, mais Valserine ne s'en effrayait pas ; elle savait que les meubles et les objets qui l'entouraient étaient des amis, qu'elle retrouverait chacun à sa place avec la lumière du jour. Ce qui l'inquiétait surtout c'était la crainte que son père ne restât longtemps en prison, car, alors, il lui faudrait vivre seule à la maison, tout comme la mère Marienne qui habitait plus bas, et dont le fils, contrebandier aussi, s'était laissé prendre le mois dernier.

Un autre souci vint la tourmenter. Il lui faudrait, comme à l'ordinaire, partir chaque matin pour l'école qui se trouvait assez loin, et d'où elle ne revenait que le soir. Qui donc, pendant l'absence de son père, allait prendre soin des jolis poussins éclos nouvellement ? Qui donc mènerait brouter la chèvre noire par les sentiers escarpés de la montagne ? Qui donc encore rapporterait de la forêt les fagots de branches mortes qui font un feu si joyeux, et les pesantes souches de sapin qui brûlent sans flammes et laissent un si beau brasier dans la grande cheminée ?

Sa pensée retourna vers la mère Marienne. Elle seule, si elle le voulait, pourrait s'occuper de ces choses ; car, à part les bûcherons logeant au hasard des huttes, il n'y avait personne dans le voisinage. Mais la mère Marienne, avec sa voix forte et ses yeux si noirs, faisait un peu peur à Valserine. Son père lui avait pourtant assuré qu'elle n'était pas méchante et qu'elle leur portait à tous deux une réelle affection ; mais, une fois, Valserine l'avait vue jeter des pierres aux douaniers tandis qu'ils dévalaient un chemin creux. Elle-même n'osait plus dévaler ce chemin, persuadée qu'elle pouvait aussi recevoir des pierres. Cela ne l'empêchait pas, aujourd'hui, de prendre la vieille femme en pitié. Comment ferait-elle pour vendre ses œufs et ses fromages, elle qui avait tout juste la force de conduire aux champs sa vache et ses chèvres ? Depuis que son fils était en prison, c'était le père de Valserine qui vendait les produits à Mijoux où il avait souvent à faire pour lui-même. Et voilà que les deux hommes manquaient à la fois.

Tandis que Valserine réfléchissait à tout cela, le jour s'était levé ; elle ne s'en aperçut que lorsqu'il se fut étendu, large et plein, entrant en maître dans la maison pour y éclairer toute chose à sa fantaisie… Un air vif, venant des glaciers, entrait aussi à pleine fenêtre, amenant avec lui l'odeur forte des sapins d'alentour, en même temps que le parfum léger de l'aubépine qui fleurissait les haies du chemin.

Déjà tout vivait et se réjouissait au dehors. De grands oiseaux planaient au-dessus de la vallée.

Un bruissement clair venait de la forêt voisine, et, dans le jardin qui faisait face, tous les arbres fruitiers étalaient leurs jeunes pousses au soleil.

Brusquement un bruit de pas attira l'attention de la fillette. Quelqu'un, certainement, montait le rude sentier venant de la route. Elle écouta, et quand elle se fut assurée que le bruit se rapprochait, une nouvelle crainte lui fit fermer la fenêtre et pousser le verrou de la porte ; puis elle revint à sa place pour se mettre en observation derrière la vitre.

Elle vit bientôt apparaître un cheval. Il gravissait péniblement le chemin plein de cailloux, et sa bride, laissée libre sur le cou, glissait et pendait d'un seul côté. Elle vit aussi qu'un gendarme suivait le cheval. À l'encontre de la bête il avançait sans difficulté en appuyant seulement un poing sur la hanche, et son pas bien mesuré était ferme et régulier.

Valserine s'effaça pour ne pas être vue. Elle entendit le cheval s'arrêter devant la porte, et elle devina que le gendarme frappait du revers de la main. Elle ne savait pas si elle devait répondre ; elle craignait de désobéir au gendarme, et, en même temps, elle pensait qu'il finirait par s'en aller, croyant la maison vide. Mais le gendarme ne s'en allait pas ; il essayait d'ouvrir la porte et frappait plus fort en appelant :

— Eh, petite !

Puis Valserine comprit qu'il attachait son cheval à la boucle de fer scellée dans le mur, et qu'il s'éloignait ; et peu après elle entendit sa voix s'élever derrière la maison ; il appelait fortement :

— Valserine ! Eh, Valserine !

Il revint devant la maison en répétant ses appels ; mais cette fois, sa voix ne s'enfonçait plus dans le bois qui montait au plateau, elle passait au-dessus de la combe et s'en allait heurter la haute montagne d'en face qui la renvoyait en plusieurs voix assourdies, comme si elle la cassait et en lançait les morceaux à la recherche de la petite fille.

Le gendarme se lassa d'appeler. Il heurta encore une fois la porte, mais avant de s'éloigner il vint coller son visage à la vitre en cherchant à voir dans l'intérieur de la maison.

Aussitôt Valserine s'approcha. Toutes ses craintes étaient parties ; elle venait de reconnaître un gendarme de Septmoncel, celui qui avait une petite fille très jolie, avec laquelle elle avait joué l'année d'avant à la fête du pays.

Le gendarme se mit à rire en l'apercevant ; il lui fit un signe d'encouragement :

— Allons, petite « niauque », ouvre la porte, je ne te veux point de mal, moi.

Valserine ouvrit la porte, toute honteuse de s'être laissée appeler si longtemps. Puis le gendarme prit une chaise pour s'asseoir, et il dit à la fillette qui se tenait debout devant lui :

— Voilà que ton père s'est fait prendre, et les douaniers disent que tu l'aidais à passer sa contrebande.

Elle le regarda bien en face et répondit :

— Non.

— Pourtant, reprit le gendarme, tu faisais le guet quand les douaniers l'ont pris ; et c'est parce qu'il t'a entendue crier qu'il a sauté de haut et que le pied lui a manqué.

Valserine ouvrit la bouche comme si elle allait donner une explication, puis elle la referma très vite, et, après un instant de silence, elle demanda vivement :

— Est-ce que son front saigne toujours ?

Le gendarme regarda de côté, comme s'il était embarrassé par la question, puis il ôta son képi qu'il tapota du bout des doigts avant de répondre.

— Ne te mets pas en peine, cela ne sera rien ; mais ton père est en prison, et tu ne peux pas rester seule ici.

Et comme elle levait vers lui des yeux pleins d'inquiétude, il lui expliqua que le conducteur du courrier de Saint-Claude avait reçu l'ordre de la prendre le soir même à son retour du col de la Faucille. Elle n'aurait qu'à attendre le passage de la voiture, en bas, sur la route, et on la conduirait dans une famille de Saint-Claude qui la mettrait en apprentissage en attendant le retour de son père.

Il fallut la raisonner longtemps avant de lui faire admettre qu'elle ne pouvait rester seule dans sa maison, mais quand enfin elle eut promis de faire ce qu'on lui ordonnait, le gendarme s'en alla, assurant qu'il irait souvent à Saint-Claude porter des nouvelles du prisonnier.

Derrière lui elle pleura presque aussi fort qu'elle avait pleuré pendant la minute où son père était resté comme privé de vie, tachant de rouge le gros arbre contre lequel sa tête avait porté. Elle essayait de se représenter cette famille de Saint-Claude qui devait la recevoir, et son imagination ne lui montrait que des personnes graves et guindées, et des enfants bien habillés qui n'auraient que du mépris pour elle. Et puis elle connaissait la ville de Saint-Claude où son père l'avait menée souvent, et, à l'idée d'aller vivre dans un endroit où il y avait tant de monde, son chagrin devenait plus vif. Elle se souvint cependant de ce que son père lui avait dit quelques mois plus tôt : « À la fin des vacances, comme tu auras juste quatorze ans, je t'enverrai à la ville pour apprendre un métier. »

Elle n'avait pas su choisir parmi les nombreux métiers qu'il lui avait nommés ; et il avait ajouté : « Je voudrais que tu sois ouvrière diamantaire. » Et, comme pour lui en donner à elle-même le désir, il avait longuement vanté ce métier où les jeunes filles et les femmes pouvaient gagner largement leur vie.

Elle se souvint encore que, ce jour-là, son père avait beaucoup parlé d'avenir.

L'avenir ? Elle essaya d'y penser. L'avenir ? Elle répéta le mot plusieurs fois, comme pour le fixer et l'avoir bien à sa portée ; mais à le répéter ainsi, le mot se brouilla dans sa tête. Et, soudain, il lui parut très haut, et tout semblable à ces nuages qui arrivaient en se bousculant par le col de la Faucille, et s'enfuyaient en s'effilochant le long des monts Jura.

C'était encore en parlant d'avenir que son père l'aidait à faire ses devoirs de classe. Elle le revoyait auprès d'elle, lui désignant ses fautes sur son cahier, leurs deux têtes si rapprochées qu'elles se heurtaient parfois. Il disait en riant :

« Tu sais, ma fille, je ne suis pas savant du tout, mais ce que je t'apprends pourra tout de même te servir plus tard. » Aujourd'hui, comme hier, la petite table toute tachée d'encre et encombrée de livres et de cahiers occupe la meilleure place dans la pièce. Le soleil l'éclaire et pénètre en plein dans son tiroir resté ouvert. Longtemps Valserine la regarde ; puis, brusquement, elle la repousse dans l'ombre. Elle en a fini avec la classe. À présent l'atelier va commencer. Cette idée faisait monter en elle une colère qu'elle ne songeait pas à réprimer, et qui lui faisait heurter rudement les objets, tandis qu'elle nettoyait la maison et mettait de l'ordre partout.

Une tourterelle apprivoisée qui arrivait du bois pour une caresse et une friandise, selon son habitude, lui rendit soudain toute sa douceur. Elle retint un long moment l'oiseau dans ses deux mains. Elle aurait voulu lui dire, comme à une amie, toute sa peine ; elle aurait voulu lui faire comprendre qu'elle allait s'éloigner pour longtemps.

Puis, quand l'oiseau la quitta pour retourner au bois, elle sortit elle-même de la maison pour aller voir sa chèvre noire qui bêlait tristement dans sa cabane. Cependant elle prit à peine garde à la chèvre qui tirait sur sa corde en bêlant plus fort. Elle se dirigea vers le fond de la cabane dont le mur se trouvait formé en partie par la montagne elle-même. Elle déplaça légèrement un épais fagot dressé là comme pour le faire sécher, et, en se baissant un peu, elle se glissa par l'étroite ouverture qui menait à la cachette du contrebandier.

C'était là que depuis plus de dix ans son père cachait ses marchandises. L'endroit était peu vaste, mais, quoique dissimulé comme une caverne, il n'était pas obscur ; le jour y entrait par des fissures que formaient entre elles d'énormes pierres étagées au-dessus et posées en tous sens. Par les grandes pluies l'eau y entrait aussi ; elle coulait en fines rigoles le long des parois et emplissait lentement les trous qu'elle rencontrait sur son passage. C'était un gros ennui pour le contrebandier qui tâchait d'y remédier en enfermant ses marchandises dans de solides boîtes de fer-blanc.

Depuis que Valserine connaissait le secret de la cachette elle s'y rendait toujours avec crainte. Pendant longtemps elle avait cru que c'était là seulement que les marchandises étaient à leur place, et elle croyait encore que son père en dissimulait l'entrée par peur des mendiants qui rôdaient parfois autour de la maison, et ne se gênaient pas pour emporter ce qu'ils trouvaient à leur convenance. Elle n'avait connu le danger que le soir où, elle et son père étant occupés dans la grotte, les douaniers étaient venus se mettre en embuscade sur l'amoncellement de rochers qui en formait la voûte.

La nuit se faisait presque. Le contrebandier avait fini d'envelopper les petits paquets faciles à mettre dans ses poches, et qu'il devait aller vendre le lendemain. Il se préparait à sortir lorsqu'une voix venant d'en haut avait dit :

« Il doit y avoir des trous profonds parmi ces pierres. » Puis il y avait eu quelques piétinements, et la même voix avait repris : « J'ai envie de faire partir mon revolver là-dedans pour voir ce qui en sortirait. » Aussitôt Valserine s'était sentie attirée violemment par son père ; elle avait senti aussi qu'il était tout tremblant lorsqu'il lui avait dit à l'oreille :

« Les douaniers sont là. » Elle n'éprouvait aucune peur à ce moment. Elle était seulement étonnée du trouble de son père. Et comme elle allait demander une explication, il lui avait mis la main sur la bouche en lui disant encore dans l'oreille : « Tais-toi ! » Et, brusquement, elle avait compris que son père faisait la contrebande, tout comme le fils de la mère Marienne qu'elle-même méprisait à l'égal d'un voleur. Et, malgré l'obscurité, elle mit ses deux mains sur son visage pour cacher la grande honte qui la faisait rougir ; mais le contrebandier se pencha davantage sur elle en la serrant plus fort contre son cœur. Alors, pour le tranquilliser, elle lui passa un bras autour du cou, ainsi qu'elle le faisait souvent dans ses câlineries. Ils entendirent encore des petits coups frappés sur les pierres, puis la voix du douanier arriva près d'eux comme si elle sortait d'un porte-voix. Elle disait : « Ma baguette ne touche pas le fond. » Une autre voix, paraissant plus éloignée, dit :

« Reste donc tranquille, tu vas faire sortir de ce trou quelques bêtes qui vont nous ennuyer cette nuit. » Malgré ces paroles, les petits coups secs continuèrent de se faire entendre. Et, tout à coup, un glissement rapide fit comprendre à Valserine que le douanier avait laissé tomber sa baguette dans le trou.

Après une longue attente la fillette et son père s'étaient assis en silence sur la pierre étroite qui se trouvait auprès d'eux, et ils étaient restés là jusqu'au matin, sans oser bouger ni même se parler tout bas.

Et maintenant que Valserine se retrouvait seule dans cette cachette, elle se souvenait des moindres détails de cette nuit d'angoisse.

Il y avait un peu plus d'un an de cela ; et depuis elle avait posé tant de questions à son père qu'elle savait à présent beaucoup de choses. Elle savait qu'un homme peut être contrebandier sans être un voleur. Son père le lui avait affirmé dès leur sortie de la grotte ; et il lui avait donné à ce sujet les explications les plus précises. Ce même jour aussi il lui avait appris qu'il était le fils d'un gendarme, et que sa famille l'avait renié parce qu'il avait épousé la fille d'un contrebandier. À entendre son père lui parler comme à une grande fille, un peu de fierté lui était venue alors, et sa tendresse pour lui en avait encore augmenté.

Et voilà qu'aujourd'hui, à ressasser tous ces souvenirs, elle ressentait presque de l'orgueil en pensant aux paroles du gendarme de Septmoncel : « Les douaniers disent que tu l'aidais à passer sa contrebande. »

Tout en s'assurant que les marchandises étaient à l'abri de l'humidité, Valserine ramassa les bouts de ficelle qui traînaient à terre et les roula en pelote. Elle faisait cela sans se presser, rien que pour augmenter son travail et rester plus longtemps dans la cachette. Elle se sentait en sûreté dans ce trou, et elle imaginait pouvoir y vivre des journées entières sans s'y ennuyer.

Toutes les pierres sur lesquelles on pouvait s'asseoir lui rappelaient une histoire ; car c'était là seulement que le contrebandier parlait des ennuis qu'il rencontrait dans son métier et des façons adroites ou amusantes dont il dépistait les douaniers.

C'était là encore qu'il avait raconté comment la grotte s'était formée l'année même où la fillette était venue au monde. Pendant une nuit un violent orage avait fait tout trembler dans la montagne et, sous la grêle et sous une pluie comme on n'en avait jamais vu, une masse de terre et de rocher s'était soudain détachée du haut, passant à vingt mètres de la maison pour rouler jusqu'au bas de la pente, entraînant avec elle des centaines d'arbres qui se heurtaient en un fracas terrifiant. L'étable avait été emportée avec les deux vaches et les chèvres, sans que l'on eût jamais pu découvrir l'endroit où les bêtes étaient enfouies ; seul le chien n'avait pas été entraîné, mais, pris sous l'éboulement et blessé à mort, ses plaintes aiguës avaient percé le silence de la vallée jusqu'au matin, sans qu'il fût possible de lui porter secours. Au jour, alors que le contrebandier cherchait à le dégager, une pierre plate, sur laquelle il s'appuyait, bascula tout à coup, et laissa voir la grotte où la bête était en train de mourir. Rien n'avait été changé dans cette grotte depuis sa découverte. La pierre plate continuait à en boucher l'ouverture. Elle basculait sans difficulté lorsqu'on s'y appuyait d'une certaine façon, et il était aussi facile de la faire basculer du dedans que du dehors. Rien ne la différenciait des autres pierres qui sortaient plus ou moins du mur de terre, mais pour plus de précaution un fagot de bois vert restait toujours dressé devant.

Et Valserine savait que le chien était enterré dans le creux même, là, près de ce rocher qui avançait sa longue pointe vers l'ouverture de la cachette comme pour en défendre l'entrée.

Le temps passait. La chèvre appelait toujours d'une voix triste ; et il fallut bien aller enfin vers elle.

Toute la matinée se passa pour la fillette à rôder autour de cette maison qu'elle avait tant de peine à quitter. Vers le soir, elle fit un paquet de quelques pièces de linge, ferma soigneusement la porte, et en déposa la clé au creux d'un vieux poirier ; puis les poussins et leur mère, placés dans un panier qu'elle portait au bras, elle descendit le chemin pierreux qui menait chez la mère Marienne en tirant après elle sa chèvre noire qui refusait d'avancer et faisait mille cabrioles pour tâcher d'échapper à la corde qui lui enserrait le cou.

La mère Marienne fit entendre des cris et des menaces contre ceux qui séparaient les enfants de leurs parents. Et, sans un mot de consolation à la fillette, sans même prendre garde à ses larmes, elle mit les poussins en sûreté et attacha la chèvre noire à un piquet.

Et tout aussitôt Valserine gagna la route pour prendre le courrier de Saint-Claude ainsi qu'elle l'avait promis au gendarme de Septmoncel.

II

La voiture était pleine de monde et le conducteur voulut faire monter Valserine auprès de lui ; mais un très vieux paysan, qui avait longuement regardé la fillette, céda sa place et monta lui-même sur le siège à côté du conducteur.

Valserine tournait le dos aux chevaux, et en retenant de la main le rideau à rayures rouges qui fermait la voiture, elle pouvait regarder la vallée qu'il lui fallait quitter. Elle voulut revoir sa maison aussi, mais elle ne sut pas la découvrir parmi les sapins. Et ce fut pour elle comme si sa dernière amie l'abandonnait.

On atteignit très vite le village de Lajoux.

C’était dans ce village que la fillette allait à l’école. L’idée lui vint que tous les enfants qui jouaient devant les portes savaient que le contrebandier était en prison. Et pour ne pas être aperçue par eux elle se fit toute petite derrière son rideau de grosse toile.

Le village dépassé, elle reprit sa pose, mais toute la beauté du paysage avait disparu avec le plateau de Lajoux. La route, presque plate maintenant, passait au milieu d’une terre désolée ou rien ne semblait vivre. Valserine qui connaissait pourtant l’endroit en restait étonnée comme si elle le voyait pour la première fois. On eût dit que des charrues géantes avaient labouré ce plateau, et qu’un feu souterrain en avait calciné et durci à jamais les énormes sillons.

Les autres voyageurs ne regardaient guère au dehors ; quelques-uns parlaient de leurs affaires à voix assourdie, et plusieurs somnolaient. De temps en temps la voix du conducteur laissait échapper un son monotone et plein.

— Allonlonlon…

Ce son venait à intervalles réguliers, comme si un compteur invisible en eût réglé le bon fonctionnement. Il apportait un réconfort à la fillette, et lui faisait oublier momentanément sa peine. Elle l’attendait comme une chose nécessaire à sa tranquillité autant qu’à la bonne allure des chevaux.

La voiture s’arrêta un bon moment à Septmoncel. Le gendarme du matin s’en approcha, tenant par la main sa petite fille si jolie, et Valserine vit que tous deux lui souriaient d’un air d’encouragement.

Le voyage continua ; la route en lacets descendait à présent sans arrêts, et peu à peu la montagne devint plus haute et plus noire. Puis, à la nuit tombante, la voiture roula brusquement sur du pavé. Les voyageurs commencèrent à s’agiter. Et aux lumières qui éclairaient déjà les rues, Valserine comprit qu’elle entrait dans la ville de Saint-Claude.

Lorsque les chevaux se furent arrêtés au coin de la grande place, et que tout le monde fut descendu de la voiture, Valserine vit venir à elle une jeune femme entourée de trois enfants. Elle la reconnut pour l’avoir vue causer un jour avec son père ; et un peu de confiance lui vint.

La jeune femme lui dit tout de suite :

— Ton père voulait que je te prenne seulement à la fin de l’année. Eh bien ! tu commenceras plus tôt, voilà tout.

Et elle la prit par la main pour marcher à côté d’elle.

La fillette ne trouvait rien à dire. Elle pensait à la dame grave et sévère que son imagination lui avait montrée le matin même. Et puis elle était comme étourdie du voyage. Un bruit de roue restait dans ses oreilles, et elle s’étonnait de ne plus entendre la voix monotone du conducteur.

Cependant elle suivait docilement la jeune femme, et elle essayait de sourire aux enfants qui couraient en avant et se retournaient, marchant à reculons pour mieux la regarder.

Tout au bout de la rue les enfants entrèrent en se bousculant dans une maison dont la porte était grande ouverte. Et moins d’une minute après Valserine y entrait aussi. Elle vit le sourire affectueux et gai d'une vieille femme qui s'efforçait de faire taire les enfants qui parlaient tous à la fois, et elle vit la pièce bien éclairée et toute garnie de meubles simples comme ceux de sa maison, et sa confiance augmenta.

Ce fut le lendemain seulement, pendant le repas de midi, que Valserine sut qu'elle allait entrer comme apprentie dans une diamanterie. On était un dimanche, les enfants avaient de jolis vêtements clairs. Leur mère portait une robe bien ajustée, et la table de la salle à manger était mieux garnie encore que la veille.

Au milieu du babillage bruyant des enfants, la fillette apprit que la jeune femme était veuve, qu'elle s'appelait madame Rémy, et qu'elle était ouvrière diamantaire. Elle apprit encore que ce métier était propre, qu'il donnait peu de fatigue, et que les femmes gagnaient leur vie aussi bien que les hommes.

Madame Rémy ajouta, en faisant un geste en rond autour de la table :

— C'est moi qui fais vivre tout le monde ici.

Ensuite elle retira de son doigt une bague ornée d'un petit diamant pour mieux pouvoir montrer les facettes qu'il fallait tailler afin crue la pierre pût donner tout son éclat. Valserine avait souvent entendu parler des diamanteries du pays, mais c'était la première fois qu'elle y apportait de l'attention. Tout le reste du jour elle pensa aux difficultés qu'il lui faudrait surmonter pour tenir adroitement dans ses mains de si petits objets.

Elle imaginait pour tailler les pierres un solide couteau à lame tranchante, et elle se voyait assise sur une chaise basse, devant une table basse aussi, sur laquelle se rangeaient des boîtes pleines de pierres brillantes.

Une crainte lui vint de ce métier si délicat. Elle en rêva la nuit, et son sommeil en fut tout agité.

Aussi le lundi matin, quand elle entra dans la diamanterie ses yeux s'ouvrirent si grands qu'elle vit tout à la fois. Elle vit les longues baies vitrées qui laissaient entrer toute la lumière du dehors. Elle vit le plafond fait de briques rouges, et le mur du fond avec son cartel rond accroché très haut, et elle ne put s'empêcher de compter les barreaux d'une échelle placée juste au-dessous du cartel. Elle vit l'arbre d'acier couché au milieu de la salle comme une chose dangereuse et autour duquel venaient s'enrouler d'innombrables courroies.

Et par-dessus tout cela, elle vit le long des baies vitrées des hommes et des femmes assis sur de hauts tabourets, et qui tenaient leurs visages tournés vers elle avec curiosité. Dans l'instant même, elle entendit madame Rémy lui dire :

— Prends garde aux courroies, Valserine.

Et comme une main la prenait à l'épaule, elle se laissa guider pour passer à droite, derrière la rangée des ouvriers.

Elle devina que chaque regard la dévisageait au passage, mais elle n'osa pas lever les yeux, et elle ne vit plus que le carrelage clair et lisse sur lequel elle posait les pieds, et les tabourets des ouvriers qu'elle dépassait un à un. Puis, une pression sur l'épaule la fit s'arrêter, et elle entendit la même recommandation que l'instant d'avant.

— Prends bien garde aux courroies.

Elle mit la blouse noire que madame Rémy lui avait achetée en remplacement de son tablier d'écolière, et, malgré le ronflement des courroies qui commençait à lui remplir les oreilles, elle entendit encore que madame Rémy lui recommandait de ne pas bouger de sa place, et de bien regarder ce qui se faisait autour d'elle afin de se familiariser avec les choses.

Elle s'assit comme les autres sur son haut tabouret.

Sa blouse trop longue la gênait aux genoux et l'obligeait à rapprocher les jambes. Elle croisa ses mains pour être bien sage, et de tous ses yeux elle regarda ce qui se faisait dans la diamanterie.

Elle remarqua tout de suite que les diamantaires se penchaient avec les mêmes gestes recourbés et précis sur une plaque ronde posée devant eux ; mais elle fut longtemps avant de distinguer que cette plaque était une meule sur laquelle on taillait le diamant.

Dès le lendemain elle commença de rendre quelques services autour d'elle. Des mots précis lui indiquaient ce qu'elle devait faire :

— Valserine, passe-moi ma poudre de diamant.

— Non, pas cette boîte-là, l'autre, celle qui est ronde.

— Mets ce plomb dans le moule, et augmente un peu la flamme dessous.

Au bout d’une quinzaine elle connaissait par leurs noms tous les outils des diamantaires. Elle savait verser la quantité nécessaire de poudre de diamant sur la meule d’acier qui tournait si vite qu’il fallait la regarder attentivement pour la voir tourner. Elle savait encore faire fondre la petite boule de plomb dans laquelle madame Rémy incrustait la pierre et qu’elle maintenait sur la meule à l’aide d’une lourde pince. Et elle n’entendait plus la recommandation si répétée des premiers jours.

— Prends garde aux courroies.

Les hommes et les femmes la regardaient maintenant sans curiosité. Plusieurs même lui montraient un visage affectueux et commençaient à la taquiner sur son nom de Valserine :

— Pourquoi as-tu pris le nom du ruisseau de Mijoux ?

Elle riait avec eux, ne sachant que répondre à cela. Et elle sentait bien qu’elle était ici comme dans une grande famille.

Il arriva un matin que madame Rémy fut prise d’impatience dans son travail. Elle soulevait et reposait sa pince sur la meule en disant d’un air contrarié :

— Je ne peux pas trouver le sens de cette pierre, et la journée se passera avant que j’aie pu lui tailler une seule facette.

Valserine n’osait pas poser de questions, mais elle suivait des yeux tous les mouvements mécontents de la jeune femme.

Madame Rémy finit par s’en apercevoir, et elle lui expliqua que le diamant avait certains côtés par où il était impossible de l’entamer, et qu’il fallait parfois chercher longtemps l’endroit où l’on pouvait lui faire une première facette.

Ce jour-là, Valserine comprit que ce métier si joli exigeait, par contre, beaucoup d’attention et une grande patience. Elle en éprouva un désagrément au fond d’elle-même. Puis elle songea que son père l’avait choisi pour elle depuis longtemps, et aussitôt son désagrément s’effaça.

Cependant, par la suite, lorsque quelqu’un lui demandait si elle aimait son métier, elle hésitait toujours avant de répondre oui. C’était seulement à cet instant-là que la pensée d’un autre lui venait. Elle n’aurait pas su dire lequel, et elle n’en désirait aucun de ceux qu’elle connaissait ; mais elle pensait à un métier moins minutieux, et qui lui permettrait de quitter plus souvent son tabouret. Pourtant, elle continuait à faire avec obéissance tout ce qu’on lui commandait de faire ; mais peu à peu, une sorte de mépris se glissait en elle pour ces pierres que l’on touchait avec tant de soins. Et un jour qu’elle venait d’en laisser tomber une par terre, elle ressentit presque de la colère en voyant avec quelle inquiétude madame Rémy se mit aussitôt à sa recherche. Elle voyait bien que c’étaient là les pierres les plus rares, mais elle ne pouvait comprendre pourquoi on leur accordait tant d’importance. Et elle savait bien que si elles lui eussent appartenu, elle n’en eût pas fait plus de cas que de ces jolis cailloux qu’elle ramassait de-ci de-là dans la montagne, et qu’elle rejetait après les avoir admirés.

La seule chose qui lui plaisait dans son métier, c'était sa propreté. À peine si elle salissait sa blouse et ses mains. De plus, elle avait remarqué, dès les premiers jours, que les diamantaires étaient tous bien vêtus. Les femmes avaient des robes bien faites et de couleurs seyantes, et leurs cheveux étaient toujours coiffés de façon agréable.

III

Depuis que Valserine était à Saint-Claude, pas une semaine ne s'était écoulée sans qu'elle eût des nouvelles de son père. Le gendarme avait tenu parole ; et s'il parlait chaque fois un peu longuement avec madame Rémy, c'était toujours à la fillette qu'il s'adressait en premier. Il ne lui cachait pas que son père souffrait toujours du mauvais coup qu'il s'était donné à la tête, mais chaque fois aussi il disait son espoir d'une guérison très prochaine.

Valserine n'était pas sans nouvelles non plus de sa maison. Bernard, le petit-fils de la mère Marienne, qui vivait momentanément auprès d'elle, venait parfois le dimanche lui parler des poussins et de la chèvre noire.

Bernard était un grand garçon qui allait sur ses dix-huit ans. Toute son enfance s'était passée dans la montagne, auprès de la petite Valserine à laquelle il avait appris à grimper sur les hauteurs, et à dégringoler les pentes. Il continuait à lui garder une solide amitié de grand frère, et ses visites apportaient à la fillette une joie qui durait tout le jour, et semblait pour elle éclairer davantage encore la maison de madame Rémy.

Cependant, cette dernière semaine n’avait pas amené Bernard à Saint-Claude, ni, comme à l’ordinaire, le gendarme de Septmoncel. Valserine en gardait un souci qui l’empêchait d’apporter la moindre attention à son travail. Elle se trompait à tout moment, et donnait aux ouvrières des objets que celles-ci ne lui avaient pas demandés. Deux fois de suite elle laissa échapper de ses doigts des diamants qu’elle eut beaucoup de peine à retrouver. Pourtant elle ne fut pas grondée. Elle fut même surprise du ton de commisération qu’on employait avec elle après chaque étourderie. Bientôt il lui parut que les regards des diamantaires avaient quelque chose de changé en s’arrêtant sur elle. En même temps elle s’aperçut que tous avaient des choses secrètes à se dire. Ils se rapprochaient pour causer tout bas, et, dans ces moments-là, si leurs yeux venaient à rencontrer ceux de Valserine, ils les détournaient comme s’ils étaient gênés d’être vus par elle.

Une phrase surprise au passage l’avertit soudain que c’était de son père que l’on parlait. Une ouvrière peu éloignée avait dit : « C’est sa blessure à la tête. » Elle resta aux écoutes. Et peu après, dans l’instant où les courroies glissaient en silence, comme cela arrive souvent dans les usines, elle entendit nettement l’ouvrière ajouter :

— Il a fini sa prison.

Aussitôt tout devint clair pour elle. Elle comprit pourquoi le gendarme n’était pas venu. Elle comprit les regards furtifs et mystérieux des diamantaires, et elle attendit toute confiante la fin de la journée, en pensant que madame Rémy allait lui dire, comme à tout le monde, que son père était sorti de prison.

Le soir, à la fin du repas, madame Rémy dit seulement à Valserine :

— Voici qu'il fait déjà chaud. Tu dois avoir des vêtements d'été. Si tu veux, nous irons les chercher dimanche prochain.

Il restait deux jours avant qu'il fût dimanche, mais dans sa joie Valserine fit un mouvement si vif que sa chaise se recula de la table. Elle la rapprocha beaucoup plus près qu'il ne le fallait, et son regard chercha de nouveau celui de madame Rémy ; mais madame Rémy regardait à présent son verre avec attention ; elle le prit pour en frotter les bords tout en disant :

— Je demanderai à Grosgoigin de nous conduire.

Elle continua de frotter son verre avec sa serviette comme si c'était la chose la plus importante du moment, et elle dit encore :

— La voiture de Grosgoigin est grande, et nous pourrons rapporter pas mal d'objets qui peuvent te servir ici.

Elle quitta presque aussitôt la table, répondant à peine aux enfants qui la suppliaient de les emmener aussi dans la voiture.

De bon matin, ainsi qu'il était convenu, Grosgoigin prit, dans sa grande voiture découverte, madame Rémy, Valserine et les trois petits.

Par ce beau dimanche de juin la route était pleine de soleil, et la montagne si éclairée qu'on en distinguait les moindres arbustes. Les trois enfants babillaient sans relâche et attiraient l'attention de Valserine sur tout ce qu'ils voyaient.

Mais Valserine ne leur répondait pas toujours. Elle regardait souvent madame Rémy, assise en face d'elle ; et elle s'étonnait autant de son silence que de son air soucieux. La jeune femme semblait mal à l'aise sous le regard de la fillette. Elle avait, chaque fois, un mouvement comme les gens qui vont parler, mais toujours elle abaissait son visage, et paraissait très occupée à écouter les enfants.

Quand la voiture traversa le village de Lajoux, Valserine sentit en elle comme un bouillonnement.

Elle se mit à rire et à remuer les jambes. Elle avait envie de parler aussi. Elle voulait dire à madame Rémy ce qu'elle avait entendu dans la diamanterie. Elle voulait lui demander depuis combien de jours son père était libre, et si sa blessure à la tête était guérie. Il lui semblait que tout cela serait facile à dire si les petits faisaient silence. Mais les petits ne faisaient pas silence, bien au contraire ; et devant l'air ennuyé de leur mère, la fillette sentait augmenter sa timidité.

Lorsque la voiture descendit la route très en pente qui va de Lajoux à Mijoux, l'agitation de Valserine ne connut plus de bornes. Au tournant d'un lacet, elle repoussa l'aîné des enfants qui s'appuyait sur elle, et cria d'une voix forte :

— Arrêtez ! On est arrivé !

Cela s'adressait autant à madame Rémy qu'à Grosgoigin.

En même temps, avec une vivacité extraordinaire, elle se pencha sur la poignée qui ouvrait du dehors la petite portière, et comme la portière ne s'ouvrait pas assez vite à son gré, elle donna dedans un vigoureux coup de pied qui la fit s'écarter en grinçant durement sur ses gonds. Et tandis que la voiture ralentissait, elle sauta les bras ouverts sans se servir du marchepied. Son élan lui fit faire un tour sur elle-même, puis trois ou quatre pas beaucoup trop grands. Et l'instant d'après elle sautait le fossé de la route pour gagner en biais le chemin qui montait à sa maison.

Madame Rémy la rappela.

— Attends ! Attends-moi ! Valserine !

Mais Valserine ne voulait attendre personne. Elle courait vers le chemin, et, lorsqu'elle l'eut atteint, elle se mit à le gravir à grandes enjambées.

Madame Rémy l'appela encore. Il y eut comme une angoisse dans sa voix quand elle cria :

— Je t'en prie. Attends-moi. Il faut que je te parle tout de suite.

Elle eut un geste d'impatience en voyant que la fillette continuait de monter avec la même rapidité. Alors, à son tour, elle sauta vivement de la voiture, et, après avoir fait descendre les enfants, elle s'engagea avec eux sur le rude chemin.

Pendant ce temps Valserine arrivait devant sa maison, et restait bien étonnée de la trouver fermée comme à son départ. Elle alla prendre la clé au creux du vieux poirier, et, la porte ouverte, elle vit aussitôt que rien n'avait été dérangé. La fine poussière qui s'étalait partout, et les cendres bien relevées du foyer disaient clairement que le père n'était pas venu dans la maison depuis le départ de son enfant. Mais, peut-être, n'était-il pas très loin. Et Valserine ressortit de la maison et lança un appel aigu et prolongé. Puis son regard s'en alla au loin, dans tous les sens. Et quand elle le ramena plus près, elle ne vit que Grosgoigin qui faisait reculer son cheval sur le côté de la route, et madame Rémy qui montait péniblement le sentier en tenant un enfant de chaque main, tandis que le troisième s'efforçait de les devancer. Elle attendit encore un instant, et comme la réponse à son appel ne venait pas, elle passa derrière la maison pour courir à la cachette. Là non plus rien n'avait été touché ; les paquets enveloppés de gros papier étaient intacts, et les boîtes de fer-blanc s'alignaient avec l'ordre qu'elle y avait mis à son départ.

Ce fut une nouvelle déception qui la laissa un moment sans pensées précises. Puis l'idée lui vint que son père n'avait pas entendu son cri, et déjà elle allait sortir de la cachette pour en lancer un autre, lorsqu'elle entendit la voix toute proche de madame Rémy, et le piétinement des petits qui accouraient vers la cabane dont la porte était restée grande ouverte. Elle en fut terrifiée comme d'une catastrophe, car elle n'avait pas davantage fermé l'étroite ouverture de la cachette. Heureusement ses craintes durèrent peu. Les piétinements s'éloignèrent, et presque aussitôt madame Rémy et les enfants l'appelèrent du dehors.

Avec sa vivacité habituelle, elle alla repousser la pierre plate, et, avec un entêtement que rien n'aurait pu vaincre, elle s'assit en disant tout bas :

— Je vais attendre papa ici.

Pendant longtemps les appels de madame Rémy et des enfants se firent entendre. Ils étaient tantôt près et tantôt loin et paraissaient venir de tous les côtés à la fois. La voix de madame Rémy avait d'abord marqué de la colère, puis elle avait menacé, et quand elle était devenue pleine de désespoir et mêlée aux pleurs des enfants. Valserine s'était bouché les oreilles pour ne plus l'entendre. À travers ses craintes de toutes sortes, la fillette remarqua qu'il faisait beaucoup plus clair qu'autrefois dans la cachette. Des quartiers de roche qu'elle avait toujours cru noirs lui apparaissaient maintenant de la même couleur que les autres, et dans tous les coins elle distinguait nettement la couleur des petits cailloux.

Elle leva les yeux pour voir d'où venait la clarté, et elle resta bouleversée en apercevant un grand morceau de ciel au-dessus de sa tête. Elle fut tout de suite debout pour mieux voir encore, et elle reconnut que la fissure par laquelle le douanier avait un jour laissé glisser sa baguette s'était considérablement agrandie. Les deux énormes pierres qui terminaient la voûte s'écartaient largement par un bout, tandis qu'elles se rapprochaient maintenant par l'autre au point de se toucher. Et, lorsque la fillette abaissa son regard sur la longue bande de jour qui s'étalait comme une étoffe claire jusqu'au fond de la cachette, elle vit qu'un mince filet de sable tombait d'en haut, et se répandait sur le sol en un tas qui s'évasait et recouvrait déjà une grande surface.

Elle ne savait que penser de tout cela ; mais dans la crainte d'être vue par en haut, elle alla s'asseoir près de la pierre plate, et elle écouta toute frémissante les bruits qui venaient du dehors.

Dans la cabane, à deux pas d'elle, Grosgoigin martelait la terre de ses gros souliers, et renversait les fagots en maugréant. Puis des portes tapèrent. Il y eut quelques appels encore, et enfin le roulement subit d'une voiture fit comprendre à Valserine que madame Rémy s’en retournait à Saint-Claude.

Le silence revint avec la nuit. La longue bande de jour était remontée peu à peu par l’ouverture, et une lourde obscurité s’était installée à sa place. Pour la première fois Valserine eut peur dans la cachette ; les petites chutes de sable lui paraissaient être des pas glissant vers elle ; et le courant d’air qui passait à chaque minute lui semblait être une main mystérieuse qui cherchait à la toucher au visage. Elle n’y put tenir et elle sortit sans bruit, avec la crainte affreuse que quelqu’un ne la tirât en arrière.

Au dehors tout était tranquille. Il n’y avait pas de lune, mais la nuit n’était pas assez noire pour tout cacher. Les arbres du jardin se détachaient nettement les uns des autres, et, juste devant la cabane, une touffe d’herbe s’ouvrait comme pour exposer toutes ses fleurettes à la rosée.

Valserine n’avait aucune idée de l’heure. Son séjour dans la cachette obscure lui avait semblé plus long qu’une nuit entière. Aussi, la pensée que son père pouvait être rentré pendant ce temps la fit se hâter vers la maison ; elle poussa la porte en appelant tout bas :

— Papa !

Elle haussa un peu la voix pour appeler encore :

— Papa !

Il faisait à peine plus sombre ici qu’au dehors, et tout de suite elle comprit que son père n’était pas couché sur son lit, comme elle avait cru le voir en entrant ; mais elle était si certaine qu’il ne tarderait pas à venir, qu’elle ferma la porte sans pousser le verrou, et qu'elle se dirigea vers son petit lit pour s'étendre dessus. Elle ne voulait pas s'endormir, et elle faisait de grands efforts pour ne pas laisser se fermer ses paupières. Cependant elle fut réveillée par des cris, mais elle ne fut pas longue à comprendre que c'était elle-même qui les avait poussés. Sa gorge ne laissait plus échapper de sons, mais sa respiration restait courte, et elle sentait bien qu'il lui suffirait de faire un tout petit effort pour entendre de nouveau les cris sourds et apeurés qui venaient de la réveiller.

Elle avança la main vers le lit de son père tout proche du sien ; elle savait bien qu'il était vide ; elle le touchait seulement pour se sentir moins seule, et parce qu'elle imaginait qu'un ami lui donnait la main. De temps en temps ses yeux se fermaient sous le sommeil, mais une inquiétude les lui faisait ouvrir précipitamment.

Et, tout à coup, elle entendit battre son cœur. Elle en écouta les coups, et elle dit tout haut :

— Comme il fait du bruit !

Sa voix résonna comme une voix étrangère à son oreille. Son inquiétude en augmenta, et son cœur cogna plus sourdement. Quand il se fut un peu apaisé, elle reprit confiance, et s'assit sur son lit pour regarder autour d'elle. Malgré la clarté qui entrait par l'imposte, elle ne retrouvait pas les meubles exactement à leur place.

La pièce elle-même était devenue plus vaste, et le vieux coucou pendu au mur lui parut à une distance considérable. En même temps elle s'aperçut qu'il ne faisait pas entendre son tic tac. Elle eut envie de lui parler comme à une personne qui boude, et elle fit un mouvement pour aller lui tirer ses chaînes ; mais une peur insurmontable la retint assise, et elle resta sans bouger, le cœur battant, et les oreilles pleines d'un bruissement étrange.

Cependant le jour arriva. Valserine vit qu'il essayait d'entrer en passant sous la porte et par les fentes des contrevents. Elle le vit se glisser vers la glace accrochée au-dessus de la cheminée, puis le long des poutres noires du plafond, et enfin s'enfoncer dans tous les coins de la pièce.

Lorsque le vieux coucou montra ses chiffres jaunis, la fillette se leva très vite pour aller toucher du doigt son balancier. Dès le premier tic tac, le bruissement de ses oreilles cessa, et il lui parut que rien n'était changé dans la maison.

Comme son regard rencontrait la petite table chargée de ses livres de classe, elle se souvint du vieux cahier qui servait au contrebandier les jours où il avait besoin d'aide. Elle le prit pour en tourner les pages, en lisant des mots tracés entre les lignes déjà pleines. Il y avait de longues phrases expliquant à la fillette ce qu'elle devait faire en sortant de l'école, mais il y avait surtout des indications précises sur le chemin que devait suivre, certains jours, le contrebandier pour rentrer à la maison.

Valserine s'arrêta sur les derniers mots qu'il avait écrits « en bas du couloir ». C'était là qu'il s'était fait prendre.

Mais la fillette leva la main comme pour chasser ce souvenir. Son père avait fini sa prison. Et elle ne voulait penser qu'à son retour. Il ne pouvait tarder, sans doute ; mais comme elle était impatiente de le voir, elle décida d'aller au-devant de lui sur le chemin qui menait à Gex, où était la prison.

Et sur le vieux cahier, au cas où son père rentrerait par un autre chemin, elle écrivit très gros : « Attends-moi. »

Un bruit d’aile et deux petits coups frappés à la vitre la firent soudain se retourner. C’était la tourterelle qui arrivait du bois comme aux jours passés ; Valserine ouvrit la fenêtre, et l’oiseau se posa sur le rebord en saluant et roucoulant comme s’il avait mille et mille choses à dire. Mais quand la fillette tendit la main pour le caresser, il battit précipitamment des ailes, et s’envola au loin.

L’heure était peu avancée. Le versant d’en face était encore plein de brume. Cependant, à la couleur du ciel, on voyait que le soleil commençait d’éclairer les glaciers. En bas, dans la vallée, on distinguait déjà les maisons blanches de Mijoux. Valserine reconnaissait facilement parmi elles la petite maison carrée des douaniers. Elle n’était jamais passée devant sans éprouver un peu de terreur, depuis qu’elle savait que son père faisait la contrebande. Tout au fond de la combe on voyait briller le ruisseau La Valserine. Il coulait, paisible et frais, tout en replis et détours, et semblait un être vivant se promenant à son gré parmi les herbes. Valserine ferma encore une fois la porte de sa maison ; mais avant de s’éloigner elle lança de toutes ses forces le cri d’appel que le contrebandier connaissait si bien, et auquel il avait souvent répondu ; mais ce cri resta sans réponse, comme celui de la veille, quoiqu’il fût répété par l’écho. Et Valserine, sans plus s’en inquiéter, gagna la haute montagne par des chemins qu’elle connaissait depuis toujours.

Le soleil dominait tout lorsqu'elle atteignit le mont Rond, d'où elle pouvait voir tout ce qui venait d'en bas vers elle. Jamais la plaine de Gex ne lui avait paru aussi étendue, ni aussi barrée de haies. Et le lac qui terminait la plaine lui sembla pareil à une étoffe déteinte par l'usure et toute déchirée au bord. Tout ce qu'elle voyait aujourd'hui lui paraissait différent des autres fois. La tête de vieillard à longue barbe qu'elle avait toujours vue au sommet du mont Blanc prenait la forme d'un chien levant son museau pour hurler tristement ; et les barques du lac, avec leurs voiles pointues comme les ailes des hirondelles, la faisaient penser à de grands oiseaux blessés en danger de se noyer. Elle fermait les yeux pour tâcher de revoir les choses sous leur ancienne forme, mais elle n'y parvenait pas. Elle n'en éprouvait d'ailleurs nul ennui. Elle regrettait seulement que son père ne fût pas là pour en rire avec elle, ainsi qu'il l'avait fait la première fois qu'ils étaient venus ensemble sur ce chemin, et qu'elle avait vu les choses tout à l'envers.

C'était à la place même où elle se trouvait en ce moment que le contrebandier s'était arrêté pour lui dire :

— Tu n'as pas de chance, on ne voit pas le lac de Genève aujourd'hui.

Il avait ajouté en abaissant son bâton :

— Tiens, il est caché sous ce monceau de nuages gris, que tu vois là, tout en bas.

Mais Valserine avait aussitôt tendu la main vers les hauts glaciers. Son père se trompait sûrement. Le lac, c'était cette large étendue de ciel bleu que les nuages aux formes de montagnes entouraient de toutes parts. Peu après, elle avait vu avec terreur que le mont Blanc était tout en flammes ; et il avait fallu toute la tendresse moqueuse de son père pour la rassurer et lui faire comprendre que le mont de glace était seulement éclairé par le soleil levant.

Pour l’instant, rien ne cachait le lac et le pays de Gex montrait clairement ses routes. Valserine surveillait les plus proches. Elle trouvait que les gens mettaient beaucoup de temps pour aller d’un endroit à un autre. Ils avaient l’air de sauter sur place plutôt que de marcher, et le moindre de leurs gestes lui paraissait plein de signification.

La journée se passa, pour la fillette, en attente et en cris d’appel. La faim lui tiraillait l’estomac, et pour la faire cesser elle mâchait des brins d’herbe et suçait des baies acides.

Quand le soir s’annonça, il lui fallut bien se décider à prendre le chemin du retour. Le soleil, las sans doute d’avoir tant éclairé la montagne, s’en éloignait et passait de l’autre côté pour aller se coucher. Valserine ne put s’empêcher de frissonner en le voyant si rouge. Il passa entre des nuages longs comme des arbres coupés, sur lesquels il laissa des taches qui ressemblaient à du sang, et il entra dans un gros nuage sombre qui semblait l’attendre pour l’envelopper comme d’une chaude couverture de laine. Mais, pour lui, l’heure du repos n’était pas venue encore, sans doute, car, presque aussitôt, il déchira la couverture en deux et s’en échappa. Puis il se montra arrondi seulement par le haut, ainsi que l’était la porte des douaniers de Mijoux, et après avoir taché de rouge tout ce qui l’entourait, il s’enfonça dans le noir et disparut. Au passage de Valserine de jeunes corneilles criaient en regagnant leur nid. Et un oiseau, qui semblait la suivre, voletait d’un arbre à l’autre en faisant entendre un bruit semblable à des ciseaux que l’on ouvre et ferme sans rien couper.

— Tsic, tsic, tsic.

La nuit commença de tomber, et Valserine qui n’avait jamais eu peur sur les routes se retournait à chaque instant pour regarder derrière elle.

Le chemin qu’elle suivait avait été autrefois une route que l’herbe et les pierres encombraient maintenant. Elle glissait sur les mousses et butait contre les petits sapins tordus qui sortaient du creux des pierres. Et toujours l’oiseau qu’elle ne voyait pas voletait d’un arbre à l’autre en faisant :

— Tsic, tsic, tsic…

Arrivée devant sa maison, elle ne fut pas surprise de la trouver fermée. Elle avait imaginé tant de choses sur l’absence de son père que tout lui semblait naturel à présent.

De plus, la faim et une lassitude intense la laissaient déprimée et incapable de fixer ses idées. Elle n’eut aucune envie d’entrer dans sa maison. Elle s’assura seulement que la clé était toujours au creux du vieil arbre, et elle alla s’appuyer sur la porte à claire-voie du jardin.

Il n’y avait pas plus de lune que la veille, mais par cette nuit de juin les étoiles étaient si brillantes que leur clarté se répandait jusque sur la terre.

L’odeur d’une fumée de bois vert rappela tout à coup à Valserine que la mère Marienne habitait à peu de distance. Elle s’étonna de l’avoir oubliée, et aussitôt un désir violent lui vint d’aller lui parler de son père. Elle hésita cependant quelques minutes à cause de l'heure tardive, mais la pensée que Bernard était là l'enhardit, et malgré la fatigue qui lui alourdissait les jambes, elle dévala le sentier rocailleux. Aucun bruit ne s'élevait de la maison, mais la lueur qui en sortait par la porte ouverte s'étendait jusqu'à la paille étalée au delà du seuil.

Sans plus réfléchir, Valserine entra. La mère Marienne, debout et le dos tourné au foyer, tenait ses deux poings contre ses tempes. Elle les abaissa en reconnaissant la fillette, et elle lui dit, comme en colère :

— Les gendarmes sont passés par ici. Ils te cherchent.

Valserine ne sut pas démêler si c'était contre elle ou contre les gendarmes que la mère Marienne était fâchée.

Cependant elle prit du courage et dit :

— J'attends mon père.

La mère Marienne la regarda comme si elle ne comprenait pas, et la fillette reprit :

— Oui, il a fini sa prison, et il ne peut tarder à revenir.

Et tandis que la vieille femme continuait à la regarder de ses yeux trop brillants, elle s'empressa d'ajouter :

— Je venais vous demander si vous l'aviez vu ?

Les deux poings de la mère Marienne remontèrent d'un seul coup à ses tempes. Ses paupières se mirent à battre avec rapidité. Et en s'y reprenant à plusieurs fois, comme si les mots lui faisaient mal à la gorge, elle cria :

— Mais il est mort, ton père. Il est mort en prison, ne le sais-tu pas ?

Valserine regardait le visage tout convulsé de la mère Marienne, et la terreur qu'elle en ressentait l'empêchait de bouger. La vieille femme s'approcha d'elle pour crier plus fort :

— Oh, ils l'ont tué, bien sûr, comme autrefois mon pauvre homme.

Elle fit un geste violent au-dessus de sa tête, puis elle mit ses poings sur ses jeux, comme pour s'empêcher de voir une chose affreuse. Et Valserine s'enfuit épouvantée.

IV

L'été finissait, et depuis plus de deux mois déjà Valserine habitait chez la mère Marienne.

Au soir de son épouvante, elle s'était enfuie dans le bois, où Bernard l'avait retrouvée le lendemain, couchée parmi les buis et les cyclamens sauvages. Elle était toute raidie par le froid, et ses cris de petite fille désolée semblaient ne jamais plus pouvoir s'arrêter.

Pendant plusieurs semaines, elle avait empli la maison de plaintes et de sanglots ; et ni les soins dévoués de la vieille femme, ni les prévenances affectueuses du jeune garçon, n'avaient réussi à la détourner de sa peine. Puis les longues journées de grand air et de soleil avaient peu à peu calmé son chagrin ; mais si ses plaintes ne se faisaient plus entendre, on voyait bien que l'oubli n'était pas venu. Au lieu de mener paître sa chèvre ou d'aider la mère Marienne dans les travaux du ménage, elle restait assise sur le seuil, et s'y tenait toute ramassée pendant des heures. Elle ne parlait plus de son père, mais ses yeux tristes suivaient la route qui montait au plateau, et qu'on apercevait, de place en place, de l'autre côté de la vallée. Sans cesse elle revoyait la plaine de Gex avec ses routes et ses villages. Et toujours sa pensée faisait le tour d'un grand bâtiment fait de briques rouges, qu'elle imaginait tout noir au-dedans, et où son père était mort loin d'elle. Et, toujours aussi, lorsqu'elle tournait la tête vers le chemin qui la ramènerait un jour à Saint-Claude, elle apercevait au loin un jeune bouleau, tout seul au bord d'un ravin, et que le vent secouait et courbait, comme s'il eût voulu l'arracher pour le jeter au fond.

La mère Marienne s'inquiétait parfois de l'immobilité de la fillette, mais elle ne savait pas la gronder. Il lui arrivait même de s'asseoir auprès d'elle sur le seuil pour essayer de la distraire. Et selon que Valserine souriait ou restait grave, elle lui parlait comme à une petite fille ou comme à une femme.

La fillette n'avait plus peur de la mère Marienne ; elle ne reconnaissait pas dans cette vieille femme, attentive et dévouée, la créature farouche et violente qui l'avait si souvent effrayée, et dont elle s'était si longtemps méfiée.

Bernard aussi cherchait à distraire Valserine. Pendant ses heures libres, il l'entraînait en de longues courses dans la montagne. Et lorsque, trop lasse, elle refusait d'avancer, il ne craignait pas de la porter à dos comme une toute petite fille.

À la maison il ne parlait guère, mais tout le long du jour il chantonnait entre ses dents, et sifflait comme un oiseau des bois.

Depuis qu'il remplaçait son père auprès de sa grand'mère, il rapportait chaque semaine, de Saint-Claude, quelques douzaines de pipes sur lesquelles il taillait patiemment des figures. Il s'installait tout près de la porte, à l'endroit le plus clair de la maison, et jusqu'au soir on entendait le bruit sec et fin que faisait la lame de son outil sur le bois dur.

Puis il vint un temps où la mère Marienne put parler de ceux qui étaient morts et qu'elle avait aimés. D'aussi loin qu'elle se souvenait tous les hommes de la contrée avaient été contrebandiers. « Et comment ne pas l'être, disait-elle, quand on est si près de la frontière, et qu'il y a tant de chemins détournés par où l'on peut passer lorsqu'on est adroit et résolu ? »

Pourquoi, aussi, ce qui coûtait un prix d'un côté de la douane, en coûtait-il le double de l'autre côté ?

La mère Marienne n'y avait jamais rien compris, et elle n'avait pas cru mal faire en conseillant à son fils le métier qu'avait fait son mari. Pourtant ce métier n'avait pas réussi longtemps à l'homme qu'elle avait aimé pour son courage et son audace. Et elle raconta à Bernard et à Valserine l'affreux malheur qui l'avait rendue veuve, alors qu'elle était encore en pleine jeunesse.

Son mari faisait la contrebande de l'alcool, et cela rapportait gros. Souvent il partait pour plusieurs jours avec sa voiture et ses deux chevaux. Les douaniers le poursuivaient de tous côtés, ce qui le faisait rire et se moquer d'eux.

Mais voilà que pendant une nuit, on ne sait pour quelle raison, le passage à niveau qui se trouvait au fond d'une étroite vallée garda ses barrières fermées. Le contrebandier, qui croyait le passage libre, et le savait dangereux pour lui, arrivait à fond de train sur la route en pente. L'attelage ne put s'arrêter à temps. Il enfonça la première barrière et vint s'écraser contre la seconde. Et peu après on avait relevé le corps du contrebandier plié en deux sous sa voiture.

Valserine n'avait rien trouvé à dire à la mère Marienne après son récit ; mais les jours qui suivirent, les deux femmes se retrouvèrent plus souvent ensemble assises sur le seuil. Et, sans que ni l'une ni l'autre parlât du passé, elles sentaient bien toutes deux que leur malheur si pareil les unissait comme un lien de parenté.

Le jour où Valserine se décida enfin à suivre la mère Marienne aux champs, sa mémoire s'enrichit de tout le passé de ses parents. Son père ne lui avait jamais parlé de sa mère dont elle n'avait aucun souvenir, et ce fut comme si la mère Marienne ouvrait une porte pour la lui montrer venant à elle.

— Elle était courageuse et belle, lui dit la vieille femme, et ton père n'eut pas besoin de la voir deux fois pour l'aimer.

Et sans que Valserine posât de questions, la mère Marienne, selon l'heure ou l'endroit, disait sans hâte, et presque sans suite, tout ce qu'elle savait du jeune ménage dont la vie avait été tout de suite mêlée à la sienne.

En son temps de jeune fille, la mère de Valserine habitait tout au bas de la côte avec son vieux père qui faisait la contrebande. Elle lavait et repassait le linge des familles aisées de Mijoux ; et par tous les temps on la trouvait au bord de la Valserine où son battoir menait grand bruit.

Ce fut ainsi que le fils du gendarme la vit un matin, alors qu'il accompagnait son père dans sa tournée. Il revint seul le lendemain. Il revint tous les jours auprès de la belle laveuse, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'elle voulût bien devenir sa femme.

De ce jour rien ne put séparer les deux jeunes gens. Ni les remontrances du vieux contrebandier, qui ne voulait à aucun prix d'un fils de gendarme comme gendre ; ni la colère du gendarme qui refusait obstinément pour bru la fille d'un contrebandier. Ils se marièrent, sans bruit ni fête, et, rejetés de leurs familles, vinrent demeurer dans la maison qui était maintenant l'héritage de Valserine.

Le jeune mari s'était tout de suite fait bûcheron ; mais ce métier trop dur pour ses forces lui avait enlevé la santé. Alors, ne sachant à quoi s'employer pour gagner sa vie, il s'était décidé à faire aussi la contrebande : et sa femme n'avait pas tardé à l'aider de tout son pouvoir.

Et la mère Marienne mit dans sa voix beaucoup de chaleur et d'admiration en disant :

— Il fallait les voir descendre ensemble à Mijoux, lui chargé d'un panier plein de fruits de son jardin ou des produits de sa basse-cour, elle, avec un paquet de linge qu'elle allait laver au bord de la

Valserine, comme de coutume. Et lorsque, le soir venu, elle remontait la côte avec son paquet de linge mouillé sur l'épaule, elle se tenait si droite et paraissait si forte, que les douaniers eux-mêmes la saluaient au passage.

Pourtant, la contrebande se trouvait souvent dissimulée au cœur du paquet mouillé, et ta mère ressentait un grand orgueil à la passer ainsi sous le nez des douaniers qui n'avaient d'attention que pour le panier que ton père portait aussi sur l'épaule.

À rappeler ses souvenirs la mère Marienne paraissait elle-même toute fière. Ses yeux, si brillants déjà, brillaient plus encore ; et toute sa personne semblait plus légère et plus vive.

Puis elle raconta la venue au monde de la fillette, trois ans après le mariage de ses parents.

La jeune femme, sur la fin de sa grossesse, avait voulu aller encore une fois laver au ruisseau. Mais ce soir-là le contrebandier n'entendit pas les coups de battoir habituels. Et quand il arriva auprès de sa femme, il la trouva avec un petit enfant qui venait de naître, et qu'elle tâchait d'envelopper dans ses propres vêtements. Tous deux avaient remonté lentement la côte, chargés seulement du poids de leur petite fille qu'ils portaient avec amour, et qu'ils avaient, tout en riant, baptisée Valserine.

La mère Marienne n'était pas pressée de dire la suite, et il fallut que Valserine levât les yeux sur elle plusieurs fois avant qu'elle ne dise :

— Leur bonheur fut immense. Comme j'étais leur seule amie, je fus seule à le connaître. Mais le malheur veillait. Ta mère, qui avait pris froid pendant son accouchement, languit tout l’hiver, et mourut au printemps.

Dans le long silence qui s’établit ensuite, Valserine comprit qu’elle aimait maintenant sa mère autant que son père, et que jamais elle ne pourrait les séparer dans sa pensée. Elle n’arrivait pas à les voir sur le chemin de Mijoux, comme la mère Marienne les lui avait montrés. Et le ruisseau, La Valserine, ne lui laissait que le souvenir d’une eau claire dans laquelle elle avait trempé son mouchoir pour étancher le sang de l’affreuse blessure que son père s’était faite au front ; mais dans le vent qui sifflait à ses oreilles, et courbait les arbres au-dessus de sa tête, elle croyait entendre deux voix chéries unies à jamais, et qui parlaient d’un bonheur qui durerait l’éternité.

V

En septembre le fils de la mère Marienne revint de prison. Lui aussi avait aimé le père de Valserine, et sa peine fut grande en apprenant sa mort. C’était un homme silencieux et doux, aux grands yeux paisibles, et dont les cheveux commençaient seulement à grisonner. Il parlait à sa mère avec un grand respect, et sans jamais la contredire ; mais quand il s’adressait à Bernard sa voix prenait un accent joyeux et tout son visage rayonnait de tendresse.

À l’encontre du père de Valserine, le bonheur n’avait pas habité sa maison. Sa femme, qui aimait le bruit des villes, était partie un dimanche, abandonnant la montagne et le petit Bernard pour toujours. L’enfant, qui n’avait pas deux ans alors, avait grandi sans souci de ces choses ; et dès que la petite Valserine avait pu le suivre, il l'avait fait participer à tous ses jeux, n'ayant pas d'autre camarade.

À courir par les sentiers de la montagne, il était devenu fort avant l'âge. Et la mère Marienne, qui croyait retrouver en lui le caractère audacieux de son mari, avait tout de suite parlé d'en faire un contrebandier habile.

Mais le père, avec une fermeté douce, qu'aucune raison n'avait pu ébranler, avait refusé la contrebande pour son enfant, et l'avait conduit à Saint-Claude afin qu'il apprît le métier de pipier.

Bernard avait tout de suite fait montre d'une adresse surprenante à façonner les pipes. Et, son apprentissage terminé, il avait aussitôt pris rang parmi les meilleurs ouvriers de la fabrique. De plus, il aimait son métier par-dessus tout et ne désirait rien d'autre que de le continuer toute sa vie.

À présent que son père était revenu, il parlait de retourner sans retard à Saint-Claude, où un travail plus rémunérateur l'attendait.

À l'inverse de Bernard, Valserine ne parlait nullement de départ. Cependant la mère Marienne aurait bien voulu la voir retourner aussi à Saint-Claude, où madame Rémy la réclamait avec insistance, craignant surtout que l'apprentissage si difficile des premiers temps ne fût perdu, et qu'il fallût tout recommencer. Mais Valserine paraissait avoir oublié la diamanterie autant que la maison de madame Rémy. Elle prenait goût à soigner les bêtes et les mener paître en remplacement de la mère Marienne, et bien souvent elle ne les ramenait de la forêt qu'à la nuit noire.

Dans la maison elle ne savait s'occuper à rien. Seul le travail de Bernard retenait de temps à autre son attention ; et il lui arrivait de prendre des pipes sur la table, et de les retourner longuement entre ses doigts.

Un jour qu'elle était plus attentive encore, la mère Marienne en profita pour l'encourager à reprendre son métier, et retourner à Saint-Claude en même temps que Bernard.

— Te voilà presque grande, lui dit-elle, et il te faut absolument gagner ta vie.

Valserine abaissa son visage sans répondre. Elle écoutait le léger claquement des pipes que Bernard prenait dans la corbeille pour les ranger par groupes sur la table. Et brusquement elle demanda :

— Est-ce que les femmes font aussi des pipes ?

— Oui, dit la mère Marienne.

Et ses yeux brillaient étrangement tandis qu'elle ajoutait :

— J'étais polisseuse de pipes avant de me marier.

Et comme si sa jeunesse lui revenait d'un seul coup à la mémoire, elle parla avec une vivacité extraordinaire de Saint-Claude et du quartier de la Poyat où ses parents avaient été pipiers. Elle dit comment les polisseuses de pipes entouraient leurs cheveux d'un mouchoir pour les protéger contre la poussière de racine de bruyère qui les teignait en une couleur rose foncé. Elle nommait les jeunes filles d'alors comme si Valserine les avait connues :

— Adèle portait un mouchoir bleu.

— Agathe en avait toujours un jaune.

Et, avec un mouvement très haut de la tête, elle ajouta :

— Moi, j’en portais un rouge !

Elle toucha celui qui était sur sa tête, et comme si ce simple toucher lui rappelait que celui-ci était de couleur noire, ses yeux cessèrent de briller…

Il y eut un silence. La mère Marienne semblait regarder dans le passé. Et son fils, qui n’avait pas bougé tandis qu’elle parlait, se rapprocha de Bernard pour l’aider à empaqueter les pipes qu’il venait de terminer.

Valserine, qui n’avait pas bougé non plus, se mit soudain debout et dit avec fermeté :

— Je veux être polisseuse de pipes.

La mère Marienne se mit debout aussi pour demander, tout étonnée :

— Tu aimes mieux être polisseuse que diamantaire ?

— Oui, fit Valserine en la regardant bien en face.

Et tout en repoussant des deux mains ses boucles brunes, elle ajouta très vite :

— Les pipes sont plus belles que le diamant.

Bernard et son père se mirent à rire. Et la mère Marienne, qui ne riait pas, dit en touchant les pipes :

— C’est vrai qu’elles sont plus belles, et le diamant ne sert à rien !

À quelques jours de là Bernard, qui était allé reporter des pipes, revint de Saint-Claude avec la réponse que Valserine attendait.

Elle habiterait, comme par le passé, chez madame Rémy ; mais au lieu de retourner à la diamanterie, elle entrerait à la fabrique de pipes où Bernard était ouvrier.

Dès le lendemain, accompagnée de Bernard et de son père, Valserine se rendit à sa maison. Elle voulait revoir chaque chose avant son départ, et aussi emporter certains objets qui lui seraient des souvenirs précieux.

Tout en grimpant le chemin raviné, elle songeait à la « cachette » où elle désirait se reposer une fois encore, craignant que pendant les mois d'hiver le sable et les cailloux ne viennent à la combler et en boucher pour toujours l'ouverture. Mais à peine arrivée en haut du chemin, elle vit que le mal était déjà fait. Les énormes pierres qui, autrefois, se dressaient au-dessus du trou, s'y étaient enfoncées, déplaçant dans leur chute une masse de terre, des arbres et des pierres de toutes tailles.

Aux alentours, tout était désordre. Des sapins tombés de haut restaient la tête en bas, toutes racines au vent, tandis que d'autres, à moitié déracinés, se penchaient et s'appuyaient de toutes leurs branches à ceux qui avaient la chance d'être restés debout.

La cabane de la chèvre, elle-même, n'avait pas été épargnée. Tout un côté était détruit, et le trop-plein de terre accumulé sur son toit glissait le long des planches et menaçait de l'ensevelir.

Pas très loin, en contre-bas, deux cantonniers achevaient de construire avec des fagots une sorte de mur de soutènement pour empêcher les arbres déracinés de glisser jusqu'à la route proche.

Dans la maison, rien n'était changé. Valserine y retrouva le lourd silence qu'elle y avait laissé dans sa nuit d'attente.

Et comme dans cette nuit-là il lui vint le désir violent de voir tout à coup entrer son père. Mais, par la porte ouverte, dans le doux soleil d'octobre, seules les feuilles pourchassées par le vent s'engouffrèrent et s'éparpillèrent en bruissant sur les dalles où elles restèrent sans plus bouger, comme si elles avaient enfin trouvé là un lieu de repos.

Ce fut le grand jardin carré qui retint le plus longtemps les trois amis. Appuyés contre la haie basse d'où ils découvraient toute la vallée, ils regardaient au loin l'endroit où le contrebandier s'était fait prendre. On ne voyait pas le bas de la pente où il était tombé. Mais dans la clairière on apercevait un vieil arbre mort, devenu couleur de pierre, et qui, à cette distance, semblait une croix à laquelle il manquait un bras.

Valserine, dont le chagrin renaissait, dit soudain :

— Si je n'avais pas crié, ce jour-là, papa serait encore en vie.

— Peut-être bien, fit doucement le père de Bernard. Et, comme pour consoler la fillette, il ajouta très vite :

— Beaucoup se sont perdus à faire ce métier-là.

Après un silence il dit encore, la voix sourde, comme en colère :

— C’est un métier de malheur.

Et Bernard, qui tenait les yeux fixés sur son père, vit bien qu’il ne ferait jamais plus de prison pour contrebande.

Tous trois revinrent sans se presser chez la mère Marienne. Bernard disant sa joie de reprendre un travail régulier aux côtés d’une camarade qu’il aimait de tout son cœur, son père assurant que les deux jardins et les soins à donner aux bêtes l’occuperaient suffisamment ; et Valserine marchant auprès d’eux les lèvres serrées, n’osant avouer son regret de quitter la montagne avec ses plateaux, ses sous-bois et ses précipices.

Le lundi suivant Bernard et Valserine furent levés de bon matin, car il fallait gagner Saint-Claude à pied.

Au moment où ils s’éloignaient, la mère Marienne rappela Valserine pour lui remettre un mouchoir noir.

— Prends-le, lui dit-elle, il te servira pendant le temps de ton deuil.

La fillette la remercia d’un mouvement vif et affectueux, puis, en courant, elle rejoignit Bernard qui s’engageait déjà dans le sentier difficile qui allait, de beaucoup, raccourcir leur trajet.

La mère Marienne et son fils, sortis de leur maison, les regardèrent s’éloigner. Ils s’émerveillaient de les voir si agiles dans ce chemin tout en zigzag et en fondrières, où peu de gens osaient s’aventurer. Ils virent Bernard prendre Valserine à la taille pour lui faire franchir un passage dangereux. Ils virent le baiser que la fillette mit sur la joue de Bernard pour le remercier de son aide.

Et quand les jeunes gens eurent disparu derrière une masse de rochers, la mère Marienne désigna du doigt la maison de Valserine en disant à son fils :

— Aies-en soin autant que du jardin, car je suis sûre que ces deux enfants-là y demeureront ensemble un jour…

Comme pour fêter le départ de Valserine tout était clair dans la vallée ce matin-là. Des fils de la Vierge, tout brillants de rosée, se balançaient d'un arbre à l'autre et semblaient des écharpes de tulle disposées exprès pour elle le long du chemin.

Le soleil, qui ne pouvait donner toute sa chaleur, donnait cependant toute sa lumière.

Et pour que rien ne vînt assombrir cette lumière, un vent frais déchirait en tout petits morceaux les nuages qui voulaient se reposer sur la montagne.

C'était l'époque où les troupeaux de génisses descendent par bandes des hauts plateaux, et déjà la montagne était pleine du bruit de leurs clochettes. Des pâtres chantaient, et leurs voix fortes s'élevaient des routes et des sentiers. L'un d'eux, un jeune et solide garçon, quitta son troupeau pour descendre au fond d'un ravin où un large ruisseau chantait aussi. Il écarta violemment les broussailles qui s'accrochaient à son habit comme pour le retenir au passage. Il évita les rochers tout tapissés de mousse qui se creusaient en forme de sièges. Et quand il eut coupé à un vieux saule sa plus belle branche, il fit retour par le même chemin en cognant ses souliers pleins de terre contre les rochers, et en s'aidant des broussailles qu'il avait si fort malmenées auparavant. Et dès qu'il fut en haut, il souleva son chapeau comme pour un adieu, et s'en alla rejoindre son troupeau qui l'attendait patiemment sur la route.

Dans ce bruit de chants et de clochettes Valserine suivait le pas allongé de Bernard sans en ressentir la moindre fatigue. Une joie qu'elle n'avait pas prévue se levait en elle ; il lui semblait qu'elle était devenue tout à coup responsable d'elle-même et qu'aucune volonté ne viendrait désormais contrecarrer la sienne. Elle avait envie de chanter comme les pâtres et de descendre au fond du ravin comme le fort garçon.

Elle avait envie de s'asseoir dans tous les creux de rochers, et de courir d'un caillou à l'autre avec le ruisseau d'en bas. Et lorsqu'elle se trouva face à face avec le bouleau solitaire qui l'avait si souvent attristée, elle se mit à rire en le voyant secouer fortement ses feuilles jaunies comme pour se débarrasser d'un vêtement usé.

Le voyage continuait, rapide. Bernard qui connaissait tous les passages secrets n'en négligeait aucun, et se servait peu de la route. Dans les sentiers resserrés où on ne pouvait avancer qu'un seul à la fois, il se retournait à tout instant vers sa compagne pour l'encourager du regard. Et chaque fois, dans ses yeux brillants et noirs, comme ceux de sa grand'mère, Valserine retrouvait la douceur et la tranquillité qu'il tenait de son père.

Ils se reposèrent un moment sur les hauteurs de Montbrillant d'où ils pouvaient voir Saint-Claude enfoncée au creux des monts, et qui semblait une ville tombée au fond d'un gouffre. Ensuite ils dépassèrent des tailleries de diamants, des moulins, des scieries, où le travail battait déjà son plein ; puis ils laissèrent derrière eux un village et entrèrent enfin dans la ville où ils gagnèrent presque en courant la fabrique de pipes.

Bernard prit Valserine par la main pour la conduire au polissage. Elle traversa avec lui le râtelier des hommes où les scies filaient des sons aigus en donnant une forme aux racines de bruyère. Elle vit voler sur elle et autour d'elle les fins copeaux roulés qui sautaient des établis pendant que les machines à tourner et à percer chantaient comme des essaims de bourdons dans la montagne. Elle remarqua les visages ouverts et pleins d'énergie des ouvriers. Et quand elle entra dans l'atelier des polisseuses, elle regarda sans crainte les ouvrières toutes debout et tournées vers elle, attendant sa venue. Elle eut encore le temps de voir le poêle en forme de pipe au milieu de la pièce, et tout de suite une jeune fille vint la prendre pour la conduire à sa place.

La jeune fille écartait du pied les caisses et les paniers qui encombraient le passage, et après avoir aidé Valserine à mettre sa blouse de polisseuse, elle lui offrit un mouchoir de même couleur que celui qu'elle portait elle-même.

Valserine eut un sourire qui éclaira tout son visage en repoussant le mouchoir bleu. Puis elle tira de sa poche celui que la mère Marienne lui avait donné, et elle en couvrit aussitôt ses cheveux.

L'INTERNE DE SERVICE l'accepta tout de suite parce qu'elle avait la danse de Saint-Guy.

On l'emmena dans une grande salle où il y avait beaucoup de petits lits blancs le long des fenêtres.

Elle avait sept ans et un joli nom, mais la surveillante l'appela Catiche.

C'était sans y penser, simplement parce qu'elle avait l'habitude d'appeler ainsi toutes les petites filles qui avaient la danse de Saint-Guy.

Catiche se laissa baigner et mettre au lit sans rien dire, mais quand elle comprit que ce nom s'adressait à elle, elle entra dans une fureur épouvantable. Elle rejeta ses couvertures et voulut battre la surveillante. Toutes les petites malades levèrent la tête pour regarder. Beaucoup se mirent à rire en voyant les gestes de Catiche. Chaque fois qu'elle lançait ses poings sur la surveillante, ils revenaient d'eux-mêmes comme tirés par une ficelle et lui frappaient la poitrine ou le front, ou bien se retournaient en arrière en lui touchant le dos ou la nuque.

Elle se tordait comme un ver et disait d'une voix enrouée :

— Tu vas voir !

L'infirmière accourut et lui cingla la figure avec un linge mouillé, pendant que la surveillante la maintenait sur le lit.

Elle fut longtemps à se calmer. Son visage reprit peu à peu sa couleur rosée, mais sa respiration continuait à faire du bruit.

Aussitôt que les infirmières se furent éloignées elle se tourna sur le ventre et cacha sa tête dans l'oreiller.

Ses bras remuaient sans cesse avec des mouvements désordonnés, et ainsi on voyait qu'elle ne dormait pas.

À l'heure du dîner, elle refusa de manger ; les infirmières voulurent lui faire prendre du lait par force ; elles lui pincèrent le nez pour lui faire ouvrir la bouche, mais elle écarta les lèvres et respira à travers ses dents.

L'interne, à son tour, essaya de la prendre par la douceur ; il n'obtint même pas qu'elle retirât sa figure de l'oreiller. Le lendemain matin, pendant la visite, la surveillante expliqua la chose au chef qui s'approcha et caressa les cheveux coupés ras de Catiche.

Il parla d'une voix douce, toucha l'un après l'autre les petits bras remuants et demanda :

— Voyons, ma mignonne, dites-moi ce qu'on vous a fait.

Elle tourna brusquement la tête de son côté, et d'une voix exaspérée, elle cria : « Zut à toi, na ! » et elle replongea la tête dans son oreiller.

— Il faut la laisser, dit le chef.

Elle passa encore toute la journée sans vouloir manger. Mais quand toutes les lumières furent éteintes et qu'il n'y eut plus que la veilleuse du plafond qui faisait comme un clair de lune dans la salle, Catiche commença de remuer dans son lit. Puis, un peu plus tard, elle fit entendre des petits gémissements comme les enfants qui n’osent pas pleurer tout haut.

Sa voisine de droite se pencha vers elle pour lui demander ce qu’elle avait, mais Catiche ne répondit pas et continua ses gémissements.

Toutes les petites malades paraissaient endormies et on entendait le léger ronflement de la gardienne qui dormait dans son fauteuil, tout à l’autre bout de la salle. La voisine se leva sans bruit.

C’était une grande fillette de douze à treize ans qui s’en allait d’une maladie de cœur. Elle avait de grands yeux bruns et doux, et elle s’appelait Yvonne. Sans penser à mal, elle demanda tout bas :

— Pourquoi pleures-tu, Catiche ?

Catiche la repoussa en ouvrant la bouche pour hurler, mais aucun son ne sortit. Elle avait perdu la voix dans sa dernière colère.

— Je parie que tu as faim, lui dit Yvonne.

— Oui, na, j’ai faim, souffla Catiche.

Yvonne atteignit une boîte de gâteaux secs, puis elle prit le pot de lait qui était sur la table de nuit et en remplit sa tasse.

Le premier gâteau que Catiche voulut porter à sa bouche s’en alla se promener par-dessus sa tête ; le deuxième lui passa par-dessus l’épaule, et le troisième fila derrière son dos. Elle était si drôle, avec sa bouche ouverte, essayant d’attraper les bouchées qui lui échappaient, qu’Yvonne ne put se retenir de rire. Alors elle trempa elle-même les gâteaux et fit manger Catiche comme un petit oiseau.

Tous les gâteaux y passèrent et plus de la moitié du pot de lait.

Les jours suivants, Yvonne continua de la faire manger à chaque repas ; elle lui parlait doucement et essayait de la faire rire. Mais Catiche restait sauvage et mauvaise : aussitôt qu'elle avait mangé, elle tournait la tête de côté et s'enfonçait sous les draps.

Personne ne venait la voir au jour des visites, elle ne s'en plaignait pas et n'avait pas l'air d'envier les friandises que les autres petites malades recevaient de leurs parents.

La voisine de gauche avait neuf ans. C'était une blondinette que des attaques brusques jetaient par terre avec une jambe ou un bras en l'air. Ses parents la comblaient de toutes sortes de bonnes choses. Plusieurs fois ils en avaient offert à Catiche qui avait refusé en les regardant de travers.

— Elle n'est pas commode, avait dit le papa de la blondinette.

— C'est dommage, avait dit la maman, elle est jolie avec ses cheveux coupés qui lui font comme un bonnet noir.

— Mais non, maman, dit à haute voix la blondinette, elle n'est pas jolie. Elle a un œil tout blanc.

C'était vrai : Catiche avait une large taie sur l'œil droit. À partir de ce jour, elle ne tourna plus son visage du côté de la blondinette. Celle-ci en profita pour lui faire des niches. Elle lui tirait son drap, lui envoyait des boulettes de pain et l'appelait tout bas : « Vieille Catichon ! »

Catiche ne disait rien, mais les mouvements de ses bras devenaient plus violents.

Un matin qu'elle était assise sur son lit, la blondinette s'approcha et lui dit quelques mots sous le nez en faisant la grimace.

Aussitôt, Catiche la poussa avec une telle violence qu'elle l'envoya rouler contre le pied du lit. La surveillante avait vu le geste ; elle accourut, tout en traitant Catiche de petite sournoise. Catiche se démenait en lançant ses bras de tous côtés. Elle essayait de crier pour se défendre et, dans sa fureur, elle retrouva tout à coup la voix pour hurler : « Elle m'a appelée œil de bique ! »

Toutes les petites filles se mirent à rire. Seule, Yvonne ne riait pas : elle faisait tous ses efforts pour retenir les bras de Catiche qui heurtaient rudement la couchette de fer, puis lorsque tout fut calmé, elle s'assit près d'elle pour la consoler.

De temps à autre elle lui mettait de force un bonbon dans la bouche en disant : « Mange donc, grosse bête ! »

Tous les jours, ensuite, elle approchait sa chaise du lit de Catiche et, tout en surveillant les malices de la blondinette, elle montrait à sa nouvelle amie comment il fallait s'y prendre pour faire de la dentelle.

— Prête-moi ton crochet, lui dit un jour Catiche.

— Non, dit Yvonne, tu pourrais te blesser.

Catiche allongea ses bras qui ne remuaient presque plus :

— Tiens, je suis guérie maintenant, puisque je peux manger toute seule.

— Donne-le moi, reprit-elle, je veux lui piquer l’œil pour qu’on l’appelle aussi œil de bique. Maman dit que j’ai l’œil blanc parce que me suis piquée avec un crochet.

— Oh ! dit Yvonne, comment peux-tu être aussi méchante ?

— C’est elle qui est méchante : je ne lui avais rien fait, moi.

— C’est vrai, dit Yvonne ; mais puisque tu trouves qu’elle a mal fait, pourquoi veux-tu l’imiter ?

— Si c’était toi, reprit Catiche, qu’est-ce que tu lui aurais fait ?

— Je lui aurais donné une gifle et je n’y aurais plus pensé.

Yvonne ajouta, après un silence :

— Tu l’as jetée par terre, et elle a saigné du nez ; ça lui a fait plus de mal qu’une gifle.

Catiche ne trouva rien à répondre, et comme malgré elle, son visage se tourna un peu du côté de la blondinette.

Le lendemain Yvonne, qui était trop faible pour se lever, s’adossa contre ses oreillers pour faire sa dentelle.

L’infirmière se précipita quand elle la vit s’affaisser brusquement. Elle saisit la petite boîte à ouvrage et la déposa sur le lit de Catiche, puis elle recoucha Yvonne sans dire un mot et s’éloigna après lui avoir recouvert la figure avec le drap.

Après plusieurs allées et venues, Catiche s'aperçut qu'Yvonne n'était plus dans son lit. Elle osa demander à l'infirmière si elle allait bientôt revenir.

— Elle ne reviendra plus, dit l'infirmière, elle est tout à fait guérie.

Alors Catiche rangea soigneusement la dentelle et, après avoir regardé un moment la fine pointe du crochet, elle le mit dans l'étui et rendit le tout à la surveillante.

Les poulains

C'ÉTAIT LA FIN DE L'ÉTÉ, et aussi le dernier jour des vacances de Paul. Sa mère et lui devaient quitter le soir même la petite île où ils venaient de passer deux mois.

Pendant que sa mère terminait les paquets Paul s'en alla courir une dernière fois sur la lande. Depuis qu'il était dans l'île, il avait appris à aimer les bêtes. Elles n'allaient pas par troupeaux comme dans les autres pays.

De loin en loin, on voyait une vache ou un mouton, le long des rochers. Il semblait à Paul que ces bêtes étaient là comme des naufragés attendant du secours. Dès qu'elles entendaient des pas, elles levaient la tête et appelaient de leur voix de bêtes. Elles regardaient les gens aussi longtemps qu'elles pouvaient les apercevoir, puis elles cessaient d'appeler, comme si elles comprenaient que le moment de la délivrance n'était pas encore venu.

Paul s'était surtout attaché aux poulains qui gambadaient à travers l'île. Son préféré était un tout petit dont le poil très blond avait des reflets roses. La veille encore il s'était arrêté longtemps à le regarder. C'était à l'heure du soleil couchant. Le poulain galopait en faisant des grâces : il baissait et relevait la tête, comme s'il saluait le gros soleil rouge qui se couchait dans l'eau. Ensuite il se cabrait en essayant de se tenir debout, ou bien il lançait avec vigueur ses pieds de derrière dans le vide. Puis il recommençait à tracer des cercles de plus en plus larges autour de sa mère, sans arrêter un seul instant son trot balancé et joli comme une danse. Mais, ce matin, Paul eut beau courir le long des rochers et sur la lande, il vit les mêmes vaches et les mêmes moutons, retenus par une corde, mais nulle part il ne vit de poulains. Il ne savait à quoi attribuer cela, et il revint tout ennuyé retrouver sa mère qui l'attendait pour le départ.

En arrivant sur le port, Paul vit tout de suite qu'il y avait autant de monde qu'un dimanche. Cependant, il remarqua que les gens ne se promenaient pas tranquillement le long des quais et sur la jetée. Tout ce monde paraissait soucieux et affairé. Des groupes d'hommes parlaient haut et discutaient sur des sommes d'argent.

Pendant que sa mère faisait déposer ses colis tout auprès du bateau, Paul s'approcha des groupes, et à travers les appels et les discussions, il apprit que c'était le jour de la foire aux poulains. On ne voyait pas l'endroit où se tenait la foire, on n'en entendait pas non plus le bruit, mais d'instant en instant, on voyait arriver sur le port une femme qui conduisait par la bride une jument et son poulain.

Parfois, plusieurs hommes suivaient derrière ; leurs vêtements étaient à peu près semblables, mais on reconnaissait tout de suite le marchand à la façon dont il surveillait de l'œil l'allure du poulain. La femme faisait avancer la jument tout au bord du quai devant le bateau, et pendant que le petit, tout inquiet, se rapprochait de sa mère, deux hommes adroits lui passaient une grossière sous- ventrière où s'accrochait une barre de bois qui lui maintenait les jarrets ; puis on entendait sur le bateau le grincement d'une poulie, deux roues tournaient, et un câble muni d'un énorme crochet s'abaissait vers le poulain et le soulevait comme un colis.

Tous avaient le même mouvement de frayeur quand ils se sentaient soulevés de terre : leurs paupières battaient très vite, ils allongeaient leurs jambes de devant en repliant le pied, comme s'ils cherchaient un point d'appui, et, n'en trouvant pas, ils cessaient de se raidir, et tout leur corps pendait au bout du câble. La minute d'après, ils disparaissaient par un large trou au fond du bateau, d'où sortaient des hennissements et des piaffements de recul.

Après cela, la femme et la jument s'en retournaient du même pas lent, pendant que le marchand courait sur le bateau et se penchait au-dessus du trou en criant des ordres.

Paul s'était imaginé que tous ces poulains grandiraient près de leur mère jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour traîner des charges à leur tour ; et voilà qu'on les amenait dans ce bateau par surprise, comme les enfants que l'on mène à l'école pour la première fois.

Cela lui rappelait le jour où sa mère l'avait conduit au collège. C'était l'année d'avant, et il ressentait encore l'impression de terreur qui l'avait saisi en se trouvant en face du grand bâtiment et de sa grande porte.

Son premier mouvement avait été de s'enfuir, et il avait fallu que sa mère le retînt de toutes ses forces par la main. Elle lui avait fait honte tout bas en lui montrant d'autres garçons qui suivaient leur mère d'un air sage, tout comme ces grands poulains qui venaient tranquillement jusqu'à ce bateau.

Il n'avait pas oublié non plus ce petit garçon qui s'était couché sur le dos, devant la porte du collège, et qui se défendait des pieds et des poings contre le monsieur qui essayait de le soulever de terre. Le petit garçon criait en appelant sa mère : il avait dû tant crier que sa voix en était tout enrouée. Un rassemblement s'était formé autour d'eux et des gens disaient :

— Il faudra bien qu'il entre ; il n'est pas le plus fort.

Et le lendemain, Paul l'avait bien reconnu dans la cour de la récréation.

Paul pensait à toutes ces choses et une grande pitié lui venait pour ces poulains que le bateau allait emporter et bientôt déposer dans des endroits inconnus. Tout à coup, il vit les femmes qui encombraient le passage s'écarter pour laisser passer une grande jument blanche. Elle marchait lourdement et cherchait à s'arrêter à chaque instant. La femme qui la conduisait s'arrêtait en même temps qu'elle, puis reprenait sa marche en disant à la bête :

— Allons, viens donc !

Paul reconnut aussitôt la mère de son poulain préféré. Le petit suivait tout affolé ; il courait autour de sa mère en poussant de petits hennissements qui ressemblaient aux cris d'un tout petit enfant.

Le marchand le suivait et cherchait à lui enserrer la tête dans un licol blanc et rose : mais le poulain l'évitait d'un brusque recul ou d'un léger saut de côté. Le marchand commença de jurer : il voulut que la femme fît un effort pour l'aider, mais elle resta droite et raide à la tête de la jument, en répondant :

— Maintenant qu'il est à vous, prenez-le comme vous pourrez ; je ne vous ai pas caché qu'il n'a jamais été attaché.

Les femmes s'apitoyaient sur la petite bête, tandis que le marchand s'avançait sur la pointe de ses gros souliers avec le licol tout grand ouvert au bout de ses deux mains. Il tournait et revenait sur ses pas pour surprendre le poulain qui lui échappait toujours. C'était un gros homme pesant et maladroit. Des femmes riaient de lui, et Paul qui le regardait avec colère pensait tout au fond de lui-même qu'il avait l'air d'un ours essayant d'attraper un oiseau.

Cependant, le poulain se sentit approché deux ou trois fois, de si près, qu'il chercha du secours auprès de sa mère.

Il voulut d'abord se cacher sous son ventre : puis il essaya de lui monter sur le dos, et comme tout cela était impossible, il se colla contre elle et roula sa petite tête sous son cou pour y chercher une caresse.

Ce fut à ce moment que le marchand le saisit.

Quand le petit sentit la corde, il sauta des quatre pieds et se jeta de tous côtés, et Paul entendit encore des gens qui disaient :

— Il faudra bien qu’il y vienne ; il n’est pas le plus fort.

Le poulain avait reculé jusqu’à un amoncellement de colis, et il restait là presque assis et secouant la tête de toutes ses forces pour échapper à la corde. Alors, le marchand s’avança sur lui en enroulant la corde à son bras pour en diminuer la longueur. Il tira ensuite une mince cravache de dessous sa blouse et il en frappa le poulain d’un coup sec, en disant entre ses dents serrées :

— Avance donc, enfant de chameau !

Le petit tremblait de tout son corps en avançant ; il essaya encore de hennir comme pour demander du secours, mais sa voix trop fragile avait dû être cassée par le coup de cravache, et malgré tous ses efforts, il ne put la faire entendre.

Sa mère tendit le cou vers lui : ses naseaux eurent un frémissement en rencontrant les naseaux délicats du poulain. Ses lèvres se mirent à trembler en s’allongeant, et elle les appuya un long moment sur la bouche de son petit, et Paul vit bien qu’elle lui donnait le dernier baiser ; puis elle releva la tête et regarda la mer par-dessus le bateau.

La femme aussi regarda la mer pendant que la chaîne grinçait et que le poulain se balançait au bout du câble. Quand il eut disparu au fond du bateau, elle fit tourner la jument vers la terre, et toutes deux s’en retournèrent lentement, comme très lasses ; la femme marchait en écartant un peu les jambes, et sa jupe, qui se gonflait aux hanches, lui faisait comme une large croupe.

Le chaland de la reine

LE MATIN MÊME, sa tante Maria l’avait battu en lui défendant d’aller au bord du fleuve. Elle disait tout en colère :

— Vous verrez que ce mauvais garçon finira par se noyer comme son père…

Aussitôt qu’elle n’apercevait plus l’enfant, on l’entendait crier d’une voix perçante : Michel, Michel !

Toute la matinée Michel était resté à pleurer et à bouder derrière la maison, mais vers le soir il s’était retrouvé sur le chemin de halage sans savoir comment cela s’était fait.

Il ne se lassait pas de voir passer les chalands qui remontaient ou descendaient la Meuse. En les voyant si lourds et si clos il cherchait à deviner ce qu’ils pouvaient bien porter. Celui-ci qui était gris devait porter de la pierre ; cet autre, tout noir, portait sûrement du fer, et ceux qui descendaient sans bruit au fil de l’eau lui paraissaient porter des nouvelles très secrètes.

Il les suivait quelquefois très loin et les mariniers lui parlaient du milieu du fleuve. Ils voyaient bien qu’il ne ressemblait pas aux enfants du pays, et lui ne manquait jamais de dire qu’il était de Paris et que sa maison était auprès du canal Saint-Martin.

Il pensait sans cesse à ce canal de Paris, où il avait été si heureux avec son père qui était employé au déchargement des bateaux.

Il se souvenait des bonnes parties qu'il avait faites avec ses camarades dans les tas de sable que les chalands vidaient sur la berge. Parfois c'était de la brique qu'un bateau apportait, alors il s'amusait à construire des maisons qui s'écroulaient dès qu'un camion passait.

Mais ce qui lui plaisait le plus, c'étaient les poteries qu'on déchargeait avec soin ; ces jours-là, il n'avait pas d'entrain au jeu, il restait à regarder les belles cruches à deux anses, les petits pots bleus et les tasses à fleurs qui étaient si jolies, qu'il avait toujours envie d'en emporter une sous son tablier, puis quand le père avait fini sa journée, ils rentraient tous deux dans la chambre du sixième, d'où l'on voyait encore le canal ; ils dînaient sur une petite table près de la fenêtre ; lui, racontait ce qu'il avait fait à l'école et le père l'encourageait.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'il ne réclamait plus d'histoire avant de se coucher. C'étaient toujours des histoires de mariniers que son père lui contait. Il y en avait surtout une qu'il aimait beaucoup et qui commençait comme ça : « Il y avait une fois un marinier qui avait un chaland si joli, si joli, que toutes les dames et les demoiselles venaient à l'écluse pour le voir passer ! »

Il la regrettait cette écluse Saint-Martin ; il la revoyait avec sa passerelle où les gens passaient à la queue leu leu ; il revoyait aussi le grand bassin où les grands chalands avaient l'air de s'ennuyer comme s'ils étaient en pénitence, et les maisons qui se miraient tout entières dans le canal et qu'on voyait tout à l'envers.

Il y avait aussi la grande usine d'en face qui déversait tant d'eau chaude dans le canal que tout le bassin fumait comme si le feu était au fond. Il aimait aussi cette usine qui avait neuf grandes cheminées ; il ne pouvait jamais passer devant sans les compter.

Il y avait des fois où les neuf cheminées fumaient ensemble. Cela formait un gros nuage qui se rabattait et faisait comme un pont par-dessus le bassin.

Puis le grand malheur était arrivé.

Un soir, après l'école, il n'avait pas trouvé son père au bord du canal. Le patron qui le connaissait bien lui avait dit doucement : « Va-t'en chez vous, mon petit, ton père ne reviendra plus ici ! » Et deux jours après, la tante Maria était venue le prendre pour l'emmener dans ce pays des Ardennes. Il n'aimait pas sa tante Maria qui le battait pour tout et pour rien et qui l'empêchait d'aller voir les chalands qu'il aimait tant. Tous ces chalands ressemblaient à ceux du canal Saint-Martin, seulement ici ils étaient tirés par des chevaux, tandis qu'à Paris c'étaient des hommes qui les tiraient pour leur faire passer l'écluse. On les voyait toujours attelés par deux ou par quatre, l'un derrière l'autre, leurs épaules étaient entourées d'une large sangle qui ressemblait à un licol, et ils tiraient comme des chevaux en tendant le cou et en faisant de tout petits pas.

Ici, la Meuse coulait entre deux montagnes bien plus hautes que les maisons de Paris et son eau claire les reflétait jusqu'au ciel. De l'autre côté du fleuve, trois grosses roches sortaient de la montagne. Les gens du pays les appelaient « les Dames du fleuve ». Elles n'avaient pas de têtes, mais on voyait bien tout de même qu'elles avaient été des dames parce que leurs robes à gros plis s'étalaient encore jusque sur le pré.

Michel était assis en face d'elles depuis un moment, lorsqu'il entendit dans le lointain un bruit de joyeuses clochettes : cela venait vers lui comme une jolie chanson, les clochettes étaient si claires et si gaies qu'il se mit à les imiter en chantant : « Tine, tigueline, cline, cline, cline, tiqueline, cline... »

Deux hommes qui passaient s'arrêtèrent pour écouter et Michel entendit l'un d'eux dire : « C'est sûrement le chaland de la reine qui vient là. » Presque aussitôt l'enfant vit venir sur le chemin de halage deux beaux chevaux tout blancs, ils étaient complètement recouverts d'un filet dont les longues franges se balançaient sous leur ventre ; leurs têtes étaient chargées de pompons remplis de piécettes d'or et d'argent et ils marchaient sans fatigue comme si cela était un amusement pour eux de tirer l'énorme chaland en faisant chanter les clochettes.

Le garçon qui les conduisait paraissait content et plein de force : il appuyait sa main sur la croupe du premier cheval et son fouet qu'il tenait très droit était entouré de rubans dont les bouts flottaient au vent.

Le chaland s'approcha et Michel pensa qu'il n'en avait jamais vu de si beau. Il paraissait tout neuf avec sa coque blanche et ses larges bandes de couleur. Son nom : *La Reine,* était écrit en grandes lettres d'or qui se répétaient dans l'eau en dansant et en se tortillant. Tout à fait à l'avant, un oiseau chantait dans une petite cage et au milieu, tout à côté d'un carré de plantes vertes et de pots de fleurs, Michel aperçut la reine du chaland.

Elle se tenait assise sur un joli siège, sa robe blanche se relevait très haut sur ses jambes qu'elle tenait croisées l'une sur l'autre et le chien qui était couché à ses pieds était de la même couleur que ses bas.

Ses cheveux flottants descendaient jusqu'à sa ceinture et de chaque côté de son front des peignes tout en diamants retenaient les mèches bouclées qui retombaient le long de ses joues.

Elle ne ressemblait pas aux autres filles des mariniers et en la voyant on comprenait bien qu'il lui fallait le plus beau bateau du monde.

Aussitôt Michel se rappela la suite de l'histoire que lui racontait son père : « Et le marinier qui avait ce bateau si joli, si joli, avait une fille si belle, si belle, que tous les rois de la terre voulaient l'épouser. »

Michel se leva quand le chaland passa devant lui. Le mouvement précipité qu'il fit réveilla le chien qui se dressa en aboyant, mais la fille du marinier étendit la main pour le calmer et elle sourit au jeune garçon.

Le chaland s'éloigna et Michel vit dans son sillage de longs rubans moirés tout brillants de gouttelettes d'argent. Puis les rubans s'effacèrent sans bruit le long des rives et l'eau redevint unie et aussi transparente qu'un miroir.

À ce moment, le soleil n'éclairait plus que le haut de la montagne et, à regarder la Meuse, on ne savait plus si la montagne était en haut ou en bas. Du côté de Michel le pré qui longeait la rive semblait se continuer jusqu'au milieu de l'eau, les pâquerettes en paraissaient plus fraîches encore et on voyait les herbes remuer.

Michel s'aperçut tout à coup que le son des clochettes diminuait et que le chaland allait disparaître au tournant du fleuve. Il eut le regret de ne pas l'avoir suivi comme il l'avait fait déjà pour d'autres bateaux. Pour le voir plus longtemps, il se rapprocha du bord, il quitta le chemin de halage pour marcher sur le pré qu'on voyait à fleur d'eau, mais au premier pas qu'il fit, le pré disparut et ce fut le fleuve qui s'ouvrit jusqu'au fond.

Quelques minutes après, la voix criarde de la tante Maria appelait : « Michel ! Michel ! » Mais personne ne répondit et comme elle prêtait l'oreille aux bruits du soir, elle entendit au loin un son de clochettes si clair qu'on eût dit qu'elles sonnaient dans l'eau et, malgré l'inquiétude qui la gagnait, elle ne put s'empêcher de dire tout bas : « Tine, tine, tigueline, tine, tine… »

Au feu !

LE PREMIER CRI partit du troisième étage. C'était un cri sourd et voilé, comme si l'homme qui le poussait eût été à moitié étranglé.

Tous les locataires de la maison devaient l'avoir entendu ; cependant, personne ne bougea ; on eût dit que les gens attendaient un autre avertissement. Il vint, en effet, un peu plus clair, au bout d'un moment, et il fut suivi, presque tout de suite, d'un troisième, plein de force.

Aussitôt toute la maison fut comme secouée : les fenêtres et les portes se mirent à battre. On entendit des appels de femmes et des jurons d'hommes et bientôt l'escalier trembla sous une dégringolade précipitée et continue.

La voix qui avait poussé le premier cri était maintenant éclatante comme un instrument de cuivre ; elle entrait par les portes, sortait par les fenêtres et s'en allait dans la nuit, porter son cri d'alarme :

« Au feu ! Au feu ! »

Les cinq locataires du sixième étage furent les derniers à ouvrir leurs portes. Ils n'eurent pas besoin de s'interroger : la fenêtre du palier leur montra tout de suite que c'était la scierie du fond de la cour qui brûlait. D'énormes piles de planches s'allumaient de tous côtés et le vent poussait les flammes et les faisait buter contre la maison. Il fallait descendre au plus vite, car les fenêtres de l'escalier laissaient déjà entrer une grande chaleur et beaucoup de fumée.

L'artiste peintre n'en finissait pas de mettre la deuxième manche de sa veste ; son bras glissait sans cesse le long de la doublure sans rencontrer l'ouverture. Il se tourna vers sa voisine, l'employée des postes, et il dit d'un ton de connaisseur : « Ça flambe admirablement ! » L'employée des postes ne l'écoutait pas ; elle rentrait et sortait, pieds nus, en chemise de nuit, et elle répétait : « Je ne peux pourtant pas descendre sans être habillée correctement. »

À l'autre bout du couloir, Francette, l'entretenue, courait après sa chatte qu'elle ne voulait pas abandonner ; elle dérangeait les chaises avec bruit en appelant d'une petite voix : « Minet ! Minet ! Minet ! » Elle sortit enfin avec sa chatte dans ses bras, ses jambes nues dans des bottines jaunes, qu'elle n'avait pas pris le temps de boutonner, et sur ses épaules une couverture blanche, qui traînait derrière elle comme un manteau de reine. Elle rejoignit l'artiste et l'employée qu'elle sépara en se plaçant entre eux, et tous trois passèrent devant la couturière, en train de fermer sa porte à double tour, comme pour empêcher le feu d'entrer chez elle.

Il n'y avait plus que la petite tuberculeuse qui tournait sans bruit dans sa chambre. Elle n'avait sur elle qu'un petit jupon noir et une pèlerine qui ne joignait pas devant. La couturière la pressait de descendre, mais elle s'entêtait et résistait : « Je veux ma lettre ! disait-elle, j'ai une lettre et je ne veux pas m'en aller sans elle ! » Elle la trouva sur une chaise près du lit, malgré l'obscurité que la fumée commençait à faire dans la chambre, puis elle descendit aussi vite que cela lui était possible en se cachant la bouche avec sa lettre. La couturière la suivait en retenant sa respiration et fermant à demi les yeux que la fumée piquait et brûlait.

En bas, elles retrouvèrent Francette, l'entretenue, l'artiste peintre et l'employée des postes, qui eurent la même respiration bruyante en les apercevant.

Devant la maison, la foule s'amassait avec rapidité, on ne savait pas d'où elle pouvait venir à cette heure de nuit. Les gens avaient l'air d'avoir été simplement dérangés dans leur promenade d'après-dîner et l'on voyait, comme en plein jour, des couples de jeunes gens, des vieux messieurs tout seuls et des femmes avec leur enfant sur le bras. La voix qui avait tant crié au feu sortit tout à coup du couloir pour demander si on avait appelé les pompiers. Personne ne répondit. Alors il se fit un grand mouvement dans la foule, comme si les gens s'écartaient pour laisser passer quelqu'un de très pressé et, peu de temps après, on entendit la chanson des pompes à incendie. Deux notes seulement, mais si rapprochées et répétées avec tant d'insistance que cela faisait penser à un air très varié dont la foule connaissait les paroles. On entendait de tous côtés :

— Les voilà déjà !

— Ils ont l'échelle de sauvetage !

— Voyez comme leurs casques sont brillants !

Cependant de gros tuyaux souples se déroulaient et s'allongeaient vers les prises d'eau, pendant que l'échelle glissait de son chariot pour venir s'appuyer contre le balcon du deuxième étage. Le couloir de la maison apparaissait noir comme l'entrée d'une caverne. Les pompiers y pénétraient graves et attentifs, avec une torche allumée au poing et à les voir ainsi on pensait à des hommes dévoués et résolus, s'en allant attaquer un monstre pour sauver leurs frères.

Comme si le feu les eût reconnus, il redoubla de violence à ce moment : des morceaux de bois tout en feu sautèrent en l'air et vinrent retomber sur les petits balcons du sixième étage ; les étincelles montèrent en tourbillonnant avec insolence et s'éparpillèrent sur les maisons voisines en pénétrant jusque dans les cheminées.

Pendant le silence angoissé qui suivit, on vit tout à coup apparaître les pompiers sur le toit de la maison. Ils s'espacèrent un peu et se campèrent solidement, les jambes écartées, puis ils saisirent leurs lances à pleines mains et l'abaissèrent d'un geste sûr contre le feu. Il diminua aussitôt ses flammes et quelqu'un cria : « Ils le tiennent ! »

Toutes les voix se réunirent en une seule pour porter aux pompiers l'admiration de chacun, puis les mains se mirent à claquer avec une si grande violence que les rugissements du feu en furent étouffés.

Parmi les locataires de la maison, Francette, l'entretenue, fut bientôt entourée, comme la plus à plaindre ; sa couverture glissait à chaque instant de ses épaules et les mouvements maladroits qu'elle faisait pour la retenir laissaient voir à tous qu'elle n'était vêtue que de sa chemise. Elle disparut dans un groupe du côté d'un grand café.

L'employée des postes relevait constamment son chignon qui glissait sur son cou. L'artiste peintre lui offrit son bras pour marcher un peu ; tous deux tournèrent le coin d'une rue sombre.

Peu à peu, la scierie cessa de brûler, le silence se fit sur le boulevard et les locataires rentrèrent chez eux les uns après les autres.

Ceux du sixième étage se retrouvèrent ensemble sur le palier : l'artiste peintre, dont le lit était brûlé, entra chez l'employée des postes pour s'assurer que le feu n'avait rien abîmé. Francette, l'entretenue, avoua qu'elle avait trop peur pour finir la nuit chez elle et qu'elle aimait mieux aller coucher ailleurs. Il ne resta plus sur le palier que la couturière et la petite tuberculeuse, dont les chambres n'avaient plus de fenêtres. Toutes deux s'assirent sur l'escalier ; la petite tuberculeuse promenait sa lettre sur sa poitrine en l'appuyant du plat de sa main, comme si elle lui tenait chaud aux endroits où elle la laissait un moment, et on n'entendit plus que les pompiers qui allaient et venaient dans la maison qu'ils emplissaient de bruit et d'eau.

Mère et fille

MADAME PÉLISSAND entra dans le petit salon où sa fille faisait de la musique depuis un moment. Elle avançait sans bruit, en tenant dans ses mains une corbeille pleine de bas et de pelotes de coton à repriser ; elle fit deux fois le tour de la pièce et après s'être arrêtée devant un fauteuil comme si elle voulait s'asseoir dedans, elle lui tourna le dos et s'assit sur une chaise à côté du piano.

Aussitôt Marie Pélissand cessa de jouer.

Elle savait que sa mère n'aimait pas la musique et tout en regrettant de ne pas pouvoir finir le morceau qu'elle aimait, elle pivota sur son tabouret et se mit à feuilleter les brochures qui étaient sur la table.

Madame Pélissand retint à deux mains sa corbeille sur ses genoux et elle dit sans regarder sa fille :

— Tu peux jouer encore, Marie.

Cette fois Marie regarda sa mère. Son regard exprimait la surprise et c'était comme si elle eût dit tout haut : « Mais qu'a-t-elle donc ? »

Depuis quelques jours, en effet, madame Pélissand n'était plus la même. Autrefois elle ne serait jamais entrée au salon pendant que sa fille était au piano.

Elle détestait encore le métier d'institutrice de Marie et ne pouvait supporter que sa fille y employât tout son temps. Et voilà que tous ces jours passés, elle était restée le soir dans la salle à manger pendant que Marie corrigeait les cahiers de ses élèves. Hier soir elle s'était même assise aussi près que possible de sa fille et plusieurs fois Marie l'avait vue faire un mouvement de tête en ouvrant la bouche comme si elle allait parler, puis chaque fois elle avait baissé la tête d'un air gêné.

Marie n'osait se remettre au piano, mais sa mère lui répéta du même ton que la première fois :

— Tu peux jouer encore, Marie.

Marie reprit sa place sur le tabouret, mais ses doigts n'avaient plus autant de sûreté, et son morceau favori la laissait indifférente. Elle regardait sa mère à la dérobée. Les yeux de madame Pélissand fixaient profondément le tapis et ses mains avaient l'air de se cramponner à la corbeille de vieux bas.

À un moment Marie la vit si nettement faire le mouvement des gens qui vont parler, qu'elle s'arrêta de jouer pour demander :

— Voyons, maman, qu'as-tu ?

Les yeux de madame Pélissand semblaient chavirer.

Elle lança ses mains en avant comme pour repousser la question, elle se leva de sa chaise et se rassit au même instant et, tout à coup, en regardant sa fille en face, elle dit très vite :

— Ce que j'ai ? Je veux me remarier.

Marie crut à une plaisanterie. Elle se mit à rire en se renversant en arrière ; mais madame Pélissand la saisit par le bras en disant d'une voix rêche :

— Je ne vois pas qu'il y ait de quoi rire.

Marie s'arrêta de rire comme elle s'était arrêtée de jouer. Elle comprit soudain que sa mère disait vrai et une grande stupeur tomba sur elle. Elle regarda encore sa mère. Elle vit ses cheveux presque blancs qui essayaient de bouffer aux tempes, elle vit son visage ridé, ses épaules affaissées et ses mains décharnées et elle ne put s'empêcher de dire :

— Mais, maman, tu as cinquante-huit ans !

— Oui, dit madame Pélissand. Et après ?

Après ? Après ? Marie ne savait plus quoi dire, des larmes vinrent à ses yeux, pourtant elle dit encore :

— Et moi, maman ?

Madame Pélissand recula sa chaise ; son regard se fit dur et comme si elle se vengeait d'une méchanceté, elle répondit :

— Toi, ma chère ? Mais tu es assez vieille pour rester seule.

Elle tapota les bas de la corbeille en reprenant :

— Tu me reprochais mes cinquante-huit ans, tout à l'heure, et tu as l'air d'oublier que tu en as trente-sept sonnés.

— Je ne l'oublie pas, dit Marie, mais...

— Mais quoi ? demanda madame Pélissand.

— Je pense seulement, répondit Marie, que tu m'as toujours empêchée de me marier parce que tu ne voulais pas rester seule et aujourd'hui c'est toi qui parles de me quitter.

Madame Pélissand resta silencieuse et Marie n'osa dire tout ce qui lui montait du cœur.

Cependant à travers le silence qui se prolongea, un doute vint à Marie. Ce mariage de sa mère lui parut tout à coup une chose impossible et si elle n'eut pas envie de rire comme l'instant d'avant, une moquerie monta et grandit en elle, dès que sa mémoire lui eut rappelé que de tous les vieux messieurs qu'elle connaissait, aucun n'était libre.

Elle quitta son tabouret pour s'agenouiller devant sa mère comme elle le faisait parfois et dit doucement :

— Chère maman. Ce n'est pas sérieux cette idée de mariage, tu as voulu me faire peur, n'est-ce pas ?

Et comme madame Pélissand gardait toujours le silence, elle s'enhardit et devint presque enjouée en demandant :

— Et dis-moi, maman, où trouverais-tu un mari ?

Madame Pélissand se redressa pour répondre d'un ton froissé :

— Il est tout trouvé, j'épouse monsieur Tardi. Et tout de suite elle expliqua :

— Tu sais bien, ce jeune homme qui m'avait demandée en mariage quand j'avais quinze ans et que mes parents ont refusé parce que lui-même n'en avait pas encore vingt.

Marie fit un signe de tête pour dire qu'elle se souvenait de l'histoire que lui avait racontée sa mère.

— Eh bien, continua madame Pélissand, il s'était marié aussi de son côté, mais il n'avait pas cessé de m'aimer. Il est veuf depuis trois mois et il est venu me redemander en mariage il y a huit jours...

Elle ajouta, après une grande pause :

— Il habite une grande ville du Midi et j'irai vivre là-bas avec lui.

Marie se releva, elle fit quelques pas dans la pièce en s'éloignant de sa mère, puis elle revint s'appuyer au piano en disant gravement :

— Ce n'est pas parce que ce monsieur te demande eu mariage que tu es forcée de l'épouser.

Madame Pélissand fit un geste vague de la main et Marie reprit :

— Chaque fois qu'un jeune homme est venu me demander en mariage, tu m'as défendu d'accepter...

Madame Pélissand baissa la tête.

— ...Et quand j'ai voulu quand même me marier avec Julien que j'aimais tant, tu m'en as empêchée, en disant que mon devoir était de ne pas t'abandonner. Tu m'as dit que la mort de mon père nous laissait dans la misère. Alors je me suis mise au travail et j'ai refusé le bonheur et maintenant je sais que mon Julien s'est lassé d'attendre et en a épousé une autre… et tu m'apprends que tu vas me quitter pour épouser un homme que tu n'as jamais aimé et qui t'es resté étranger depuis tant et tant d'années.

Madame Pélissand avait la tête si basse qu'on eût dit que son front allait toucher sa poitrine, on ne voyait plus que sa nuque où sa chair se séparait et formait comme deux cordes.

Marie se tut en attendant un mot de sa mère. Mais madame Pélissand restait le front courbé et l'air têtu. Alors Marie continua :

— Moi, j'ai fait mon devoir en restant avec toi, feras-tu le tien en refusant ce mariage pour ne pas me laisser seule ? Parle, maman, qu'as-tu à me répondre ?

Madame Pélissand haussa soudain la voix en regardant sa fille :

— Je me marierai parce que je ne veux plus rester avec toi.

Marie ouvrit de grands yeux et demanda, en avançant son visage près de celui de sa mère :

— Pourquoi ? Qu'as-tu à me reprocher ?

— Beaucoup de choses.

— Dis-les, maman.

Madame Pélissand reprit son air têtu en répondant :

— Tu es plus intelligente et plus savante que moi. Tu restes des heures à rêver à des choses que tu ne dis pas et quand nos amis viennent nous voir, tu parles toujours avec les hommes et je ne comprends rien à ce que vous dites.

C'est toi qui choisis mes livres et si je veux lire les tiens ils parlent de choses qui me sont inconnues. C'est toi qui décides de la couleur de mes robes et de la forme de mes chapeaux. C'est toi qui gagnes l'argent qui me fait vivre et si je commande notre domestique elle n'obéit qu'après avoir pris ton avis.

La voix de madame Pélissand se fit chagrine pour ajouter :

— Tout est changé ici, tu es devenue la mère et moi la petite fille. J'ai souvent peur d'être grondée et quoique tu sois douce et bonne, je crains ton regard sur moi.

Un long silence se fit. Marie songeait, une main sur les touches du piano.

Madame Pélissand se mit à pleurer tout bas, puis elle dit timidement à sa fille :

— Permets-moi d'épouser monsieur Tardi.

Alors Marie se pencha sur sa mère et après lui avoir essuyé les yeux, elle l'embrassa tendrement au front en disant :

— Va, maman, épouse monsieur Tardi, afin que de nous deux il y en ait au moins une qui ait un peu de bonheur.

Le fantôme

À PRÉSENT tout était tranquille dans la maison et les bruits de la rue ne s'entendaient presque plus. De temps en temps, un fiacre passait encore, les fers du cheval claquaient sur le pavé comme s'ils ne tenaient plus que par un fil à ses sabots et les sons creux et fêlés de sa clochette passaient dans la nuit comme un avertissement triste.

Marie avait cessé de pleurer et Angélique se tenait penchée sur la table, la tête presque sous l'abat-jour de la lampe.

Un craquement sec sortant d'un meuble fit relever vivement la tête à Angélique, tandis que Marie ramenait ses mains bien en vue sur la table comme si elle craignait que quelqu'un les lui touchât dans l'ombre, puis toutes deux regardèrent vers une porte vitrée qu'on voyait à l'autre bout de la pièce, et Angélique remonta l'abat-jour afin que la clarté de la lampe s'étendît davantage sur les murs de la chambre.

Le silence augmenta encore et tout à coup la pendule se mit à sonner.

Marie se tourna vers la cheminée pour mieux voir la pendule et elle dit à voix basse :

— Comme elle a sonné vite !

Angélique évita le regard de sa sœur en répondant :

— Tu trouves ?

— Oui, dit Marie, toujours à voix basse, on dirait qu'elle s'est dépêchée de dire l'heure pour se renfermer au plus vite comme une personne qui a peur.

Angélique sourit à sa sœur et d'une voix assez calme :

— Il est minuit, il faut aller nous coucher.

— Non, fit Marie, je ne pourrais pas dormir. Lis-moi plutôt quelque chose, et elle atteignit un livre au hasard sur la petite étagère accrochée au mur tout près d'elle.

Nous le connaissons par cœur, dit sa sœur en repoussant le livre. Elle reprit en regardant de nouveau vers la porte vitrée :

— Maintenant que l'oncle est mort, nous pourrons prendre les livres qui sont dans sa chambre, il ne nous a jamais défendu de les lire.

— C'est vrai, dit Marie, mais je n'oserai pas entrer dans sa chambre, ce soir.

Elle baissa la voix en se rapprochant de sa sœur :

— Tantôt quand nous sommes revenues du cimetière, il m'a semblé qu'il rentrait dans la maison avec nous.

Angélique remonta l'abat-jour tout en haut du verre de lampe et dans le silence qui suivit, les deux sœurs entendirent un bruit qu'elles ne reconnurent pas.

— Qu'est-ce qui a fait ça ? demanda Angélique.

— Je ne sais pas, dit tout bas Marie, on dirait que quelqu'un est tombé ici sur le parquet.

Angélique montra la fenêtre :

— Il me semble plutôt que cela vient de ce côté, dit-elle.

Elles écoutèrent un long moment dans le silence et Marie reprit en assurant sa voix :

— C’est sans doute mon rouleau de tapisserie qui est tombé de la corbeille à ouvrage ; et comme sa sœur ne répondait pas, elle proposa :

— Si nous y allions voir ?

Angélique prit la lampe qu’elle éleva très haut et Marie prit sa sœur par le bras.

Le gros rouleau de tapisserie était toujours sur la corbeille à ouvrage et rien ne traînait par terre.

Elles entrèrent dans le salon et dans leur chambre, regardèrent autour de chaque meuble : rien n’était dérangé. Elles revinrent dans la salle à manger.

— C’est certainement ici que le bruit s’est produit, chuchota Angélique.

— Je crois plutôt que c’est dans le placard, dit Marie.

— Quel placard ? demanda sa sœur.

— Celui de l’oncle, répondit Marie, toujours à voix basse.

Elles arrivèrent très vite au placard qui se trouvait tout auprès de la fenêtre et Marie l’ouvrit brusquement tandis que sa sœur repoussait une chaise chargée de paquets de linge que la blanchisseuse avait apportés dans la journée.

Rien n’était dérangé dans le placard de l’oncle. Sur le devant de la planche du haut, deux chemises blanches étaient couchées l’une sur l’autre, elles arrondissaient leurs poignets empesés comme pour se faire un oreiller, et de chaque côté d'elles venaient s'appuyer les mouchoirs pliés en carré et les chaussettes bien enroulées.

Les vêtements pendaient sous la planche et s'aplatissaient sur des épaules en bois. Marie les fit glisser sur la tringle pour regarder en dessous, mais elle ne vit que des chaussures reluisantes et bien alignées.

Elle referma le placard et comme à ce moment la lampe éclairait la porte vitrée, les deux sœurs virent en même temps l'oncle debout le chapeau sur la tête qui les regardait de l'autre côté de la porte.

Marie lâcha le bras de sa sœur et recula d'un pas, mais Angélique ouvrit précipitamment la porte vitrée et tendit la lampe vers le fantôme. Elle se rassura aussitôt, elle venait de reconnaître le mannequin qui servait à sa sœur pour faire leurs robes et sur lequel on avait mis par mégarde le chapeau et le paletot de l'oncle.

Marie se rapprocha sans dire un mot, elle ôta du mannequin le chapeau et le paletot qu'elle mit sur le lit de l'oncle, dont les matelas restaient à découvert, avec seulement les couvertures repliées au pied et, ainsi que sa sœur, elle vit tout de suite que tout était en ordre sur les meubles et que rien n'était tombé sur le parquet. Elles remarquèrent aussi que la fenêtre restait grande ouverte devant les persiennes fermées et que l'air était froid et chargé d'une odeur de buis.

Elles sortirent de la chambre en refermant la porte et pendant qu'Angélique posait sur la table de la salle à manger la lampe qui vacillait dans sa main, Marie s’assit lourdement comme si les jambes lui faisaient tout à coup défaut.

Le silence continua, puis Marie dit :

— Après tout, ce bruit venait peut-être de chez les voisins.

— Peut-être, répondit Angélique.

Elle ajouta en voyant sa sœur prêter l’oreille avec attention :

— On eût dit que quelqu’un était tombé sur les genoux.

Elle écouta aussi un instant, puis elle demanda sans regarder sa sœur :

— Est-ce que tu as peur ?

— Non, dit Marie, et toi ?

— Moi non plus.

Angélique se leva la première et dit comme l’instant d’avant :

— Il faut aller nous coucher.

Elles se serrèrent un peu pour passer dans la porte de leur chambre et Marie donna un tour de clé pendant que sa sœur poussait le verrou.

Elles furent bientôt couchées côte à côte et quand Angélique eut soufflé la lampe qu’elle avait mise tout près de son lit, les deux sœurs s’aperçurent que la flamme de la veilleuse n’éclairait pas comme à l’ordinaire, elle s’allongeait parfois comme si elle voulait sortir du verre, et les ombres qu’elle renvoyait sur les murs ne ressemblaient pas aux ombres des autres soirs. Cependant Angélique s'efforçait de respirer un peu fort pour faire croire qu'elle dormait tranquillement et Marie n'osait faire le plus petit mouvement de peur de réveiller sa sœur.

Mais jusqu'au matin les yeux des deux sœurs guettèrent le fantôme tombé dans la maison et qui pouvait apparaître d'un moment à l'autre. Quand il fit grand jour, elles se levèrent en même temps.

En entrant dans la salle à manger, la première chose qu'elles virent, ce fut un gros paquet de linge qui était tombé de la chaise sur le parquet et que le double rideau de la fenêtre cachait à moitié.

Alors elles se regardèrent en riant et s'embrassèrent.

Fragment de lettre

JE VOULAIS ALLER te rejoindre aux Indes, mais j'ai eu peur de ce long voyage pour mes fillettes, et surtout pour mon petit garçon qui vient seulement d'avoir trois ans et qui est très délicat.

Cependant, je veux quitter ce pays le plus tôt possible, l'idée d'y rester quelques mois encore m'est insupportable, ma maison même que tu connais et que j'aimais tant m'est devenue odieuse.

Je suis décidée à retourner en Bretagne où nous sommes nées, j'y retrouverai d'anciennes amies qui sont devenues de jeunes mères comme moi, et près d'elles, je me sentirai moins seule.

Je sais bien que beaucoup de jeunes veuves préfèrent rester dans leur maison, où elles retrouvent à chaque instant le souvenir du cher disparu. Mais mon malheur à moi n'est pas ordinaire, et quand je t'aurai tout dit, tu penseras que j'ai raison de vouloir m'éloigner d'ici.

Écoute : je n'ai jamais parlé de ces chose à personne. Les gens ne m'auraient pas crue et se seraient moqués de moi.

Toi, tu es ma sœur et tu m'aimes. Je suis sûre que tu ne penseras pas que je suis folle…

Quoique tu aies très peu connu mon mari, tu dois te souvenir de ses yeux qu'il avait de teintes si changeantes qu'on ne pouvait jamais dire de quelle couleur ils étaient. Ainsi plusieurs mois après mon mariage, je n'avais pu m'y habituer et je baissais les paupières chaque fois qu'il me regardait un peu longtemps. Pourtant il était doux et affectueux, et je l'aimais.

À l'annonce de ma première grossesse, il m'entoura des soins les plus minutieux. Souvent je surprenais son regard inquiet fixé sur moi. Je ne compris son tourment que le jour où il me dit : « Pourvu que ce soit un garçon ! »

Ce fut ma petite Lise, et rien ne pourrait rendre le regard de mépris qu'il laissa tomber sur le berceau.

La mignonne avait à peine un an quand j'eus ma seconde fille. Mon mari haussa les épaules, cependant il regarda la nouvelle venue sans mépris, mais il dit d'un air désenchanté : « Je vois bien que nous n'aurons que des filles, il faut que j'en prenne mon parti. »

Le jour de la naissance de mon petit Raymond, tout changea. J'étais si joyeuse que j'envoyai quelqu'un à la recherche de mon mari pour lui apprendre sans retard la bonne nouvelle. Il ne voulait pas y croire. Il disait : « Vous devez vous tromper, je suis sûr que c'est encore une fille ! ... »

Il entra dans ma chambre à pas comptés et sans un regard pour moi, il alla droit au berceau.

Il prit le petit enfant au bout de ses doigts comme un objet précieux. Il l'approchait et le reculait de son visage ; il riait et je voyais qu'il avait envie de pleurer. Enfin il se tourna vers moi pour me dire : « Je suis bien heureux. »

Je crois qu'il aimait bien tout de même ses petites filles, mais elles ne l'intéressaient pas, tandis qu'il lui semblait que son fils était à lui tout seul. Il l'avait tant désiré !

Devant nos amis il disait très haut : « C'est mon fils ! » Mais quand il était seul avec moi près du berceau, il disait :

« C'est mon petit garçon. »

Pendant la nuit il se levait pour le regarder, et au moindre cri il le prenait dans ses bras et le berçait longuement.

Aussitôt que l'enfant fut sevré il s'occupa lui-même des soins à lui donner. Il le baignait et l'habillait avec adresse. Il lui préparait aussi ses légers repas. Puis ce furent des promenades sans fin. Le petit n'aimait que son père et c'est à peine si j'osais lui donner une caresse, tant j'avais peur de contrarier mon mari. Il me disait souvent : « Embrasse donc tes filles et laisse-moi mon fils. »

Son bonheur me rendait moi-même très heureuse, mais le malheur nous guettait…

Un jour que j’avais appelé le docteur pour un bobo qu’avait ma petite Lise, il fut frappé de l’extrême maigreur de mon mari et il l’obligea à se laisser ausculter. À peine eut-il appuyé son oreille que je vis ses yeux s’agrandir avec inquiétude.

Il écouta longtemps et quand il eut fini, il fit une longue ordonnance. Puis comme je l’accompagnais à la porte il me dit presque bas : « Surtout veillez bien à ce qu’il prenne ses remèdes, car le mal est déjà très avancé. »

Je ne me rendais pas bien compte de la gravité de cette maladie, ce ne fut que huit jours plus tard que le docteur, me trouvant seule, m’en donna tous les détails alarmants.

À force d’y réfléchir, je me souvins que mon mari avait commencé à tousser à la suite d’une pluie qui l’avait surpris dans la campagne. Ce jour-là il avait ôté son vêtement pour en couvrir son enfant et il était resté assez longtemps dans ses effets mouillés.

Depuis, la toux avait toujours été en augmentant. En peu de temps le mal fit de grands progrès et mon mari dut bientôt renoncer aux promenades. Sa bonne humeur disparut, il devint méfiant et tracassier. Il exigeait qu’on le laissât seul avec son fils dans le jardin où il passait ses journées assis dans un fauteuil tandis que le petit jouait silencieusement près de lui.

Quand l’hiver arriva ce fut une vraie torture, mon mari obligé de garder le lit voulait que son fils restât tout le jour dans sa chambre, mais le docteur le défendait très sévèrement. Je passais tout mon temps à imaginer des prétextes pour éloigner l'enfant. C'était épouvantable !

Le père menaçait et suppliait pour avoir son fils et rien ne pouvait distraire l'enfant qui pleurait et voulait son père.

Au commencement de mars le docteur m'avertit que le malade ne verrait pas l'été. Il vécut encore deux mois avec de la fièvre et du délire. Il appelait son fils à grands cris, et quoique l'enfant fût souvent assez éloigné pour que les cris ne lui parvinssent pas, il semblait les entendre, il échappait à toutes les mains pour courir vers la chambre de son père.

Un matin, mon mari me fit signe d'approcher tout près. Il regarda la porte avec inquiétude et quand je fus penchée sur lui, il me dit à l'oreille : « Il y a des nègres derrière la porte, ils viennent chercher mon petit garçon, donne-leur des sous pour qu'ils s'en aillent. »

Malgré moi, je demandai : « Des nègres ? »

— Oui, oui, me dit-il, tiens les voilà, maintenant, qui viennent cracher sur mon lit. »

Je haussai la voix comme pour chasser des mendiants et jusqu'au dernier jour, il ne cessa de crier que des nègres voulaient lui voler son enfant. Pour le calmer il me fallait jeter de grosses poignées de sous vers la porte.

Une minute avant de mourir il se dressa en criant : « Je veux mon fils. » Puis il arrondit les bras comme s'il tenait l'enfant, et quand tout fut fini son visage garda l’expression d’un sourire.

En rentrant du cimetière, il me fallut répondre à mes enfants qui demandaient où était leur père. Je tâchai de leur expliquer qu’il était parti en voyage. Mes deux fillettes ne doutèrent pas de mes paroles, mais mon petit Raymond leva vers moi son joli visage triste et dit : « Non, mon papa il est mourir dans l’enterrement du cimetière. »

Je le pris sur mes genoux pour le caresser et le consoler. Il pleura longtemps, puis il finit par s’endormir. Sa petite main remuait constamment comme si elle cherchait une autre main.

Le jour finissait, j’étais très lasse, je luttai contre une somnolence qui me gagnait, lorsqu’un léger bruit me fit regarder vers la fenêtre.

Une grande ombre se glissait sur le mur, et quand elle fut en face de moi, je reconnus mon mari. Il me montra du doigt l’enfant et me dit : embrasse-le bien car tu ne l’auras pas longtemps !... »

Y a des loups !

LES INFIRMIÈRES l’appelaient grand’mère et lui parlaient comme à une petite fille.

Depuis quinze jours déjà qu’elle était dans la salle personne n’avait pu la décider à se laisser opérer.

Chaque matin les internes s’arrêtaient longuement près de son lit.

Il y en avait un qui lui parlait avec beaucoup de douceur ; il riait en montrant de belles dents blanches et il disait :

— Voyons, grand’mère, on ne vous fera aucun mal et ensuite vous serez leste comme une jeune fille.

Mais elle secouait la tête en baissant le front, puis d’une voix claire et douce elle répondait :

— Non, je ne veux pas.

Aussitôt que les médecins avaient quitté la salle elle se levait de son lit et s’asseyait près de la fenêtre.

Elle passait toutes ses journées à regarder les gens qui allaient et venaient dans la cour. J’étais sa voisine et j’avais souvent l’occasion de lui rendre quelque petit service. Peu à peu elle me parla de son mal ; elle disait :

— C’est dans le ventre que je souffre, mais il y a si longtemps que j’ai fini par m’y habituer.

Alors elle regardait de nouveau vers la fenêtre en ajoutant : « Je voudrais bien m’en aller d’ici. »

Ce matin elle était toute joyeuse parce que l’interne lui avait dit qu’on allait la renvoyer de l’hôpital. Tout en rangeant ses petites affaires elle me raconta qu’elle était depuis peu à Paris. Son mari était mort l’année d’avant et sa fille qui était établie à Paris n’avait pas voulu la laisser seule au village ; elle lui avait fait vendre tout son bien et maintenant elle vivait dans une petite boutique entre sa fille et son gendre.

Dans les premiers temps elle était contente d’être à Paris, puis il lui était venu un immense regret de ses champs. Elle pensait sans cesse aux gens qui habitaient à présent sa petite maison ; ils avaient acheté aussi deux vaches et le cheval, il n'y avait que l'âne qu'elle n'avait pas voulu vendre. Sa fille avait eu beau lui dire qu'à Paris il n'y avait pas d'ânes, elle n'avait pas voulu s'en séparer, et il avait bien fallu l'amener. On l'avait mis chez un marchand de lait qui le soignait et où elle pouvait le voir chaque jour.

À force de s'ennuyer voilà qu'elle avait senti davantage son mal ; aussitôt sa fille l'avait amenée à l'hôpital. Le médecin prétendait qu'une opération pouvait la guérir, mais, plutôt que de se faire opérer elle aimait mieux garder son mal jusqu'à la fin de sa vie.

Sa fille venait souvent la voir. C'était une grande femme qui avait le nez pointu et le regard dur. Pourtant elle souriait à toutes les malades en traversant la salle, et tout le monde pouvait entendre les paroles d'encouragement qu'elle prodiguait à sa mère.

Ce jour-là elle s'arrêta longtemps à causer avec la surveillante. Grand'mère la regardait d'un air craintif et respectueux. Elle avait perdu son air joyeux du matin et elle avait l'air d'une petite fille qui s'attend à être grondée.

Maintenant sa fille s'avançait en distribuant des oranges aux malades et quand elle fut près de sa mère elle l'accabla de tendresses et de baisers ; elle disait à haute voix :

— Je veux que tu sois raisonnable et que tu te laisses opérer.

Grand'mère la suppliait tout bas de l'emmener, mais la fille répondait :

— Non, non, je veux que tu guérisses.

Elle prit les malades à témoin, disant que sa mère avait encore de longues années à vivre et qu'elle voulait la voir bien portante.

Grand'mère ne se laissait pas convaincre, elle continuait de dire tout bas :

— Emmène-moi, ma fille.

Alors la fille prit un ton fâché :

— Eh bien, voilà : si tu ne veux pas te laisser opérer, je vendrai l'âne.

Et elle était partie au milieu des rires de toute la salle.

Grand mère en était restée comme égarée, elle regardait toutes ces femmes qui riaient, et on eût dit qu'elle allait aussi se mettre à rire, mais soudain son visage fit une affreuse grimace, puis elle ouvrit la bouche comme pour appeler au secours et pendant que les rires redoublaient, elle s'enfonça brusquement dans son lit et cacha sa tête avec son drap.

Toute la nuit je l'entendis remuer, elle ne pleurait pas, mais ses soupirs étaient longs comme des plaintes.

Au matin, quand elle aperçut la surveillante, elle lui cria :

— Je veux bien, madame.

La surveillante la complimenta, puis ce fut le tour des internes, ils venaient l'un après l'autre s'assurer de son consentement ; à tous elle disait avec le même mouvement du front :

— Oui, je veux bien.

À l'heure où les malades ont la permission de se distraire, toutes celles qui pouvaient marcher entourèrent le lit de grand'mère. Chacune parlait de son mal, l'une montrait un pied où il manquait trois doigts, l'autre expliquait comment on lui avait enlevé un sein, celle-ci découvrait un ventre partagé par une longue raie rouge et une petite femme mince et noire raconta qu'elle s'était réveillée avant la fin et qu'il avait fallu quatre hommes pour la tenir pendant qu'on la recousait.

Grand'mère n'avait pas l'air de les entendre, elle se tenait adossée contre ses oreillers et de temps en temps elle levait la main comme pour chasser une mouche. Puis la nuit revint, les infirmières s'en allèrent après avoir éteint toutes les lumières et il ne resta qu'une petite flamme de gaz qui éclairait la grande table où s'étalaient des linges et des instruments bizarres.

Vers le milieu de la nuit la surveillante vint faire sa ronde ; elle marchait sans bruit et la lanterne rouge qu'elle portait à la main semblait se hausser d'elle-même au-dessus de chaque lit pour regarder fixement chaque visage.

Grand'mère se leva quand la lanterne eut disparu, elle s'approcha de la fenêtre et cogna au carreau de son doigt recourbé. Elle cognait tout doucement et elle faisait des signes à quelqu'un dans la cour.

Je regardai de ce côté mais je ne vis personne, la cour était toute blanche de neige et on ne voyait que des arbres noirs et tordus qui allongeaient leurs branches vers nous.

Grand'mère s'impatienta comme si elle trouvait qu'on ne lui ouvrait pas assez vite du dehors, elle cogna plus fort et ses signes se firent plus impérieux. Puis comme malgré tout cela la fenêtre ne s'ouvrait pas, elle s'y appuya de tout son poids en collant son front contre la vitre. Et tout à coup sa voix claire et douce monta et s'étendit comme une plainte. Elle dit : « Y a des loups ! »

La gardienne de nuit s'approcha pour la faire taire, mais grand'mère lui échappa et se sauva vers une autre fenêtre. Elle se mit alors à cogner de toutes ses forces et à faire des signes désordonnés.

On eût dit qu'elle demandait asile à chacun des arbres de la cour ainsi qu'aux bancs qui s'allongeaient tout noirs sur la neige durcie. Et toujours elle répétait d'un ton plaintif et suppliant : « Y a des loups ! »

Bientôt toutes les malades furent réveillées et l'une d'elles alla chercher du secours. Deux hommes se saisirent de grand'mère et la couchèrent de force ; ils mirent deux larges planches de chaque côté de son lit et la gardienne de nuit s'installa près d'elle ; à tout instant grand'mère se dressait du fond de ses planches et c'était comme si elle essayait de sortir de son cercueil.

Pendant longtemps elle continua de faire des signes d'appel, puis ses bras restèrent immobiles et on n'entendit plus que sa plainte qui disait sans relâche : « Y a des loups ! » Cela montait comme un cri de frayeur qui semblait emplir toute la salle. Vers le matin la voix claire se fit plus faible, on eût dit qu'elle s'était usée. Elle traîna quelque temps, lente et triste, puis douce et fragile comme celle d'un tout petit enfant, et quand le jour parut, elle se cassa en disant encore : « Y a des loups ! »

Madame l'infirme

ELLE S'APPELAIT Jeanne Denis mais on l'avait tout de suite appelée Madame l'infirme, dans ce village où elle était arrivée six ans plus tôt, accompagnée d'une servante, âgée déjà, et d'un enfant qui faisait seulement ses premiers pas.

Elle-même paraissait jeune et vieille, tout à la fois, à cause de son joli visage rosé et de sa façon de s'appuyer sur une solide canne qui assurait sa marche lente et incertaine.

Parmi les maisons à louer, elle avait choisi la plus éloignée du village, et aussi la moins commode, disaient les gens, mais il y avait le jardin, un immense jardin où elle pouvait circuler à l'aise et surveiller les jeux du petit.

Ce matin d'automne, après deux jours de pluie tenace et froide, un soleil brillant, comme lavé à fond, éclairait le jardin au bout duquel Madame l'infirme regardait partir pour l'école son fils, un très beau garçonnet maintenant, qui tournait vers elle un visage clair et tout rayonnant de tendresse.

La paysanne qui venait chaque jour seconder la servante devenue tout à fait vieille arrivait en se pressant, contre son habitude. Elle dit tout de suite, un peu essoufflée :

— Il faudra bien fermer vos portes, aujourd'hui, Madame, parce qu'il y a un rôdeur dans le village.

Madame l'infirme n'était pas sans crainte à ce sujet. Sa maison située presque au bord de la route lui avait déjà causé des ennuis dans ce sens, malgré le chien qui faisait bonne garde ; aussi, la voix un peu inquiète, elle demanda :

— Comment est-il ce rôdeur ?

— Oh ! je ne l'ai pas vu, dit très vite la femme, mais on assure qu'il est arrivé hier à la nuit tombante et qu'il a rôdé pendant plus d'une heure dans le village.

Elle reprit haleine pour ajouter plus vite encore :

— On dit aussi, qu'à la nuit noire, on l'a vu rôder autour de la maison de la mère Clarisse. Vous savez bien, celle-là qui a élevé tant d'enfants de l'assistance.

— Oui, oui, fit de la tête Madame l'infirme qui connaissait parfaitement la mère Clarisse avec laquelle elle s'entretenait souvent des enfants élevés autrefois par elle. Et surtout de l'un d'eux : Jean, le préféré, si affectueux pourtant, et qui ne donnait plus de ses nouvelles depuis des années.

Comme pour rassurer la paysanne autant qu'elle-même, elle dit doucement :

— Ce rôdeur, c'est peut-être tout simplement un des nombreux enfants de la mère Clarisse qui revient la voir ?

— Peut-être bien, mais il faut se méfier ; ces enfants sans père ni mère, ça devient quelquefois des mauvais sujets.

Madame l'infirme leva la main pour protester tandis que son fin visage devenait plus rose et que ses yeux expressifs se fixaient au loin comme si elle regardait profondément dans le passé.

Madame l'infirme était Parisienne. Parce que, dès l'enfance, un accident l'avait privée du libre usage de ses jambes, ses parents l'avaient installée à la caisse du petit café qu'ils tenaient dans une rue tranquille, du côté de Passy. Douce et jolie, elle avait reçu jusqu'à trente ans les hommages des clients sans qu'aucun d'eux eût jamais songé à la demander en mariage. Par les longues soirées d'hiver, entre un vieux garçon de salle et quelques joueurs de manille, elle avait passé des jours de mortel ennui, jusqu'au jour où le vieux garçon étant mort, un jeune était venu le remplacer. Celui-là, craintif et doux, seul dans la vie depuis toujours, avait fait tous les métiers et accepté tous les reproches. Mais dans ce petit café, sous les ordres de cette jeune patronne qui ne le rudoyait jamais, il n'avait pas tardé à faire montre de qualités surprenantes d'intelligence et de dévouement.

Entre ces deux êtres de même douceur et du même âge, l'amour, très vite, avait tendu ses liens. Tout d'abord, la jeune fille avait lutté contre cet amour, sachant bien que ses parents n'accepteraient pas facilement un mariage entre elle et leur garçon de salle. Courageuse, pourtant, elle avait osé parler de cette union qui lui donnerait de beaux enfants et la rendrait, malgré son infirmité, pareille aux autres femmes ; mais aux premiers mots, ses parents avaient marqué un tel mépris pour son projet, qu'elle n'avait pas insisté et s'était résignée.

Et lui, le timide, le craintif, Jean le Perdu, ainsi qu'on l'appelait, s'était résigné aussi malgré son immense désir d'avoir pour toujours à lui cette compagne adorée. Mais l'amour s'était moqué de leur résignation. Et bientôt, la jeune patronne avait dû élargir la ceinture de ses vêtements. Transie de crainte à travers sa joie, elle avait réussi à dissimuler son état jusqu'aux douleurs de l'enfantement survenues en pleine nuit. Les parents affolés l'avaient fait transporter en hâte dans une clinique où, peu après, elle avait mis au monde un beau petit garçon.

Dans cette clinique, sans nouvelles de celui qu'elle aimait, elle prenait patience, se disant que de retour au petit café elle saurait bien forcer ses parents à un mariage qui rendrait un père à son enfant et rapprocherait à jamais deux êtres qui s'aimaient tendrement.

Mais il n'y eut pas de retour au petit café. Ce fut dans un tout autre quartier de Paris et dans un appartement sombre que la douce infirme retrouva son père et sa mère, irrités, peinés, l'accusant d'avoir fait le malheur de leur vie en même temps que le sien propre.

Devant leur tristesse et leurs reproches, elle courbait le front et s'accusait elle-même d'ingratitude, mais elle oubliait vite ses torts en regardant le beau lait blanc qui coulait de son sein et faisait si fraîches les joues de son petit enfant.

Et puis, pour la délivrer de ses remords il y avait encore la vieille servante qui lui parlait comme à une victime et non comme à une coupable. La bonne créature savait faire renaître l'espoir aux heures de profond chagrin.

— Patience, patience, disait-elle, Jean le Perdu saura bien nous retrouver.

Le changement de vie, la colère, l'inaction avaient rapidement brisé la belle santé des parents. Ils étaient morts à peu de distance l'un de l'autre sans que leur fille ait obtenu un seul mot de pardon.

Libre de diriger sa propre vie, Jeanne Denis avait fait tout ce qui lui avait été possible pour retrouver le cher ami. Au cours de ses nombreuses démarches, elle avait seulement appris que le matin même de son entrée à la clinique, on avait vu sortir du café le garçon de salle, tête nue, en habit de travail et l'air désespéré.

Ce fut alors que, désespérée elle-même, elle était venue habiter ce village où Jean le Perdu avait été élevé par la mère Clarisse, espérant qu'un jour, par affection pour sa nourrice, il pourrait y revenir.

Et voilà qu'à rappeler tous ces souvenirs, Madame l'infirme s'aperçut que sa crainte du rôdeur avait fait place à un espoir, plus brillant encore que le brillant soleil du matin. « Ce rôdeur, si c'était Jean le Perdu ? » Qu'importait qu'il soit devenu un pauvre guenilleux, elle saurait bien le réconforter et lui donner la place à laquelle il avait droit.

Et à sa vieille servante qui s'inquiétait de la nouvelle apportée par la paysanne, elle dit tout haut ce qu'elle venait de penser.

— Ce rôdeur, si c'était Jean le Perdu ?

Tout aussitôt le visage de la servante s'éclaira tandis que sa voix affaiblie répétait comme un écho :

— Ce rôdeur, si c'était Jean le Perdu ?

Soudain, Madame l'infirme voulut relire une lettre reçue la veille des remplaçants de ses parents chez lesquels elle gardait des intérêts. Cette lettre, à laquelle elle n'avait prêté que peu d'attention, disait qu’un homme, de retour d’un pays étranger, avait demandé des nouvelles des anciens cafetiers. En apprenant qu’ils étaient morts depuis longtemps, l’homme avait baissé la tête, mais l’instant d’après, quand on lui eut dit que leur fille habitait avec son jeune fils un petit village de Vendée, il avait été pris d’une sorte de rire qui lui avait réellement donné l’air d’un fou. Malgré cela, comme il était de bonne tenue et paraissait honnête, on n’avait pas cru devoir lui refuser l’adresse qu’il sollicitait.

Maintenant, Madame l’infirme ne doutait plus. Ce rôdeur, c’était Jean le Perdu. Peut-être, à la nuit noire, avait-il rôdé autour de sa maison comme autour de celle de la mère Clarisse. À présent, au grand jour, il ne tarderait pas, sans doute, à venir dire sa peine.

La paysanne partie, Madame l’infirme ouvrit toute grande sa porte. Elle allait et venait, marchant comme elle n’avait jamais marché jusqu’alors, sa canne martelant le carrelage de la maison et heurtant même les sièges au passage.

Elle s’arrêta, le front levé vers les portraits de ses parents, qui tenaient au mur la plus belle place, et, sans un mot, elle resta longtemps à les regarder.

La servante, qui n’avait jamais donné raison aux disparus, les blâma de nouveau :

— Ils n’auraient pas dû être si sévères.

Et Madame l’infirme, qui venait d’accorder à ses parents le pardon qu’elle n’avait pu obtenir d’eux pour elle-même, reprit sa marche en disant avec un profond regret :

— Que n’ont-ils eu un cœur plein d’amour au lieu de tant de sévérité, ils vivraient encore, sans doute, et mon petit garçon les aimerait tant…

Lasse enfin, elle se tint debout sur le seuil, portant ses regards en tous sens à la recherche du rôdeur.

À l'heure de midi seulement, alors que les enfants sortaient de l'école en grand tapage, elle vit venir à elle, en même temps que son fils, la mère Clarisse appuyée au bras d'un homme qu'elle ne reconnut pas, tant son visage était flétri et son corps diminué.

Incapable de bouger, elle attendit, mais dès l'entrée du jardin, l'enfant tout joyeux, courant et sautant, lui cria de sa voix fraîche :

— Maman, c'est Jean le Perdu, la mère Clarisse l'a retrouvé.

Soir de Noël

EN CE SOIR DE NOËL, les parents de la petite Linette retardèrent de beaucoup l'heure habituelle de leur dîner.

Il fallait bien faire un semblant de réveillon pour l'enfant, qui se croyait une demoiselle, parce qu'elle venait d'avoir huit ans, et qui déclarait ne pas vouloir dormir de la nuit si on ne faisait pas un beau dîner comme au temps ou sa grande sœur Denise était là.

Les parents, cependant, n'avaient pas le cœur à la joie. Un an plus tôt, à pareil jour, leur fille

Denise, qui paraissait tant se plaire avec eux, les avait abandonnés pour aller vivre on ne savait où. Ce matin-là, tout en terminant sa toilette pour se rendre à la maison de modes où elle était vendeuse, Denise avait dit de sa voix ordinaire : « Il ne faudra pas vous inquiéter ce soir ; le magasin restera ouvert très tard ; puis, j'irai à la messe de minuit avec les camarades, et, ensuite, les patrons doivent nous offrir le réveillon dans un endroit où l'on danse. »

Aux premiers mots, les parents avaient relevé la tête, mais Denise ne s'était pas troublée sous leurs regards. Sans hâte, elle s'était tournée vers la glace pour mettre son chapeau, l'enfonçant de-ci de-là, afin qu'il recouvrît complètement ses cheveux couleur de flamme, dont les épaisses boucles ne voulaient pas s'aplatir. Et, souriante et affectueuse, ayant embrassé chacun des siens, elle était partie en courant, comme d'habitude, pour ne pas être en retard.

Et puis, elle n'était pas revenue.

Pour l'instant, il fallait se montrer joyeux avec Linette, que tout amusait et faisait rire. Aussi, pour se donner l'illusion que la famille était au complet, les parents installèrent la photographie de Denise à la place de son couvert. Une photographie en couleur, et parfaitement ressemblante.

La mère, occupée autant à la cuisine qu'au service de table, n'avait guère le temps de regarder l'image de sa fille, mais le père ne s'en privait pas. Il adressait même la parole à cette belle Denise, qu'il aimait aussi tendrement que par le passé. Il ne pouvait croire à une absence définitive. Et, de tout son amour paternel, il aspirait au retour de l'enfant chérie.

À peine s'il entendait le babillage de Linette. Oh ! pour celle-ci, il comprenait bien qu'il n'aurait jamais à s'inquiéter. Elle pouvait grandir et devenir belle à son tour. Ne tenait-elle pas de sa mère ses tresses d'un blond doux, sa bouche fine et ses yeux bleus au regard tranquille ? Mais, c'était lui qui avait transmis à Denise la riche couleur de ses cheveux, ses yeux d'un noir violet et ses lèvres pleines, si colorées et toujours entr'ouvertes sur ses dents blanches.

Où était-elle, à cette heure, la chère fille de son sang ?

Oh ! si elle pouvait revenir en ce jour de fête, ainsi qu'elle était partie ! Comme il lui ouvrirait ses bras, comme il la presserait sur son cœur !

Et son vif espoir l'empêchait d'entendre le vent qui ronflait au dehors et collait rageusement aux vitres de gros flocons de neige.

Le repas terminé, il fit le tour du logement, comme s'il espérait trouver Denise dans quelque coin ; puis, attristé soudain, il endossa son pardessus et dit, en ouvrant la porte.

— Je rentrerai vers minuit.

La salle à manger débarrassée et la vaisselle rangée, Linette voulait continuer de rire et de jouer, mais sa mère la mit au lit : « Car, lui dit-elle, il était à craindre que le père Noël ne descendît par la cheminée plus tôt qu'on ne l'attendait. Dans ce cas, s'il trouvait la petite fille encore debout, il remonterait avec son cadeau, qu'il s'en irait déposer dans une autre cheminée. »

Pour ses étrennes, Linette n'avait pas demandé, comme les autres fois, un petit Jésus vivant. Elle était assez grande, maintenant, pour comprendre qu'un petit Jésus vivant pouvait se pencher par-dessus la hotte du père Noël et tomber dans la neige, où il mourrait de froid, si personne ne se trouvait là pour le recueillir et l'envelopper de langes bien chauds.

Par contre, elle avait demandé une crèche beaucoup plus grande que celle de l'an dernier, où le bœuf et l'âne, au lieu d'être peints en noir, seraient recouverts de peau, tout comme les vrais.

Confiante, elle s'endormit enfin. Et, aussitôt, sa mère se mit au travail, découpant et plissant des papiers d'or et d'argent, pour de magnifiques guirlandes qui allaient décorer la crèche, encerclant les cornes du bœuf et les oreilles de l'âne, se croisant et s'enroulant au faîte des sapins, afin de former un dôme sous lequel dormirait l'enfant Jésus venu au monde à minuit. Non pas un petit Jésus en sucre, comme le dernier, et que Linette avait croqué par morceaux, mais un Jésus en cire rose, plus grand que la main et couché sur de la paille brillante et pleine de givre.

Minuit était sonné lorsque toutes choses furent mises en place dans la chambre de Linette. La mère, pensive, restait à contempler le joli visage de sa fillette, mais, inquiète, bientôt, de l'absence prolongée de son mari. elle s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau.

Tout était blanc sur le boulevard. Et, tandis qu'elle regardait tourbillonner la neige dans la lumière d'un bec de gaz, elle remarqua soudain, sur le trottoir d’en face, une femme tête nue, à l’allure indécise, qui s’éloignait, revenait et s’éloignait encore, comme si elle ne pouvait se décider à traverser la chaussée. Cette femme, enveloppée d’une mante sombre, que la neige tachait de blanc, portait tout contre sa poitrine un objet qui ne devait pas être exposé au froid, sans doute, car la mante se croisait fortement au-dessus.

Et, tout à coup, comme la femme passait en pleine lumière, la maman de Linette reconnut Denise à sa chevelure flamboyante, que la neige ne parvenait pas à éteindre.

Un quart d’heure plus tard, Denise, réchauffée et consolée, était assise sur le pied du lit de sa petite sœur, qui s’était réveillée au bruit. Linette, toute recroquevillée, regardait le paquet blanc que Denise tenait sur ses genoux et duquel sortait un mignon visage de nouveau-né et deux fines menottes aussi roses et transparentes que celles du petit Jésus couché sur la paille. Son regard tranquille alla longtemps de l’un à l’autre, puis elle regarda la mante sombre accrochée au bouton de la porte et gardant encore quelques flocons blancs. Et, à la fin, elle demanda à sa sœur :

— Tu l’as trouvé dans la neige ?

Ce fut sa mère qui, en souriant, fit « oui » de la tête.

À ce moment, le pas lourd du père se fit entendre sur le palier. Denise, un peu tremblante, prit son enfant dans ses bras pour aller au-devant de lui. Mais déjà Linette, hors du lit, s’empêtrant dans sa longue chemise, sautant à cloche-pied pour aller plus vite, criait, la voix joyeuse :

— Papa ! Denise est revenue avec un petit Jésus vivant, qu'elle a trouvé dans la neige !

Fête de Toussaint

VINCENT ATTEIGNIT la tirelire de porcelaine bleue qui était sur la plus haute tablette du buffet, puis il alla chercher un marteau et, d'un coup bien appliqué, il la cassa en trois morceaux.

Toutes les pièces qu'elle contenait sautèrent en l'air et s'éparpillèrent. Plusieurs rebondirent sur le parquet et roulèrent jusqu'à la porte, comme si elles avaient hâte d'aller dehors pour être dépensées.

Vincent riait en les ramassant une à une et leur parlait comme à des enfants impatients :

— Attendez un peu, nous allons sortir avec vous.

Lorsqu'il les eut rattrapées toutes, Vincent les compta. Il les comptait lentement pour ne pas se tromper, et quand il fut bien sûr de leur nombre, il appela sa femme.

— Viens voir, Aline !

Aline répondit quelque chose qu'il ne comprit pas, parce que sa voix se mêlait au grésillement du rôti qu'elle était en train de retourner dans la casserole. Il patienta tout en faisant deux parts des pièces qu'il mit bien en vue sur une assiette. Et comme elle tardait à venir, il appela de nouveau :

— Aline, viens donc voir !

Aline arriva enfin toute rouge de la chaleur du fourneau, et Vincent lui dit en montrant les deux piles de pièces toutes neuves et jaunes comme de l'or :

— Tiens, nous avons chacun dix-huit pièces de vingt sous à dépenser.

Elle battit des mains :

— Il y en a deux de plus que l'année dernière, dit-elle.

Et, à son tour, elle compta pour s'assurer que son mari ne s'était pas trompé.

Depuis dix ans qu'ils étaient mariés, il en avait toujours été de même. Le premier dimanche de novembre qui ramenait la fête du quartier, ils cassaient la tirelire et s'en allaient bras dessus bras dessous dépenser les pièces en amusements de toutes sortes.

Aline retourna légère et joyeuse à son fourneau surveiller la cuisson du déjeuner, tandis que Vincent faisait soigneusement sa barbe et mettait sa plus belle chemise.

Et lorsque la glace de l'armoire lui eut montré que le nœud de sa cravate était parfait et que son veston ne lui remontait pas dans le dos, il descendit en sifflotant chez l'épicier d'en face et il en rapporta une bouteille de vin fin et deux babas au rhum, pour le dessert.

Par cette journée d'automne, il faisait doux comme au printemps. La fenêtre, grande ouverte sur le boulevard, laissait voir les arbres aux feuilles roussies en même temps qu'elle laissait entrer tous les bruits venant de la place où se tenait la fête. Cela mettait une joie vive dans le logement. Aline, tout en dressant le couvert, fredonnait une chanson de son atelier, et Vincent, qui ne tenait pas en place, imitait le rugissement des fauves, le grincement des tourniquets et la voix enrouée des lutteurs.

Pendant le repas, ils énumérèrent les réjouissances de l'après-midi. Ils feraient d'abord le tour de la fête pour donner un coup d'œil aux baraques, puis ils iraient aux montagnes russes, monteraient sur les chevaux de bois, et surtout, ils iraient se donner le vertige dans les bateaux suspendus imitant si bien le mouvement des vagues de l'océan.

Après quoi, pour finir la journée, ils joueraient à la loterie, où Vincent, l'année dernière, avait gagné une pendule avec un seul numéro.

Ils parlaient plus qu'ils ne mangeaient. Et quoi qu'il y eut, au repas, des hors-d'œuvre variés et que le rôti fût très réussi, ils ne restèrent pas longtemps à table.

À peine dehors, ils furent tout étourdis par le bruit de la fête. Des bandes de jeunes couples, criant et chantant, les bousculaient et les poussaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Les sifflets des grands manèges semblaient vouloir leur percer les oreilles et les sons mêlés des orgues de Barbarie les faisaient penser à tout autre chose qu'à la musique.

Cependant, autour d'eux les oriflammes flottaient au vent et les pâtissiers, tout vêtus de blanc, tiraient déjà de leur four en tôle de grandes plaques de gâteaux appétissants.

Une violente poussée de la foule sépara Vincent et Aline, et comme tous deux se cherchaient des yeux, ils virent, à quelques pas, un garçon de quatorze à quinze ans qui tournait le dos à une boutique de pains d'épice et regardait tristement passer les gens.

C'était le fils d'un camarade de Vincent, mort un an plus tôt. Sa mère, très pauvre, travaillait dur pour finir d'élever l'enfant qui commençait seulement son apprentissage.

Vincent et Aline se rejoignirent auprès de lui.

— Qu'est-ce que tu fais là, tout seul, Charlet ?

Et, du même mouvement, ils le tournèrent face à la boutique.

Aline embrassa le garçonnet et Vincent, tout joyeux, lui dit :

— Allons, mon gars, choisis là-dedans !

Les regards de Charlet passèrent sur les colonnes de nonnettes enveloppées de leur papier d'argent, sur les carrés de pain d'épice aux amandes et à l'angélique, sur les bâtons de sucre de pomme et sur les boîtes de nougat, puis il baissa la tête et dit lentement :

— Je ne veux rien de tout ça !

— Bien sûr ! dit Aline, il n'est plus d'âge à aimer les bonbons. Menons-le plutôt voir la géante et le charmeur de serpents !

Et ils entraînèrent le gamin dans la cohue.

Mais, arrivé devant le palais de la géante, Charlet recula :

— Je n’ai pas envie de la voir, dit-il.

Il recula de même pour le charmeur de serpents.

— Je ne veux pas entrer là.

Ah ! bon, fit Aline, je parie que tu veux aller au cirque voir sauter les petits chevaux ?

Et avant que Charlet eût répondu, il était devant la plus belle parade de la fête. Des danseuses glissaient et levaient la jambe, et leurs robes couleur de ciel et leurs beaux cheveux bruns ou dorés, tout en boucles légères, les faisaient paraître plus jolies que des princesses. Un clown, vêtu de croissants de lune et d’étoiles brillantes, invitait à danser un ours qui grognait et levait une patte de temps en temps comme pour montrer qu’il savait très bien danser, mais qu’il le ferait seulement lorsque cela lui plairait.

Tandis que les cuivres de l’orchestre redoublaient leur musique assourdissante et que la grosse caisse tonnait sourdement pour engager les gens à entrer sans plus tarder, Vincent et Aline tirèrent Charlet pour suivre ceux qui se serraient et se poussaient sur les marches de la baraque ; mais Charlet qui reprenait maintenant son air triste se détourna comme l’instant d’avant et dit :

— Je ne veux pas aller au cirque !

Alors ce fut Vincent qui prit le bras de Charlet sous le sien en disant à sa femme :

— Tu n’y entends rien ! À son âge, on aime déjà la danse.

Et il rit très haut en ajoutant :

— Viens par ici, Charlet, le bal est là !

Mais Charlet, comme terrifié, dit vivement :

— Oh ! non, Vincent, je t'assure que je n'ai pas envie de danser.

Cette fois, Vincent et Aline s'impatientèrent :

— Sais-tu seulement ce que tu veux, Charlet ?

Mais, au même instant, ils virent, dans les yeux du gamin, de grosses larmes prêtes à couler. Ils l'entraînèrent alors derrière les baraques, où le bruit de la fête était moins vif, et Vincent demanda :

— Voyons, Charlet, qu'est-ce qu'il y a ?

Charlet se mit à pleurer tout haut, comme un tout petit garçon et il dit à travers ses larmes :

— Aujourd'hui, tout le monde va au cimetière avec des fleurs et des couronnes. Je voudrais y aller aussi pour mettre un bouquet sur la tombe de papa, mais maman n'a pas d'argent…

Aline mit son mouchoir en boule pour essuyer ses yeux presque aussi mouillés que ceux de Charlet, puis elle se moucha bruyamment deux fois de suite, tandis que Vincent, tout confus, disait en serrant la main de l'enfant :

— Et nous qui ne pensions qu'à le faire rire !

Ils tournèrent le dos à la fête, et un peu plus tard, Charlet prenait le chemin du cimetière, tenant d'une main une couronne de perles, et de l'autre un gros bouquet de belles fleurs d'automne.

Il y eut un long silence entre Vincent et sa femme. Tous deux restaient sur place à suivre des yeux le tramway qui emportait le jeune garçon. Puis la gaîté revint sur leur visage, et peu après, Vincent tira de sa poche ce qui restait des pièces de la tirelire. Elles étaient peu nombreuses, cependant Vincent riait en les voyant si brillantes, toutes neuves et jaunes comme de l'or. Et tout en les faisant sauter dans le creux de sa main, il dit :

— Écoute, Aline, il nous reste assez pour faire un tour de bateaux et aller à la loterie gagner deux beaux vases qui feront très bien sur la cheminée de chaque côté de la pendule.

Ils rirent de bon cœur. Et, de nouveau bras dessus bras dessous, ils rentrèrent dans le tourbillon de la fête.

L'oiseau rare

DE SON PAS TRAÎNARD et régulier, le père Sylvain, après une semaine d'absence, venait reprendre son travail de bûcheron, dans la forêt de Bondy, tout près de l'endroit où venait d'avoir lieu le pèlerinage de Notre-Dame-des-Anges.

Contrairement à son habitude, il ne sifflotait pas tout en marchant, et si, comme à l'ordinaire, il gardait paisiblement ses poings dans ses poches, ses fortes épaules, comme en colère, remuaient par saccades et déplaçaient violemment le bissac qu'il portait en bandoulière. À chaque instant il s'arrêtait en grognant et, du bout de son gros soulier ferré, il roulait et enfonçait dans la terre les papiers gras qui s'étalaient sur son chemin.

Tous les ans, à l'automne, c'était la même chose, il le savait bien, mais il ne pouvait rester calme à regarder sa forêt toute salie.

Jamais il n'avait voulu assister à ce pèlerinage. Il savait seulement que de joyeuses bandes de Parisiens y venaient en partie de plaisir et qu'il s'y faisait un grand commerce.

C'était un homme simple et peu bavard. Depuis longtemps on l'appelait le père Sylvain quoiqu'il n'eût pas d'enfants. C'était son grand regret. Et, comme pour les remplacer, il rapportait à sa femme tous les oisillons tombés des nids qu'il trouvait dans la forêt. La mère Sylvain les nourrissait et les élevait avec soin, mais dès qu'ils sentaient leurs ailes assez longues, ils les ouvraient et quittaient la maison pour s'envoler au bois. Le père Sylvain montrait toujours du dépit, au retour de son travail, en ne retrouvant plus les petits, et sa femme, pour lui rendre sa bonne humeur, ne manquait jamais de lui dire :

— Mais, voyons, il faut bien que les oiseaux s'envolent !

La dernière fois, devant son furieux mécontentement de la fuite d'un geai qu'il comptait bien apprivoiser et garder toujours, la brave femme, pour le consoler, lui avait dit en riant :

— Si, un jour, tu m'apportes un oiseau rare, je le mettrai en cage, et ainsi tu le retrouveras chaque soir en rentrant.

Arrivé devant sa hutte, le père Sylvain fut bien surpris de voir que l'entrée en était fermée par un vieux jupon accroché aux branches sèches des fagots. Il pensa qu'une mendiante avait trouvé là un refuge et il secoua le jupon en disant :

— Eh ! la mère, vous êtes dans ma chambre !

Comme rien ne bougeait, il dit plus fort :

— Je voudrais bien y déposer mon bissac.

Il attendit et comme le silence continuait, il déplaça un peu le jupon pour regarder derrière. Mais ce qu'il vit lui sembla si extraordinaire qu'il jeta brusquement de côté le mauvais rideau et entra dans la hutte. Il se baissa aussitôt devant un gros tas de fougères, et il resta là, le dos courbé, les mains sur les genoux et si stupéfait qu'il dit tout haut :

— Trois petits enfants qui dorment bien.

Tout près de lui, un garçon de cinq ou six ans dormait sur le dos et sa poitrine à moitié nue servait d'oreiller à une petite fille de deux ou trois ans dont les cheveux presque jaunes s'éparpillaient comme de la soie en effiloche. Quant au troisième, il était si bien enfoui dans la fougère qu'on ne voyait de lui que sa tête rasée et parfaitement semblable à celle du premier. Tout au fond de la hutte il y avait un autre tas de fougères, où personne ne dormait mais où traînaient de vieux vêtements posés comme des couvertures.

Le père Sylvain, toujours baissé, regardait tout cela lorsqu'une voix forte venant du dehors dit tout à coup :

— Qu'est-ce que vous faites là, l'homme ?

À l'instant même, le père Sylvain fut debout devant une femme qui posait sur lui un regard hardi en répétant avec autorité :

— Qu’est-ce que vous faites là ?

Le père Sylvain n’avait rien à répondre, il montra seulement du doigt les enfants en demandant à son tour :

— C’est-i vous la mère ?

— Oui, c’est moi, dit la femme sans baisser le ton.

Le père Sylvain avait bonne envie de lui poser d’autres questions. Il aurait voulu savoir pourquoi elle était si misérablement vêtue, pourquoi elle portait au bras un panier rempli de petits paquets aux enveloppes sales, qu’il devinait être des restes de nourriture ramassés n’importe où.

Il aurait voulu savoir pourquoi les enfants dormaient dans la fougère et où était leur père et il demanda seulement :

— Est-ce que votre mari est bûcheron aussi ? Elle eut un geste par-dessus l’épaule :

— Oh ! mon mari, fit-elle...

Et sans plus s’occuper du père Sylvain, elle posa son panier et appela les enfants qui arrivèrent aussitôt en secouant leurs fougères.

Peu après, assis sur le même fagot que leur mère, deux garçons de même taille et pareillement dépenaillés dévoraient des croûtons graisseux, au creux desquels restaient encore quelques débris de charcuterie, tandis que la petite fille, tout en grignotant du bout des dents, sautait sur un pied et menaçait à tout instant de tomber dans le panier aux paquets sales.

La femme gronda :

— Vas-tu rester tranquille, Tati ?

Mais Tati continuait de sauter, si légère qu'elle ne parvenait pas même à froisser les herbes. Elle ne semblait vraiment faite que pour sauter ou voler. Ses petites jambes maigres, noircies par le hâle et la poussière tout autant que ses pieds nus, faisaient penser à des pattes. Ses menus coudes, constamment en mouvement pour assurer son équilibre, avaient beaucoup de ressemblance avec les ailes sans plumes des oisillons, et son petit jupon rouge, recouvrant à peine le ventre et s'allongeant par derrière comme une queue, rappelait au père Sylvain un drôle d'oiseau tout en hauteur qu'il avait vu un jour au jardin des plantes.

Sans cesser de sauter d'un pied sur l'autre elle appelait d'une voix fluette et harmonieuse :

— Bertin, Bertin.

Et, brusquement, en trois sauts, elle fut près du garçon qui lui avait servi d'oreiller et qu'elle voulait entraîner au jeu. Mais Bertin n'avait pas envie de jouer, il préférait rester tout à côté du panier au fond duquel il y avait encore quelques petits paquets.

La mère fit un geste de menace à Tati qui disparut derrière un arbre en continuant son appel modulé comme un chant :

— Bertin, Bertin.

En même temps qu'elle, s'envolèrent deux moineaux qui convoitaient les miettes de son croûton et que le même geste avait effrayés.

Silencieux, le père Sylvain restait toujours là les bras ballants, attendant il ne savait quoi, lorsque la femme se mit à se lamenter.

Elle disait :

— Tout le temps que la fête a duré, il est venu des dames et des messieurs qui m’ont donné des sous ; il y avait aussi les marchands de pommes de terre frites et les enfants en avaient autant qu’ils voulaient, mais depuis hier il n’y a plus personne dans la forêt, et ce matin j’ai ramassé tout ce qui peut se manger et que les gens avaient jeté dans l’herbe.

Elle repoussa Bertin qui allongeait sournoisement la main vers le panier :

— Celui-là a toujours faim, dit-elle, et quand il a mangé sa part il mangerait encore celle des autres.

Peu rassasiée elle-même, elle poursuivait ses lamentations. Elle disait ses craintes de mourir de froid et de faim avec les trois petits, lorsque l’hiver viendrait supprimer les pèlerinages qui les faisaient vivre. Et personne, personne pour leur venir en aide.

Si encore elle n’avait pas Tati qui ne voulait rien manger et ne deviendrait jamais robuste comme ses frères !...

Le père Sylvain ne semblait pas l’entendre Il suivait des yeux Tati qui s’éloignait en sautillant et gazouillant et il prêtait l’oreille à sa voix harmonieuse qui s’effaçait peu à peu.

La femme, tout en parlant, prêtait aussi l’oreille à la petite voix déclinante, mais son regard ne quittait guère le père Sylvain. Soudain, elle se plaça devant lui, et ce fut comme si elle demandait la charité, quand elle dit :

— Les garçons savent déjà mendier, mais la petite ne sert qu'à m'embarrasser.

Tous deux, alors, face à face, se regardèrent profondément, comme si leurs yeux avaient de la peine à déchiffrer une page embrouillée. Puis, la femme, les deux mains levées, eut l'air d'offrir une très belle chose, tandis que le père Sylvain arrondissait son bras comme s'il s'apprêtait à soutenir un objet très fragile. Ils prirent encore le temps de se sourire, ainsi que des gens parfaitement d'accord, et aussitôt, le père Sylvain consolida d'un coup d'épaule son bissac et s'en alla à grands pas sonores vers l'endroit où Tati venait de disparaître.

Bientôt après, sur la route opposée, la femme poussait devant elle ses deux garçons qui pleuraient en appelant leur petite sœur.

Le soir, à la nuit tombante, quand le père Sylvain déposa Tati sur la table où la soupière fumait déjà, la mère Sylvain tout intriguée demanda en s'approchant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, dit tout joyeux le père Sylvain, c'est encore un petit oiseau tombé du nid.

Et, devant l'air stupéfait de sa femme, il ajouta en soulevant les coudes pointus de Tati :

— C'est un oiseau rare, mais tu n'auras pas besoin de le mettre en cage ; il faudra du temps avant que ses ailes deviennent longues.

La mère Sylvain ne pouvait détourner ses yeux de la fine bouche de Tati, de ses yeux bleus, de ses cheveux jaunes et de son petit cotillon rouge.

— Quel oiseau ! dit-elle en riant à son tour.

À table, très haussée sur sa chaise, Tati prit tout de suite à pleines mains la soupe qui emplissait son assiette, puis elle allongea sa langue rose pour essayer de laper comme un jeune chien. Ce que voyant, la mère Sylvain l'obligea de prendre sa cuillère, mais au lieu de s'en servir pour manger Tati s'en servit pour taper à grands coups sur sa soupe, faisant rejaillir le bouillon sur les autres et sur elle-même, éclaboussant le pain, le fromage et même les confitures dont on venait d'ouvrir un pot exprès pour elle.

Et le père Sylvain, au lieu de gronder, riait, riait, riait…

FIN

La Fiancée et autres nouvelles,
de Marguerite Audoux (1863-1937),
a paru chez Ernest Flammarion,
éditeur à Paris, en 1932.

ISBN : 978-2-89816-423-1
© Vertiges éditeur, 2021
– 1424 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org